

Littoral

Une publication du GRÉNOC, groupe de recherche sur l'écriture nord-côtière

DOSSIERS

La Côte-Nord comme discours culturel
La Côte-Nord d'Yves Thériault

LECTURES ET RELECTURES

Un souvenir de Clarence G. Ahlers
Gagnon, ville disparue
Caillou chez les Innus

INÉDIT

OZZY de Denis Thériault



C'est grâce à l'Entente de développement culturel,
conclue le 7 juillet 2005, - première entente du genre
au Québec - entre la Ville de Sept-Îles,
le ministère de la Culture et des Communications
et l'Aluminerie Alouette qu'il est possible
de participer à cette initiative du Cégep de Sept-Îles.
Tout comme l'Entente de développement,
la revue *Littoral* est un levier qui se veut adapté
aux aspirations du milieu culturel de la région.

Lorraine Dubuc-Johnson

Conseillère municipale

Responsable des Arts, de la Culture et du Patrimoine



Entente de
développement culturel



Culture
et Communications
Québec



C'est avec confiance que le Cégep de Sept-Îles a appuyé il y a maintenant plus d'un an la mise sur pied du Groupe de recherche sur l'écriture nord-côtière (GRÉNOC) et c'est avec beaucoup de fierté qu'il voit aujourd'hui l'aboutissement de ses travaux.

La revue *Littoral* est l'expression d'une démarche collective dont les assises se situent dans notre institution, ce qui n'exclut pas que des liens très féconds soient tissés avec d'autres établissements, comme en témoignent les collaborations de ce premier numéro.

Il s'agit aussi d'une publication orientée vers la recherche, illustration vivante de notre appartenance à l'enseignement supérieur, sans pour autant s'éloigner d'un lectorat simplement avide de lecture et en quête d'un imaginaire à découvrir et à définir. Enfin, cette revue a l'originalité d'aborder un sujet négligé à ce jour et d'en faire connaître la surprenante richesse.

Longue vie à *Littoral* et au groupe de recherche qui l'anime !

Donald Bherer
Directeur général
du Cégep de Sept-Îles



Cégep de Sept-Îles

*Nous sommes à la hauteur de ce coin de pays
où le fleuve se fait mer, les poissons, baleines
et où les gens sont des géants !*



En parfaite harmonie avec cet environnement,
dans une usine ultramoderne, l'Aluminerie Alouette de Sept-Îles
met à l'œuvre des centaines d'employés et de fournisseurs engagés
dans leur communauté, dans une poursuite incessante de l'excellence.

Un produit léger...
Une solide présence...
Un partenaire de poids...



www.alouette.com

LITTORAL

Numéro 1, automne 2006

Une publication du



COMITÉ DE RÉDACTION

Jérôme Guénette
Pierre Rouxel
Marie-Ève Vaillancourt

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO :

Dominique Alain, Caroline Arsenault,
Manon Beaudin, Rénald Bérubé,
Martine Chapados, Daniel Chartier,
Francine Chicoine, Ann-Nathalie Desrosiers,
Isa Di Piazza, Marie Gagnon,
Camille Girard, Jérôme Guénette,
Serge Jauvin, Marie Lévesque,
Clément Lévesque, José Mailhot,
Geneviève Manceaux, Édith Marcoux,
Stéphanie Martin, Catherine Michaud,
Laurie Morin, Émilie Noël,
Célia Philippe, Guillaume Piché,
Véronique Poliquin, Claude Rodrigue,
Pierre Rouxel, Virginie Rouxel,
Sílvia Marcus de Souza Correa,
Denis Thériault, Marie-Andrée Thériault,
Pierrette Thibeault, Marie-Ève Vaillancourt,
Méline Vassiliou

RÉVISION LINGUISTIQUE

Pierrette Thibeault
Jérôme Guénette
Pierre Rouxel
Marie-Ève Vaillancourt

MAQUETTE, CONCEPTION ET INFOGRAPHIE

MAP DESIGN

COORDONNÉES

Littoral / GRÉNOG
Cégep de Sept-Îles
175, rue de la Vérendrye, bureau D-228
Sept-Îles (Québec)
G4R 5B7 CANADA

Tél. : 418 962-9848, poste 242
Télé. : 418 962-2458
marie-eve.vaillancourt@cegep-sept-iles.qc.ca

<http://www.cegep-sept-iles.qc.ca/>

ABONNEMENT ANNUEL

Faire parvenir votre paiement
à l'adresse postale de la revue.
Canada : 7 \$
États-Unis : 10 \$
Europe/Afrique/Amérique latine/Asie : 12 \$

ISSN 1911-5237

Table des matières

- Éditorial (Pierre Rouxel)5
- Havre-Saint-Pierre au début
du XX^e siècle : un souvenir d'enfance
(sous la direction d'Isa Di Piazza)59

DOSSIERS

- L'écriture nord-côtière et les études
régionales : survol (Pierre Rouxel)8
- La «Côte-Nord» comme discours
culturel (Daniel Chartier)13
- Un dictionnaire innu révisé
et augmenté (José Mailhot)18
- La Côte-Nord de la «plaisance»
(Renald Bérubé)21
- La culture théâtrale à Baie-Comeau
(Claude Rodrigue)24
- Les alliances franco-amérindiennes
au Brésil et au Canada,
XV^e - XVII^e siècles (Silvio Marcus
de Souza et Camil Girard).....27
- La colonisation de la Basse-Côte-Nord :
un essai à paraître62
- Un essai sur la littérature
amérindienne au Québec :
compte rendu (Pierre Rouxel).....63
- Un compte-rendu de *Caillou
et les Innus* (Manon Beaudin)68
- Le Nord dans *Je m'appelle Bosnia*
(Pierre Rouxel)70
- Gagnon, ville disparue :
une lecture de l'essai d'Annie Carle
(Pierre Rouxel)73

OPINION

- *Rêve interdit* (Ève Manceaux).....77

LECTURES ET RELECTURES

- Le conte : universel et nord-côtier
(Clément Lévesque)42
- La vie au phare de Pointe-des-Monts
à la fin du XIX^e siècle
(Pierrette Thibeault)44
- Un voyage d'études sur la Côte-Nord
en 1928 (Pierrette Thibeault)46
- Les chemins d'Yves Thériault
(Marie Lévesque)48
- Une lecture du roman *Amor, amor*
(Jérôme Guénette)50
- La Côte-Nord dans les *Mémoires
incroyables d'un tricentenaire*
(Marie-Ève Vaillancourt).....56
- Des lieux connus des dieux
(Francine Chicoine et Serge Jauvin)79
- *Ozzy* : extrait (Denis Thériault)81
- *Sun Danse* : poème
(Méline Vassiliou)82
- Les activités du GRÉNOG
(Pierre Rouxel)84

INÉDITS

LITTORAL : Zone de contact entre la terre et la mer.

POURQUOI LITTORAL ?

Le corpus des textes étudiés dans la revue se compose d'abord et avant tout des écrits se référant au territoire délimité, à l'est et à l'ouest, par Tadoussac et Blanc-Sablon, et par tout ce qui est au nord de cette bordure. Le sable, l'eau, le sel et le froid définissent cette terre singulière que nous nous proposons d'explorer par l'étude des textes. Par ailleurs, la parenté phonétique entre « littéral » et « littérature » n'est pas fortuite. La littérature, c'est aussi cette *zone de contact* entre le réel et l'imaginaire, entre le tangible et les passions.

La revue d'histoire de la Côte-Nord

Numéros 51-52

juin 2006 - \$10.00



Exposition à Papineauville
Musée de la Baie-Comeau
Jean Charbonneau (saint-jean-de-val-de-jean)
Musée de Montserrat
Site de la Baie-Comeau

**Cahier spécial
«Phares de
la Côte-Nord»**

La revue d'histoire de la Côte-Nord

Sommaire

CAHIER SPÉCIAL - LES PHARES -

SOUVENIRS DE L'ÎLE COROSOL À la mémoire
de son oncle Jacques Arsenault, Étienne Desrosiers
et la vie quotidienne au phare de l'île Corosol
dans la baie de Sept-Îles. p. 37

**JOURNAL DE BORD-EN ROUTE VERS
ANTICOSTE** Quelques moments dans la vie
d'un bateau-phare. p. 43

**LE PHARE DE LA POINTE SUD-OUEST
D'ANTICOSTE À L'ÉPOQUE DES POPE**
L'antiquaire Étienne Desrosiers nous raconte les
histoires relatives à l'histoire de ce phare
aujourd'hui en ruines. p. 44

LE BATEAU-LUMIÈRE DE MANICOUAGAN Afin
de rendre la navigation plus sécuritaire sur le
fleuve Saint-Laurent, le gouvernement fédéral a
fait construire des phares flottants... et des
bateaux-phares. Pierre Frenette présente celui de
Manicouagan. p. 51

**LE PHARE DE L'ÎLE DU HAVRE DE
NATASHQUAN** Bernard Landry décrit l'histoire
du premier phare de ce coin de pays et de son
général depuis sa construction en 1906. p. 53

LE DIRECTEUR EN FORMATION... Grand
voyage en Europe en 1971 à l'époque où il
dirigeait Le Journal Côte-Nord. p. 57

**TADOUSSAC DANS L'ÉCRITURE NORD-
CÔTIÈRE** Le professeur Pierre Thériault présente le
journal des «Littératures», une documentation
historique peu connue mais pourtant essentielle à
l'histoire de la Nouvelle-France. p. 60

INDEXATION DE JOURNAUX Roger Barron
rappelle les détails de l'exposition «Indexation des
journaux» avec son ami Jean-François Montigny, à la
Société historique de la Côte-Nord. p. 67

LE LIVRE D'OR DU «CHÂTEAU» Guy Côté
présente un superbe document hérité de l'histoire
des Mères à Anticosti. p. 69

CHRONIQUE LITTÉRAIRE La Côte-Nord dans
les livres et documents nord-est-coûtiens... p. 73

Page 5

Vous pouvez vous procurer *La revue d'histoire de la Côte-Nord* au coût de 8 \$
aux endroits suivants :

Société historique de la Côte-Nord
9, avenue Marquette
Baie-Comeau (Québec) G4Z 1K4
(shcn@globetrotter.net)

Société historique du Golfe
700, boulevard Laure
Sept-Îles (Québec) G4R 1Y1
(steve.dubreuil@mrcn.qc.ca)

Je dis que tout est paysage...

Les racines font des voyages...

Gilles Vigneault, «Ce que je dis»

PIERRE ROUXEL*

1927 / ALEXANDRE HUOT

«...rien de ce qui a trait à la Côte-Nord ne nous laisse indifférents.»

Le personnage de Jacques Normand dans *L'Impératrice de l'Ungava*, Imaginaire/Nord, Uqam, Montréal, [1927] 2005, p. 119.

1944 / DAMASE POTVIN

«...relire les belles et vivantes pages qui ont été écrites par la déjà nombreuse pléiade de ces écrivains nordiques si remplis de l'amour de la vie en plein air, attirés par l'indépendance et l'irrésistible appel de l'inconnu, et qui s'en sont allés dans le Nord immense chercher l'inspiration de leurs livres. Ils sont en grande vogue, aujourd'hui, dans tous les pays du monde, ces livres aérés par le grand souffle de la nature vierge, venus des immensurables (sic) régions glacées au nord du cercle arctique ou des vastes forêts boréales; ils se rattachent à trois ou quatre séries principales qui tendent à décrire sous la forme la plus moderne l'épopée des événements légendaires ou de personnages (...): blancs hardis, métis aventureux, indiens mystérieux, que l'on voit dans des drames poignants qui se déroulent dans des déserts de neige et des régions d'épouvante et de mort.»

Damase Potvin. *Les Oubliés*, Québec, Éditions Roch Poulin, «Écrivains nordiques», 1944, p. 149 et 150.

1971 / MGR RENÉ BÉLANGER

«...vibrer à l'unisson avec tous ces écrivains qui ont regardé la Côte avec un œil neuf ou qui l'ont tout simplement connue et aimée depuis toujours!»

«Quant aux voyageurs, aux touristes, à tous ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'y naître [...] [i]ls aimeront à mettre leurs pas dans ceux des découvreurs et des bâtisseurs de pays comme Jacques Cartier, Champlain, Louis Jolliet. Les noms de Tadoussac, Escoumins, Manicouagan, Natashquan, évoqueront pour eux la langue des premiers habitants de ce pays. Dans ceux de Blanc-Sablon, Sept-Îles, le Port-Neuf, Bon-Désir, Bergeronnes, Colombiers, Pointe-des-Monts-Pelés, ils retrouveront la finesse et la grâce de «douce France». Labrador, Balsamon, Mingan et Brest perpétueront le souvenir des pêcheurs portugais, espagnols, basques et bretons qui ont hanté si longtemps nos côtes. Ils suivront les hérauts de l'Évangile qui ont baptisé non seulement les personnes mais aussi les lieux : Trinité, Pentecôte, Havre Saint-Pancrace, Rivière Saint-Jean. Les noms de Moulin-Baude, Îlets-de-Jérémie, Godbout, Franquelin, Rivière-à-Barthélémy garderont la mémoire de pionniers lointains comme Baie-Comeau et Baie Johan-Beetz, celle de beaux types humains plus rapprochés de nous. D'autres, enfin, leur parleront à jamais de batailles et de désastres : Pointe-aux-Esquimaux, Baie-du-Pillage, Pointe-aux-Anglais, Anse-aux-Morts».

«un fils de la Côte»

René Bélanger, «Avant-propos», *La Côte-Nord dans la littérature. Anthologie*, Québec, Éditeur Bélisle, 1971, p. 5 et 6.

2005-2006 / LE GRÉNOC

AVEC LA PARUTION DU PREMIER NUMÉRO DE LA REVUE *LITTORAL*, naît, de façon officielle, après plus d'une année d'obscurs mais passionnés travaux, le *Groupe de recherche sur l'écriture nord-côtière*, le GRÉNOC.

Les objectifs principaux du GRÉNOC sont de deux ordres surtout.

1. Faire l'inventaire, en les relisant et en les commentant, des écrits qui disent *dans des langages divers* notre immense région, la Côte-Nord. Vaste projet qui nous fera voyager, *dans des temps et des espaces*, à travers plus de quatre siècles d'écritures : des textes les plus anciens aux plus récents; des textes les plus modestes aux plus consistants; des textes à peine ébauchés aux textes enfin réussis. Plus de quatre siècles d'écritures, une belle aventure «d'émergence»; des textes qui ont précédé ceux de Cartier à ceux des écrivains et écrivains d'hier ou d'aujourd'hui, mais d'ici, qui, dialoguant en quelque sorte avec les voix des autres et d'ailleurs, ont jeté les premières traces d'une authentique écriture nord-côtière, de plus en plus diversifiée et originale. Par exemple, celles des Vigneau et Vigneault, Placide et Gilles; celles des Thériault, Yves et Denis. Toujours en poursuivant ce dialogue avec les autres qui continuent eux aussi à raconter la Côte à leur façon. Comme il y a quelques années, Kenneth White; ou plus récemment, Nicolas Dickner.

Étant entendu qu'à l'occasion de nos lectures, recherches et commentaires, c'est toujours notre région qui alimentera le propos; *territoire-référent* qui sera tantôt périphérie tantôt centre, tantôt point de départ tantôt point d'arrivée.

Pour dire, connaître et comprendre, à partir des discours que la Côte a engendrés, son histoire, ses réalités, toujours la même et jamais les mêmes, et sa riche «mythologie». Autant d'éléments qui fondent sa vitalité et sa puissante originalité. Mais notre approche, qui dans ses assises se veut résolument régionale, ne se veut surtout pas *étroitement régionaliste*. Nos travaux seront plutôt des *traversées et des voyages* pour visiter la Côte, dont les nomades tant sur la terre que sur la mer furent les premiers seigneurs; pour la «marcher?» ou plutôt la naviguer, et la *re-lia* de des espaces, des territoires, des histoires et des problématiques plus vastes, d'hier ou d'aujourd'hui.

Mais de quel *territoire-référent* s'agit-il surtout? On mettra en évidence ici deux réalités, deux dimensions, mais qui vont ensemble, parce qu'étroitement liées l'une à l'autre, l'une et l'autre s'alimentant et s'enrichissant sans cesse. La première, un territoire d'abord, vaste, un presque pays, allant de Tadoussac à Blanc-Sablon; un littoral d'abord, mais avec côté sud, le fleuve, le Golfe et les îles; côté est, la mer; et côté nord, le *Nord de la Côte-Nord*, étendue à la fois réelle et «mythique», qu'il serait inapproprié de vouloir ici délimiter précisément et dont nous préférons pour l'instant le *flou* de ses balises et de sa vastitude. La deuxième, humaine et culturelle : la présence sur ce territoire de trois communautés : autochtone, française et anglaise. Trois communautés qui ont chacune leur histoire et leur culture, mais aussi leur langue et leurs *discours* à la fois oraux et écrits, discours qui seront justement notre matériau premier de travail.

2. Mener à bien, chaque année, à travers une approche pédagogique *large et ouverte* quelques projets visant la sensibilisation, la diffusion, l'animation et l'éducation au sens large.

Le chantier majeur étant bien évidemment la publication annuelle d'une revue rendant compte de façon tangible des travaux du GRÉNOC. Projet qui se concrétise aujourd'hui avec la publication du premier numéro de *LITTORAL*.

On comprendra qu'il s'agit ici d'un projet qui devra s'élaborer et se redéfinir sans cesse dans un long terme que nous espé-

rons consistant, solide et persévérant. Et qui s'enrichira de travaux menés par des collaborateurs qui représenteront les diverses communautés et groupes culturels qui habitent le territoire, mais aussi de collaborations venant de l'extérieur de notre région, d'institutions et de chercheurs qui s'intéressent à la Côte-Nord, et tout particulièrement aux écrits qui la concernent, pour la mieux connaître ou pour participer d'une façon ou d'une autre à son développement et à son rayonnement. Ou encore, pour, à partir d'elle et des écrits qui la concernent, alimenter des démarches plus spécifiques de recherches fondamentales.

Le GRÉNOC innove dans la mesure où il s'intéresse en premier lieu aux écrits concernant la Côte-Nord, qu'ils soient littéraires ou non. Mais dans les faits, le GRÉNOC suivra, dans une démarche complémentaire, le sillon ouvert par les historiens régionaux et les Sociétés d'histoire régionales qui ont été les premiers, à travers leurs publications, à articuler de façon plus ou moins explicite un projet d'*Études régionales*, concept qui devrait nous interpeller et qu'il faut de plus en plus mettre de l'avant pour qu'il soit enfin pris en sérieuse considération.

Mais alors que les historiens étudient le référent Côte-Nord pour le cerner dans sa vérité et dans sa réalité les plus objectives possibles, les travaux du GRÉNOC s'intéresseront surtout à sa *représentation* à travers les écrits étudiés, davantage aux *discours* par conséquent. Cette approche nouvelle aura toujours besoin cependant d'être provoquée, supportée et alimentée par les travaux des historiens dont il faut souligner encore une fois l'indispensable et précieux apport.

Le GRÉNOC aura son point d'ancrage au CÉGEP DE SEPT-ÎLES, une institution qui, depuis plus d'un an, a toujours été là, manifestant toujours une écoute attentive et intéressée, et supportant quand nécessaire par des interventions concrètes, l'émergence d'un projet qui, en se réalisant, viendra à son tour *payer son dû* en enrichissant de façon originale sa mission *recherche*, puisqu'il est une institution d'enseignement supérieur; et sa mission *régionale*, puisqu'il est un cégep de *région*.

De façon plus concrète, la DISCIPLINE FRANÇAIS et le PROGRAMME LANGUES, LETTRES ET COMMUNICATION, plus directement interpellés et réquisitionnés, devront assurer la bonne marche du GRÉNOC, et tout

particulièrement la publication annuelle de *LITTORAL*.

AUTOMNE 2006 / LITTORAL, NO 1

Le premier numéro de *LITTORAL* est pour nous, avouons-le, une petite victoire. Victoire que nous devons en tout premier lieu aux collaborateurs généreux de leur temps et de leurs compétences, et que nous remercions vivement pour la confiance dont ils ont fait preuve envers un projet qui n'était pas forcément évident. Et plus particulièrement, les chercheurs universitaires, qui par leurs écrits encouragent et enrichissent davantage notre démarche en ouvrant de nouvelles perspectives. Leurs collaborations attestent d'une certaine façon des fondements de notre entreprise, et aussi qu'une écriture régionale pose autant qu'une autre les questions de fond et de forme qui mobilisent, aujourd'hui comme hier, les chercheurs qui s'intéressent à l'écriture en général et en particulier au fonctionnement des discours littéraires.

Ce premier numéro remplit bien la mission poursuivie par le GRÉNOC. Des articles de portée générale, des *Dossiers* nous plongent d'emblée, mais par des chemins divers, dans le vif du propos : une approche historique, une réflexion sur le Nord et la Côte-nord perçus avant tout comme un «discours culturel», une présentation de l'œuvre nord-côtière du prolifique Yves Thériault, un article rendant compte de l'imposant chantier du dictionnaire innu «revisité et augmenté» (innu-français-anglais), une étude de portée plus régionale concernant la vie théâtrale à Baie-Comeau et une recherche qui nous fait voyager dans le temps en exploitant l'imposant corpus français des découvreurs du continent américain des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, sous l'angle particulier de la circulation des personnes à travers trois situations : le don, l'adoption et l'enlèvement.

Dans la section *Lectures et Relectures*, des auteurs et des œuvres sont revisités qui racontent surtout la Côte : d'Yves Thériault, de Damase Potvin, d'Élioza Fafard-Lacasse, de Claude Marceau, de Christine Cormier.

D'autres lectures, de Madeleine Gagnon et d'Annie Carle, nous font voyager plus au Nord, à la fois synonyme de vie et de prospérité; et synonyme d'éphémère et de disparition.

La présence d'expression française est donc largement assurée. L'écriture d'expression anglaise quant à elle est au moins présente à travers la traduction d'un texte qui nous replonge dans la vie de la Côte à la fin du XIX^e siècle, à Pointe-aux-Esquimaux, aujourd'hui Havre-Saint-Pierre, et dans l'annonce d'une prochaine parution qui évoquera la Basse-Côte-Nord, de Kegashka à Blanc-Sablon, *The Forgotten Labrador*, de Cleophas Belvin. Par ailleurs, notre préoccupation pour la culture innue rend compte de travaux s'intéressant à la littérature amérindienne d'expression française et de la parution récente du *Caillou et les Innus*. C'est donc signaler par là que la littérature jeunesse nous intéresse aussi, au même titre que les autres formes d'écriture.

Un texte d'opinion invite à la discussion, puisqu'il met en cause le concept d'écriture nord-côtière et son existence même. Et un espace rend compte des activités du GRÉNOC depuis l'automne 2005.

Quant aux *Inédits*, ils attestent de la générosité des auteurs et des artistes de la région : le tandem Chicoine-Jauvin de Baie-Comeau, auteure et photographe; Denis Thériault, romancier originaire de Sept-Îles vivant aujourd'hui à Montréal; et la jeune poétesse de Maliotenam, Mélina Vassiliou, qui publie ici son premier texte et qui atteste par la même occasion de l'émergence d'une écriture innue sur la Côte.

Cette présence d'inédits, trop modeste ici peut-être, nous y avons tenu vivement, car elle se veut hautement symbolique et porteuse de sens et d'avenir. Elle nous rappelle sans ambiguïté aucune que l'écriture nord-côtière est bien vivante et qu'elle ne cesse de se construire, sur la Côte et ailleurs, par des Nord-Côtiers ou par des gens d'ailleurs. Le passé et le présent sont ici garants de l'avenir, les trois se rejoignant sans cesse dans d'incessantes réminiscences et dans des dialogues toujours inachevés et à reprendre, qui, et c'est là le miracle, donnent à travers le

temps, à l'écriture nord-côtière des visages nouveaux et des formes nouvelles qui s'inscrivent dans les mouvances de l'écriture québécoise à travers son histoire, et même dans les plus audacieuses de l'écriture contemporaine. Comme en font foi certaines des publications les plus récentes.

Certes, la Côte-Nord sera toujours loin, toujours à l'Est et toujours au Nord. Mais pas toujours si loin qu'on le pense; et de plus en plus près du centre.

Merci encore! Aux artisans du GRÉNOC. Au Cégep de Sept-Îles et aux diverses institutions qui l'appuient. Et, encore une fois, aux collaborateurs de ce nouveau-né, *LITTORAL*.

BONNE LECTURE!
ET À L'AUTOMNE PROCHAIN!

* Pour le Comité directeur, Pierre Rouxel, professeur de langue et de littérature au Cégep de Sept-Îles et initiateur du projet.

L'ÉCRITURE NORD-CÔTIÈRE *et sa contribution aux études régionales*

TENTATIVE DE SURVOL : PISTES ET PERSPECTIVES

PIERRE ROUXEL

LES ÉTUDES RÉGIONALES?

Que faut-il entendre par *Études régionales*? Sans prétendre donner du concept une définition exhaustive et à caractère scientifique, il ne nous semble pas impossible de tenter de cerner le concept de façon simple et spontanée.

Par *Études régionales*, il faut comprendre toute étude, toute analyse, toute recherche, toute initiative, toute réalisation, toute création, de quelque nature qu'elles soient, susceptibles de nous aider à mieux connaître, à mieux comprendre, à mieux évaluer, à mieux développer...et à mieux apprécier cette vaste région qu'est la nôtre, la Côte-Nord... c'est-à-dire un immense territoire qui s'étend de Tadoussac à Blanc-Sablon, et qui accueille de part et d'autre du littoral nord-côtier, les régions plus nordiques -habitées ou non-, et bien évidemment, le fleuve et le golfe, et certaines des îles qu'on y trouve -habitées ou non...

Mais qu'en est-il des *Études régionales* sur la Côte-Nord? Prétendre qu'elles n'existent pas serait à la fois erroné et injuste. Elles sont depuis longtemps le fait d'individus et d'organismes divers dont les objectifs peuvent varier, mais qui ont tous eu à cœur, à travers leurs préoccupations respectives, une meilleure connaissance de la Côte-Nord en même temps que d'inévitables préoccupations de développement. Mais ce n'est pas notre objectif d'en faire ici l'inventaire¹.

Plus récemment, la venue sur la Côte-Nord d'institutions de hauts savoirs, comme les cégeps et les universités, a certainement contribué à favoriser, et souvent de façon plus pointue, l'étude des réalités régionales avec ce qu'elles révèlent comme problématiques, possibilités et défis. Mais la conjoncture actuelle qui met à la première place la dimension économique et ses impératifs, avec comme corollaire le maintien et la création des emplois, préoccupations fort compréhensibles, relègue parfois au second plan, dans ces institutions, les autres dimensions possibles des *Études régionales*. Heureusement, celles-ci n'en sont pas pour autant tout à fait négligées dans la mesure où elles sont prises en charge par d'autres institutions, associations, organismes, individus².

Une question mérite par conséquent d'être posée : pourrait-on, à travers une approche multidisciplinaire, qui s'alimenterait aux nombreuses ressources déjà existantes, envisager des *Études régionales* où les dimensions économiques occuperaient inévitablement un large espace, mais ne seraient pas les seules prises en compte, et dont la responsabilité reviendrait aux cégeps et universités présents sur la Côte-Nord³ ?

Mais la question plus précise qui nous intéresse ici est justement de savoir dans quelle mesure l'étude de l'*écriture nord-côtère* pourrait trouver sa place, fût-elle modeste, dans un projet plus vaste qui concernerait les *Études régionales*.

« La transmission
de la connaissance
patrimoniale passe
par l'écriture⁴ »

L'ÉCRITURE NORD-CÔTIÈRE?

Tentons à nouveau, encore une fois sans prétention scientifique aucune, de cerner simplement ce concept.

Qu'entend-on par *écriture nord-côtère*? Toute écriture évoquant, présentant, analysant, étudiant, exploitant... sous un angle ou sous un autre, la Côte-Nord et ses réalités.

Le choix du mot *écriture* veut donner au concept, dans un premier temps, une dimension large et ouverte, sûrement un peu gourmande, qui n'exclurait rien a priori de ce qui est écrit, ni les études plus pointues et plus spécialisées, de types administratif ou universitaire par exemple où les dimensions informatives et explicatives s'imposent généralement, ni les écrits de fiction plutôt de l'ordre de la littérature, ni les écrits de types impressionniste ou intimiste ou d'opinion... pourvu qu'ils aient, tous, un lien plus ou moins soutenu ou incident, plus ou moins explicite ou implicite, plus ou moins concret ou sym-

bolique... avec le référent qui est ici le nôtre, la Côte-Nord.

Étudier l'écriture nord-côtière deviendrait donc un moyen parmi d'autres de faire des *Études régionales*. Car, qu'on le veuille ou non, l'écriture occupe son espace, elle est un réservoir de connaissances, d'idées et d'émotions. Et à travers son histoire et son développement, elle garde les traces des compilations, descriptions, explications, réflexions et créations... de ceux qui, dans le passé, ont découvert, visité, habité et construit la Côte-Nord. Quant à l'écriture qui s'élabore aujourd'hui, elle continue à faire ce que les devanciers ont fait avant eux, mais elle le fait pour nous, plus généreusement qu'avant, dans un présent fait de vitalité, d'élans, de réussites et de demi-réussites, et de défis toujours nouveaux⁵.

L'écriture nord-côtière devient alors une sorte de chemin, à la fois porte d'entrée, voie de passage, étape et point d'arrivée... Pour mieux connaître et comprendre la Côte-Nord; pour mieux la développer, l'habiter, la vivre et la faire partager.

Mais peut-on tracer de celle-ci un portrait d'ensemble relativement simple qui nous conduirait de ses origines aux *Cahiers d'histoire*, première revue à paraître sur la Côte-Nord avec une préoccupation historique délibérée, dont les quatre numéros paraissent en mai 1971, décembre 1971, mai 1972 et septembre 1977.

TENTATIVE DE SURVOL À LA FOIS DESCRIPTIF ET HISTORIQUE

Depuis toujours, l'écriture nord-côtière s'élabore à travers deux visions, deux types de regards, et ceci est encore vrai aujourd'hui : à travers LE REGARD DES AUTRES qui viennent d'ailleurs; et à travers LE REGARD DES GENS D'ICI⁶. Et qui dit deux regards dit souvent deux façons de voir et de dire, à travers des valeurs et des vécus souvent différents qui balisent et orientent, et qui, en bout de piste, puisque notre propos concerne l'écriture, génèrent des textes différents non seulement dans leur contenu, mais aussi et surtout dans leur forme, leur genre, leur ton, leurs images; bref, leur

style. Et on pourrait dire de façon générale que celui qui découvre et passe, narre et décrit, mais la plupart du temps, par la force des choses, de l'extérieur; alors que celui qui vit ici écrit davantage de l'intérieur; et quels que soient son propos et la forme qu'il choisit pour le dire, quelque part il témoigne toujours...

LE REGARD DES AUTRES

1. Les premiers qui écrivent la réalité nord-côtière viennent d'ailleurs : ils viennent de l'EST, ils viennent de l'océan, dès les débuts du XVI^e siècle, à l'aube d'une ère nouvelle connue sous le nom de RENAISSANCE; et pour pénétrer dans le nouveau pays, un passage obligé : le Golfe et le fleuve Saint-Laurent. Ce sont tous ces découvreurs, explorateurs, religieux, officiers et administrateurs qui savent écrire et qui, après une traversée souvent éprouvante, ne peuvent s'empêcher de noter, de décrire et de s'émouvoir au contact de ce nouvel environnement qui en même temps les fascine et les inquiète. Et dans tous ces textes des débuts, la sécheresse de la notation pragmatique côtoiera souvent l'envolée plus lyrique qui fait place aux émotions, aux rêves, aux espérances; tout dépend bien sûr du narrateur et de ses préoccupations⁷. Mélange on ne peut plus baroque de tons et de styles, qui dit encore une fois toute l'humanité dans son universalité, mais aussi dans sa complexité et ses paradoxes... Mais quelle est la réalité, le référent, qui, forcément, alimente plus ou moins généreusement les premières pages de tous ces textes qui racontent la découverte? Inévitablement la CÔTE-NORD et ses multiples visages. Dans ses récits de voyage, Cartier parlera d'abord, forcément, de la Côte-Nord; avant de parler de Stadaconé et d'Hochelaga.

Il faut le souligner ici fortement et avec une fierté toute légitime : c'est le référent Côte-Nord qui alimente les premiers textes écrits en français du corpus québécois; c'est notre réalité qui est la première décrite, commentée, évaluée... C'est elle qui s'imposera aux esprits pragmatiques. C'est elle qui stimulera l'imagination des autres.

2. Puis, plus tard, d'autres visiteurs viendront découvrir la Côte-Nord, mais de l'OUEST : du haut du fleuve et des grandes villes où l'on administre : de Québec, Montréal, Ottawa... Aventuriers, bourgeois

aisés, intellectuels, ecclésiastiques, fonctionnaires, officiers, hommes d'affaires, touristes qui viennent pour des raisons diverses et qui laissent des traces écrites dans des rapports officiels, des mémoires, des lettres, des récits de voyage, des reportages dans des journaux ou des revues⁸...

(D'autres aussi viendront sur la Côte-Nord sans y venir vraiment : ils y viendront en imagination, une imagination stimulée par les écrits des autres : leurs textes tantôt s'appuieront sur une solide documentation, tantôt feront confiance au rêve et à l'imagination : dans la plupart de ces écrits, la fiction s'imposera souvent, occupant un espace plus ou moins grand⁹.)

3. D'autres enfin viendront du SUD : de l'Acadie dispersée, de la Côte-Sud, des États... pour explorer, se nourrir, pêcher, s'installer éventuellement; pour porter la bonne nouvelle... ou pour exploiter les ressources... ou pour se distraire en pêchant le saumon. Parmi ces Acadiens, ces pêcheurs, ces marins, ces travailleurs, ces marchands, ces prêtres, ces riches Américains, industriels ou visiteurs, ceux qui ont les moyens et le temps d'écrire laisseront eux aussi des traces, tantôt d'ordre administratif, tantôt d'ordre intime.

L'ensemble des textes écrits par tous ces visiteurs-là, qui s'enrichit depuis le XVI^e siècle, mieux connu qu'autrefois, mais dont l'ampleur n'en finit pas de nous surprendre, reste encore à découvrir et à exploiter dans une large mesure. Ces textes constituent à n'en pas douter, le premier grand ensemble de l'écriture nord-côtière, qu'on pourrait sommairement, sans doute, diviser en deux grands sous-ensembles.

D'un côté, les écrits d'ordre administratif en lien pour la plupart avec les structures politiques ou religieuses ou économiques (rapports, mémoires, études, recensements, textes juridiques et législatifs, mandements, circulaires, lettres pastorales, etc.), autant d'écrits dont l'importance ne saurait être sous-estimée et qui constituent des matériaux de première importance pour la connaissance de notre région.

Et de l'autre, tous les autres écrits sans prétentions objectives ou explicatives, qui sont plutôt d'ordre impressionniste et dont certains sont de façon évidente de l'ordre du littéraire (les écrits des registres de l'intime

et du témoignage : lettres, mémoires, journaux divers, méditations, poésies personnelles, prières, récits de toutes sortes, etc.; et les écrits qui ressortissent davantage à des textes de fiction : contes, légendes, chansons, poésies, romans, monologues, sketches, pièces de théâtre, etc.).

Dans une perspective d'*Études régionales* qui tiendrait compte de l'écriture, il va de soi que le corpus de textes qui vient d'être évoqué ne saurait être mis de côté et mésestimé¹⁰. Mais bien évidemment, ce qui est vrai pour les textes écrits par les gens d'ailleurs l'est davantage encore, pour les textes écrits par les gens d'ici.

LE REGARD DES GENS D'ICI¹¹

TÉMOIGNER d'abord

Même si on l'a déjà signalé plus avant dans

qui font parfois qu'on n'est pas bien loin de la littérature¹³. Certains textes sont connus et célèbres, mais probablement que dans bien des *vieilles familles* de la Côte se cachent encore de *vieux papiers* qui mériteraient qu'on les sorte enfin des tiroirs. Peut-être des lettres, des mémoires, des confidences, des méditations, des poèmes, des prières¹⁴...

Parmi les premiers textes d'importance, on ne saurait passer à côté des écrits de Placide Vigneau. Faut-il rappeler que *Un pied d'ancre*, son journal, raconte la Côte entre 1857 et 1926, l'époque des pionniers où s'implantent le long d'un littoral immense, marins et pêcheurs. Mgr Bélanger le présente comme «un témoin lucide, authentique et sincère de la lente évolution de la Côte-Nord». Il lui reconnaît des qualités d'historien et de reporter : sens critique, impartialité, goût de la nou-

L'écriture des gens d'ici est donc plus abondante et plus riche qu'on le pense parfois, et le panorama est vaste, qui va des témoignages les plus simples à la fiction la plus libre¹⁸.

ÉTUDIER ensuite

« [...] INSPIRER DES ÉTUDES SÉRIEUSES, fruit de patientes et longues recherches, pour retrouver la vie et les mœurs d'une époque révolue, s'attachant à la réalité historique... »

Mgr René Bélanger¹⁹

« FAIT À MENTIONNER POUR LA JEUNE GÉNÉRATION.

...pour mon usage personnel et plus tard celui de mes enfants, et aussi pour quelques-uns de mes compatriotes. »

Placide Vigneau, décembre 1877¹²

le texte, il faut le réaffirmer fortement : les textes écrits par les gens d'ici, sur la réalité d'ici, ont leur touche et leur tonalité particulières, faites de vécu, d'expériences, de réussites et de tragédies parfois, et donc aussi d'émotions qui disent autant les difficultés et les défis que l'attachement et le bonheur de vivre ici. On comprendra par conséquent que leur authenticité ne saurait être mise en doute. Ce sont des textes qui de façon générale ont une préoccupation, même si elle n'est pas toujours explicite, de raconter certes, aussi bien le privé que le collectif, mais aussi de témoigner et de conserver pour ceux qui viendront après continuer l'œuvre commencée.

Les premiers écrits n'ont pas bien sûr de prétentions esthétiques : ils disent d'abord, et c'est normal, le *primo vivere* des pionniers et des bâtisseurs, ce qui n'exclut pas pour autant qu'on raconte parfois avec aisance, avec sa *main du dimanche*, et qu'on sache dire l'émotion, le pathétique ou le comique, dans des tons qui donnent aux textes une saveur et une qualité que le lecteur d'aujourd'hui apprécie encore, et

velle. Et des qualités d'écriture qui tiennent à sa clarté, à son sens de la narration, à son sens de l'humour, à sa capacité d'émotion et à sa langue enfin «émaillée parfois de délicieux archaïsmes ou de quelques tournures de phrases du parler madelinot»¹⁵.

Et ce n'est que plus tard, lorsqu'on sera enfin établi, que les autres générations pourront avec plus d'aisance jouer avec les faits et les mots pour raconter avec poésie et humour, ou chanter avec génie, tels les Roland Jomphe et Gilles Vigneault. Ou, plus près de nous, un jeune romancier plein de talent et de style, Denis Thériault, qui, dans *L'iguane*, raconte avec une flamboyance d'images une histoire de quête tragique dans un espace autant réel qu'imaginaire, digne de la majesté de la Côte et des eaux du Golfe, et dont les points d'ancrage sont Moisie et Sept-Îles¹⁶. Et tous les autres plus âgés ou plus jeunes qui ont raconté jadis et qui racontent aujourd'hui, à leur façon et avec leur talent respectif, le territoire nord-côtier, et dont il est impossible ici de citer tous les noms¹⁷.

Mais il est aussi un autre volet de l'*écriture nord-côtère* écrite par les gens d'ici qu'on ne saurait négliger, surtout dans une perspective d'*Études régionales*. En effet, alors que continue à s'élaborer, de façon toujours plus riche, abondante et diversifiée, le corpus de textes que nous venons d'évoquer, un autre ensemble de textes va peu à peu se mettre en marche dont les objectifs *narrer et témoigner* ne sont pas aussi évidents. On pourrait dire qu'à côté des «textes-témoignages» vont apparaître des textes que nous appellerons pour l'instant, à défaut de mieux, les «textes-études», dont le projet éditorial est plus clairement explicite, marqué par une volonté de conserver, mais pour expliquer, instruire, analyser, célébrer, défendre, proposer, réclamer... Certes, tout n'est pas aussi simple, car dans les tout premiers textes, cette préoccupation se manifeste parfois en arrière-plan, comme chez Placide Vigneau, par exemple, qui précise qu'il écrit ses mémoires pour que plus tard les adultes évitent ces discussions sans fin sur les faits passés, qui tournent en rond et n'aboutissent à rien le plus souvent²⁰. Mais dans les

textes que l'on évoque ici, il y a une préoccupation évidente d'étudier pour comprendre; de revenir au passé pour ne pas l'oublier, mais aussi pour mieux mesurer le chemin parcouru, pour mieux cerner les changements, pour mieux affronter les nouveaux défis. Si l'on devait classer ces textes dans un des quatre grands genres littéraires, il faudrait ici parler de l'essai, dont la préoccupation est informative, explicative, argumentative; la préoccupation du narrateur étant d'aborder un sujet sans prétendre pour autant l'épuiser. Ce type d'écrit n'a donc pas par conséquent la prétention de l'écrit universitaire d'envergure qui voudrait faire le tour de la question...

Les textes dont on parle ici sont souvent écrits par des personnes «en fonction» qui sont souvent en situation privilégiée pour observer, analyser, signaler, prendre en charge... Ils savent écrire et sont souvent plus instruits, et ils ont souvent du temps pour le faire; ils sont un peu des privilégiés puisqu'ils ne sont pas, comme la majorité, totalement réquisitionnés par le pesant labeur de la survie au quotidien. Ce sont des fonctionnaires, des hommes politiques, des ecclésiastiques, des intellectuels, des enseignants, des bourgeois aisés, des spécialistes, des chercheurs. Mais parmi eux se retrouvent aussi des individus de milieux divers et modestes, intéressés et passionnés, des amateurs et des autodidactes qui ne comptent pas leur temps et qui s'investissent généreusement, dans la mesure de leurs moyens. Il ne faudrait surtout pas mésestimer leurs travaux et l'apport de leur contribution à l'élaboration d'une écriture régionale.

Une grande part des textes évoqués ici sont des textes d'allure administrative : rapports, études, mémoires, manifestes, réclamations, représentations, etc. Ce sont aussi des lettres envoyées à des supérieurs qui remplissent ces diverses fonctions; que l'on pense par exemple aux nombreuses lettres des missionnaires eudistes de la Côte à leurs supérieurs. Ce sont aussi des études de modeste envergure, par exemple de courtes monographies ou des articles que l'on publie souvent ailleurs, de façon éparse et plutôt circonstanciée, dans les journaux et les revues de la ville.

Puis, ce seront enfin des textes d'ici, souvenirs, portraits, courtes études, articles... de plus en plus souvent publiés ici, grâce

aux moyens de communication dont se dote peu à peu notre région : des bulletins de toutes sortes, des journaux de plus en plus nombreux, mais parfois éphémères, depuis le premier, *L'Écho du Labrador* de 1904, du père eudiste Joseph Laizé²¹. Et enfin, des revues spécialisées. Parmi celles-ci, il faudra faire une place particulière aux revues dont les préoccupations affichées sont nettement d'ordre historique. Alors pour la première fois, grâce aux journaux et aux revues d'ici, l'écriture nord-côtère va occuper l'espace public en faisant connaître les noms de ses artisans et les contenus de leurs écrits. Elle va par la même occasion remplir un autre volet de sa mission en rejoignant son lectorat, la communauté dont elle s'entretient. En remplissant sa fonction de communication et de diffusion, elle boucle la boucle. Elle sera désormais un acteur indispensable de la vie nord-côtère.

Ajoutons qu'en même temps que se construisait une écriture d'ici, se créaient des entreprises et des associations diverses qui seraient à la fois des générateurs, des diffuseurs et des conservateurs d'écriture. Il faudrait saluer en passant tous ceux qui ont œuvré d'une façon ou d'une autre au travail d'édition, passage obligé vers la diffusion; car, si elle n'est pas éditée, l'écriture ne vit qu'à moitié. Bien sûr, les organisations déjà bien structurées qui existent déjà mettent naturellement sur pied leur propre système d'archives. C'est le cas notamment des divers services gouvernementaux; c'est aussi le cas des diverses institutions et congrégations religieuses. Et il y a dans ces fonds-là des documents de première importance qui restent encore à découvrir et à exploiter. Mais ces documents-là racontent surtout, et c'est normal, les institutions qu'elles représentent et leurs espaces d'intervention.

Mais qui donc s'occuperait des autres activités humaines du plus grand nombre qui n'a pas toujours ses narrateurs attirés? Qui se souviendrait de ses faits et gestes? Qui étudierait l'histoire au quotidien, dans ses volets économiques, sociaux, humains? Ce que ne racontaient pas forcément les institutions officielles, il fallait bien que d'autres se chargent de le conserver pour le dire et l'expliquer! Et c'est alors qu'entrent en scène des initiatives individuelles ou collectives, des regroupements, des associations, des sociétés qui conserveront plus ou moins rigoureusement leurs propres

archives... **Et tout particulièrement des sociétés historiques!** *Société historique de la Côte-Nord* à Baie-Comeau en 1947, «ce qui en fait la pionnière des organismes voués à la préservation du patrimoine nord-côtier», écrira avec une fierté toute légitime Pierre Frenette qui souligne par la même occasion le rôle joué par Mgr René Bélanger : *pionnier de l'histoire nord-côtère*, lui-même émule de Mgr Victor Tremblay, fondateur de la *Société historique du Saguenay*²². *Société historique du Golfe* à Sept-Îles, en 1970²³. *Société historique de Havre Saint-Pierre*²⁴. Dans leur cas, le mandat est clair : conserver et rappeler pour se souvenir, pour faire connaître et comprendre... et pour mieux se connaître et se comprendre. Mais toute publication, chemin vers la diffusion, passe d'abord par l'étape indispensable de l'écriture : une nouvelle génération d'auteurs devra donc *marquer la trace*, dira de façon imagée Roland Jomphe; «prendre la plume», dira Mgr Bélanger²⁵. Et pour d'autres, l'écriture passera par la relecture des ouvrages consacrés à la Côte-Nord, pour les faire connaître²⁶. Pour mieux diffuser leurs travaux, les trois sociétés historiques évoquées plus haut publieront des revues à caractère historique qui enrichissent à leur manière l'écriture nord-côtère. La *Société historique de la Côte-Nord* publiera sa première revue entre 1971 et 1977, ses quatre *Cahiers d'histoire*. Puis elle s'associera à la *Société historique du Golfe* pour publier *La Revue d'histoire de la Côte-Nord* dont le premier numéro paraîtra au début de l'année 1984²⁷. De son côté, la *Société historique de Havre Saint-Pierre* publie sa revue *La Pointe-Le Havre*²⁸.

Dans le prochain numéro de *Littoral*, paraîtra la suite de cet article portant particulièrement sur la relecture des *Cahiers d'histoire* de la *Société historique de la Côte-Nord*. □

Notes

- 1 Mais cet inventaire mériterait d'être fait. Il serait par ailleurs judicieux de ne pas en négliger la dimension historique. Et pourquoi pas dans une perspective d'*Études régionales*?
- 2 Il faudrait nuancer bien sûr, mais l'espace ici nous manque pour le faire. Contentons-nous d'évoquer, à titres d'exemples, les travaux de l'historien bien connu Pierre Frenette au Cégep de Baie-Comeau, et il y a quelques années ceux du professeur d'histoire Gaston Saint-Hilaire, au Cégep de Sept-Îles.
- 3 Pourquoi ne pas envisager un Certificat en *Études régionales*? Pourquoi les cégeps et les Universités du Québec présentes dans notre région ne se chargeraient-elles pas de mettre en commun leur expertise pour mettre sur pied un tel certificat? Et si on devait avoir un jour une composante de l'Université du Québec dans notre région, ce que réclamait la Conférence régionale des élus à Baie-Comeau (fin de semaine des 10 et 11 septembre 2005), à l'occasion du forum *Pour une Côte-Nord tournée vers le monde* (voir dans le *Nord-Est plus*, du 14 septembre 2005, p. 2, le compte rendu de Charlotte

Paquet), il faudrait dès à présent commencer à définir un concept original qui tiendrait d'abord compte des multiples réalités, caractéristiques et potentialités de notre région.

- 4 Raphaël Hovington, «Le mot du rédacteur», *Revue d'Histoire de la Côte-Nord*, no 3, début 1985, p. 1.
- 5 Bien sûr qu'il s'écrit aujourd'hui sur la Côte-Nord plus de textes qu'autrefois, et par plus d'écrivains et d'écrivains, d'ici ou d'ailleurs. Pour s'en convaincre, consulter par exemple dans les 3 dernières parutions de la *Revue d'Histoire de la Côte-Nord (RHCN)*, la *Chronique littéraire* de Guy Côté; nos 35-36, juin 2003, p. 52; 37-38, juin 2004, p. 70; 39-40, juin 2005, p. 55. Avant Guy Côté, la *RHCN* s'est efforcée, mais pas toujours de façon systématique, de signaler certaines parutions. Voir par exemple les chroniques de Roger Baron dans les nos 27 et 29, p. 44 et 45.
- 6 LES GENS D'ICI, ce sont bien sûr, d'abord, les AUTOCHTONES! Ce sont eux les tout premiers, avant l'arrivée des ÉTRANGERS, des AUTRES, qui ont, à travers leur riche oralité, dit et donc, d'une certaine façon «écrit» la Côte-Nord et le Nord.
- 7 Les écrits de Cartier ne sont tout à fait pas ceux de Champlain, qui ne sont pas ceux du récollet Théodat Sagard... Étrange corpus où les recoupements inévitables élaborent par ailleurs des constructions originales, où l'intertextualité occupe parfois une large place dans la mesure où les textes se répondent et se complètent, tout en inscrivant dans leur propre narration les premiers jalons de l'histoire nord-côtière.
- 8 Voir à titre d'exemple dans la *RHCN*, nos 39-40, juin 2005, p. 20 à 23, l'article de P. Rouxel sur certains écrits de type administratif de L.-A. de Bougainville, des années 1758 et 1759. Et aussi de nombreux autres articles de la *RHCN*.
- 9 Pour s'en convaincre, lire par exemple ce roman populaire d'Alexandre Huot paru en 1927, *L'impératrice de l'Ungava*, qui imagine avec une audace exceptionnelle que seule la fiction autorise, une autre Côte-Nord possible. Voir dans la *RHCN*, nos 37-38, juin 2004, «La Côte-Nord dans la littérature...», p. 49 à 55. Par P. Rouxel.
- 10 On se prend à rêver à un projet de recherche qui viserait dans un premier temps à répertorier tous ces textes que l'on pourrait par la même occasion classer de façon chronologique par genres et sous-genres. D'une autre façon par conséquent

que celle de Gaston Saint-Hilaire, qui est plutôt thématique, dans sa *Bibliographie de la Côte-Nord* (1990, Institut québécois de recherche sur la culture). Par ailleurs, ouvrage pionnier et majeur en ce qui concerne l'inventaire de l'écriture nord-côtière.

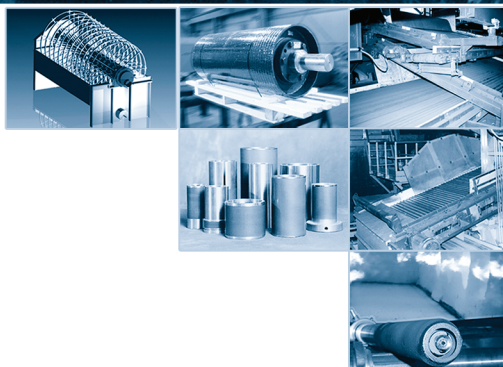
- 11 Ce n'est pas notre propos d'élaborer ici sur cette dimension, mais il faudra désormais quand on parlera d'écriture nord-côtière, considérer trois groupes culturels et linguistiques et donc trois corpus de textes : francophone, anglophone et autochtone (puisque les peuples autochtones écrivent maintenant, dans leur langue, ou bien aussi en français ou en anglais).
- 12 Gérard Gallienne, *Un pied d'ancre*, 1969, p. 84 et p. 212.
- 13 *Ibid.*, Île aux Perroquets, 7 juin 1907, p. 212. Cette émergence du littéraire se vérifie tout particulièrement dans certains autres écrits de Placide Vigneau et notamment dans les *Variétés* dont Pierre Frenette et Guy Côté ont publié des extraits (Société historique de la Côte-Nord, 1996). Cet ouvrage a aussi le mérite de présenter sommairement l'auteur et son époque (p. 13) et ses nombreux écrits (p. 135).
- 14 Sur les archives de famille, on pourra lire avec profit cet article : Danielle Saucier, «Vos papiers personnels et leur préservation !», *RHCN*, no 33, décembre 2001, p. 29 à 33.
- 15 Préface de Mgr Bélanger, *op.cit.*, p. 1 à 3.
- 16 Denis Thériault, *L'Iguane*, Montréal, XYZ, 2001.
- 17 À quand un répertoire des écritures et des écrivains nord-côtiers ?
- 18 Comme dans le roman récent de Nicolas Dickner (*Nikolski*, Québec, Alto, 2005) bien accueilli par la critique, où, dans un espace romanesque éclaté qui s'éparpille entre Tête-à-Baleine, le Marché Jean-Talon à Montréal, les plaines de l'Ouest, l'Alaska, les Antilles et l'Amérique du Sud, se croisent sans se rencontrer tout à fait des personnages en quête de leur destin (deux demi-frères et leur cousine Joyce).
- 19 Mgr René Béanger, «40 ans déjà» : la *Société historique de la Côte-Nord*, *RHCN*, no 7, juin 1987, p. 5 à 7.
- 20 Placide Vigneau, *op. cit.*, p. 212. Et il ajoute avec un à-propos

qui souligne bien les mérites de l'écriture, à la fois source de vérité et réserve de connaissances : «Alors en débarquant à la Pointe-aux-Esqueaux je me suis dit : (quoique bien jeune et ignorant pourtant), dans 20-30-40 et 50 ans, il y aura bien des discussions au sujet des événements qui ont lieu aujourd'hui, donc le mieux serait de les écrire afin d'éviter toute discussion qui ne nous rendrait pas plus savants; et ma manie de griffonner aidant, je consultais les premiers arrivés sur les lieux et me mis immédiatement à l'œuvre et j'ai toujours continué depuis; voilà» (Île aux Perroquets, 7 juin 1907)

- 21 Relire à ce sujet : André Lamoureux, «L'information sur la Côte-Nord : de 1900 à aujourd'hui», *RHCN*, no 4, novembre 1985, p. 12 à 14.
- 22 *RHCN*, nos 24-25, septembre 1997. Voir le *Cahier spécial du cinquantième*, p. I à XVI, entre les p. 28 et 29. Et plus précisément les propos de P. Frenette, p. I et V. Mgr Bélanger est aussi pionnier à un autre titre puisqu'il est le premier à s'être intéressé de façon sérieuse à l'écriture nord-côtière quand il a publié en 1971 son anthologie, *La Côte-Nord dans la littérature*, (Bélisle Éditeur, Québec).
- 23 Pour en savoir davantage sur cette Société, voir les deux articles de F.-P. Forbes à l'occasion des 25^e et 50^e : *RHCN*, no 21, novembre 1995, p. 15 à 18 et *RHCN*, no 30, mai 2000, p. 6 à 11.
- 24 Nous ne prétendons pas nommer ici toutes les Sociétés historiques du territoire nord-côtière. Ce qui ne met pas en cause par conséquent les travaux de celles qui ne sont pas nommées.
- 25 *RHCN*, no 1, début 1984, p. 2 et 4.
- 26 Raphaël Hovington, «Le Mot du rédacteur», *RHCN*, no 3, début 1985, p. 1.
- 27 *RHCN*, no 2, juin 1984, p. 4 à 6. Relire «Une Première régionale» de P. Frenette et «Une Rencontre... Une Naissance» de L. Bellemare-Martin.
- 28 On présume aussi que l'écriture nord-côtière est également faite d'un corpus de textes écrits en anglais par des gens d'ailleurs (Anglais, Canadiens Anglais ou Américains) et par des gens d'ici (des anglophones de la Basse-Côte-Nord). Corpus qu'il faudrait aussi prendre en compte.

UNE HISTOIRE SANS FIN...

Une équipe dynamique de 85 employés
au service de l'industrie depuis plus de 32 ans.
Son expertise développée sur la Côte-Nord
rayonne sur les cinq continents.



METAL7

www.metal7.com

La « CÔTE-NORD » *comme discours culturel*

DANIEL CHARTIER*

LE «NORD», DÉCRIT PAR LES GÉOGRAPHES, les ethnologues et les scientifiques, appartient, dès qu'on le considère du point de vue de la représentation culturelle, au domaine du discours. En tant que tel, il est constitué de textes, d'images et de figures dont on peut retracer l'histoire dans différentes œuvres, issues elles-mêmes de traditions formelles distinctes. De manière générale, ce «Nord» (ou cette «idée du Nord»), comme le présente Sherill E. Grace), constitue un espace tant imaginé qu'imaginaire qui propose une structure matricielle inspirée à la fois du mythe et de la fiction. En autant que les contraintes de l'éloignement, de la difficulté physique et de la rareté puissent être respectées, le romancier ou le scénariste peut développer des histoires qui s'inscrivent dans une trame qui fait fi du temps historique, des référents géographiques et, dans une certaine mesure, de la réalité de ceux qui y vivent. En contrepartie, la liberté que permettent les figures et éléments du Nord (la blancheur, l'immensité et la désolation, par exemple) réduit la possibilité des genres et des types de fiction qui peuvent y prendre place : on y trouve peu de drames psychologiques, pas de théâtre, de rares ascensions sociales, mais souvent des romans d'aventure et de science-fiction, des récits ethnologiques et scientifiques, ainsi que des contes populaires. De la même manière, rapidement la tradition littéraire et filmique a fixé les traits d'un petit nombre de figures, éléments et caractéristiques du lieu que l'on retrouve facilement dans les œuvres.

LE «NORD» COMME CONSTRUCTION CULTURELLE

Comme l'ont démontré des analyses contemporaines issues de l'Europe, de la Scandinavie, du Canada anglais et, récem-

ment, du Québec, le «Nord» est d'abord et avant tout un réseau discursif, dont on peut retracer historiquement les constituants, les formes privilégiées, les figures, les personnages, les schémas narratifs, les couleurs et les sonorités. Il a le mérite, d'une part, d'être variable selon la position du locuteur², d'autre part, d'avoir des caractéristiques communes, «circumpolaires», comme l'a méthodologiquement démontré le géographe et linguiste Louis-Edmond Hamelin³ par ses concepts féconds de «nordicité» et d'«hivernité». En somme, on doit parler du «Nord» comme de «l'idée du Nord».

Ainsi posé, le «Nord» est un réseau discursif, appliqué par convention à un territoire donné, dont on peut définir les formes, les figures et l'histoire, et partagé par un ensemble de cultures et de traditions artistiques et littéraires, mais dont chacune peut se réclamer. Par exemple, le «Nord» des poètes formalistes québécois use de codes universels, mais s'ancre dans une réalité esthétique et politique déterminée par la génération de l'Hexagone. Différemment, mais selon un même principe, les missionnaires canadiens-français du début du 20^e siècle font état, dans leurs écrits, d'un territoire mythologique renvoyant à une construction géographique et imaginaire qui les précède, mais alimenté dans leurs récits par un engagement religieux. On pourrait en dire autant des romans de la colonisation du Nord, des œuvres représentant les Autochtones, des romans psychologiques qui voient la glace, le gel et la noirceur de la nuit nordique comme un reflet des sentiments de leurs personnages, ainsi que des poètes de l'hivernité, qui cherchent dans cet ensemble référentiel matière à se situer dans un contexte individuel, mais alors qu'il les lie à d'autres lieux : «je suis la nouvelle Norvège», écrit le poète Émile Nelligan.

Historiquement, le discours québécois sur le Nord est lié à celui de la colonisation. Dès la fin du 19^e siècle, des essais en sa faveur définissent le «Nord» québécois comme toute terre, de l'Outaouais au Labrador, qui se situe au nord du Saint-Laurent. Dès lors s'installe une distance entre le «réel» et le «connu» du Nord, ce qu'on dit sur lui devient rapidement utopiste - «c'est du Nord que nous viendra la postérité!» disait alors un ministre québécois. Il faudra attendre les importants travaux de Louis-Edmond Hamelin au tournant des années 1970 pour concevoir théoriquement les implications géographiques et culturelles de «l'état nordique» du Québec. Dans ses premiers essais, Hamelin développe le principe de «nordicité», lancé en 1965 et défini de manière pluridisciplinaire, en lien avec la totalité de l'espace circumpolaire. Appliquée à la linguistique, au tourisme, à l'économie, à la culture et à la littérature, cette notion de «nordicité» a le mérite de reprendre à son compte une pensée énoncée dès le 19^e siècle sur l'unité des cultures et sociétés du Nord, tout en la posant de manière théorique et méthodologique, avec des indices de «degré polaire» applicables en géographie et en d'autres domaines. Sans en poser les bases disciplinaires, Hamelin avait prévu les développements fertiles vers la culture et la littérature que permet son projet.

Il revient à Paulette Collet d'inaugurer l'étude de la nordicité dans la littérature québécoise, grâce à son imposante analyse de trois cents romans dans lesquels le thème de l'hiver a été développé⁴. Elle sera suivie de l'ouvrage fondamental de Jack Warwick, qui s'appuie sur une étude de la fascination exercée par les coureurs des bois, les pays d'en-haut et l'état d'âme induit par les récits qui font état de cet univers⁵. Depuis, aucune synthèse de la

Imaginaire | Nord

Des publications pour interpréter et comprendre l'imaginaire du Nord



Amélie Nadeau, *Une passerelle entre le réel et l'imaginaire. L'univers musical dans les « Chroniques du Plateau Mont-Royal » de Michel Tremblay et « L'Oratorio de Noël » de Göran Tunström*

- Un essai qui met l'approche musico-littéraire en rapport avec la problématique du réel et de l'imaginaire
- Un ouvrage en trois chapitres qui explore l'imaginaire, la musique et la folie chez les personnages de Michel Tremblay et de Göran Tunström
- Première parution de la collection « Droit au pôle », destinée à la recherche
- Publié par le Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord
- Comprend une bibliographie
- 2005, 149 pages, 13,9 x 21,6 cm, 22 \$ CAD, 14 €
- ISBN-2-923385-08-2

collection **Droit au pôle**



Alexandre Huot, *L'Impératrice de l'Ungava*

- Une réédition du roman « L'Impératrice de l'Ungava » d'Alexandre Huot, d'abord publié en 1927 à Montréal
- Cette réédition, l'une des premières d'un roman publié chez l'éditeur populaire Éclouard Gauthier, rend enfin accessible un texte oublié, mais déterminant du patrimoine littéraire
- Comprend une introduction, des notes et une chronologie de Daniel Chartier
- En couverture, l'illustration restaurée de la couverture d'origine, réalisée par Albert Fournier
- Première parution de la collection « Jardin de givre », destinée à l'enseignement et à la recherche
- Publié par le Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord de l'Université du Québec à Montréal
- 2004, 314 pages, 12,6 x 13,4 cm, 20 \$ CAD, 15 €
- ISBN-2-923385-00-4

collection **Jardin de givre**



Joël Bouchard, Daniel Chartier et Amélie Nadeau [dir.]
Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels

- Un essai collectif sur les formes littéraires et culturelles du Nord
- Un ouvrage essentiel pour comprendre et interpréter l'imaginaire du Nord
- Neuf articles sur le Québec, le Danemark, le Groenland, la Suède et le Nunavut
- Neuvième parution de la collection « Figura » sur le texte et l'imaginaire
- Publié par le Centre de recherche Figura sur le texte et l'imaginaire, en collaboration avec le Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord de l'Université du Québec à Montréal
- 2004, 171 pages, 13,9 x 21,6 cm, 15 \$ CAD, 10 €
- ISBN-2-921764-20-2



FIGURA
Centre de recherche sur le
texte et l'imaginaire

Imaginaire | Nord

Laboratoire international d'étude multidisciplinaire
comparée des représentations du Nord

www.imaginaireduNord.uqam.ca

UQÀM
Université du Québec à Montréal

Les ouvrages publiés par le Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord sont distribués par les Presses de l'Université du Québec et ils sont disponibles sur son site Web, au <http://www.puq.ca>. Les libraires peuvent les commander en passant par Distribution de livres Univers.

problématique de la nordicité et de l'hivernité dans la littérature québécoise, ou même dans un seul des genres ou des problématiques formelles qu'elles soulèvent, n'a été publiée, sinon quelques études sur des auteurs caractéristiques du Nord québécois (Hémon, Constantin-Weyer, Le Franc, Thériault, Perrault). À ces études, se sont ajoutées très récemment des analyses plus formelles, dont l'une sur la couleur «bleue»⁶, un numéro de la revue *Liberté* sur «Nord, création et utopie»⁷, ainsi qu'un recueil collectif que j'ai codirigé en 2004 sur les *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*⁸. Au-delà du thème de l'hiver, de la glace ou du gel, par-delà les descriptions de romans réalistes, l'imaginaire du Nord demeure donc un vaste chantier critique, qui pose non seulement des problèmes liés aux particularités des genres (poésie, roman, absence de théâtre, récits, etc.), mais aussi la possibilité d'une réflexion sur les liens entre le territoire et l'imaginaire, entre les différentes productions littéraires issues de cultures nordiques et, de manière générale, sur les constituants formels qui permettent, dans les œuvres, d'évoquer, de faire appel et de se jouer de cet univers imaginaire déterminant pour la particularité et la constitution de la littérature québécoise comme objet de savoir distinct.

SEPT AXES DE REPRÉSENTATION DU «NORD»

S'il est déterminé par des références pluridisciplinaires et universelles, le Nord se déploie aussi dans des cadres familiers à chaque culture et selon une historicité qui lui est propre. Dans le cas du Québec, les représentations culturelles du Nord, notamment littéraires et cinématographiques, renvoient directement à des constituants populaires, qu'on peut isoler selon sept axes, dont plusieurs renvoient à ce qui peut constituer, dans l'imaginaire culturel, l'idée de la «Côte-Nord».

D'abord, l'opposition canadienne-française fondatrice entre la sédentarité et le nomadisme, qui s'est développée dans les figures de la sécurité du colon vis-à-vis la tentation libre du coureur des bois, se réfléchit en deux types de territoires nordiques, tant dans l'histoire du pays que dans sa littérature. Le premier axe, celui de la colonisation, détermine ce qu'on peut appeler le «Nord historique», c'est-à-dire des régions à l'intérieur du territoire national qui ont été

définies, dans l'histoire, comme nordiques, mais qui ne le sont plus aujourd'hui : on pense au Lac-Saint-Jean, aux Laurentides, à la Mauricie, dans une demi-mesure à la Côte-Nord et, comme dans le roman de Marie Le Franc *La Rivière solitaire*, à l'Abitibi et au Témiscamingue. Ces régions, toutes situées sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent, trouvent leur nordicité moins dans leur situation géographique que dans leurs caractéristiques de forêts vierges à conquérir par l'abattage, la colonisation et l'établissement systématique de paroisses. De cet axe sont issus les romans de la colonisation, les récits régionalistes et toute une littérature pamphlétaire en faveur du retour à la terre.

Reffet opposé du premier axe, le second est celui de l'aventurier, du coureur des bois et de l'explorateur. Le territoire convoqué est à la fois celui de la colonisation, mais avant que cette dernière se manifeste, ainsi que le prophétique «Nord-Ouest», soit le chemin des découvreurs.

Le troisième axe reprend à son compte la mythologie des Amérindiens et des Inuits, parfois inventée pour les fins des récits eux-mêmes. Traditionnellement, ces récits se veulent ethnographiques et ils renvoient aux territoires les plus au Nord : l'actuel Nunavik, soit le Grand Nord québécois, pays des Inuits; la Baie-James, pays des Cris; et la Côte-Nord, pays des Montagnais. L'œuvre emblématique de ce corpus est le premier documentaire de l'histoire du cinéma, soit *Nanook of the North* (1921) de Robert Flaherty, et, pour la littérature québécoise, le roman *Agaguk* (1958) d'Yves Thériault. Cependant, en ce domaine, les discours issus des mythes antiques, de l'ethnographie, ainsi que les œuvres réalisées ou écrites par des Blancs ont récemment été remis en jeu par la prise de parole des Amérindiens et des Inuits.

La Scandinavie constitue le territoire traditionnel, dans l'étymologie européenne, de ce qui est convenu d'appeler les «pays nordiques». Elle représente le quatrième axe des représentations du Nord, défini d'abord par le lieu mythique de la terre imaginaire de Thulé, racontée au 4^e siècle avant J.-C. dans le récit perdu du voyageur grec Pythéas, mais aussi par les paysages côtiers des Vikings et le monde insulaire des sagas islandaises.

Le cinquième axe renvoie à ce que Louis-Edmond Hamelin appelle «la nordicité



saisonnière», soit l'hivernité. Variable selon les contextes, le temps et les perspectives, ce concept ramène dans les territoires plus au sud les problématiques vécues de manière permanente dans le Grand Nord.

Aussi, l'hivernité n'est-elle pas si éloignée du sixième axe, soit celui du «Nord esthétique», un axe de représentation non défini par ses caractéristiques géographiques, mais comme un univers de froid, de pureté, de glace, de mort, d'éternité, d'alternance de lumière, et de noirceur et de blancheur. Voie privilégiée de la poésie et du récit poétique, il parcourt le 20^e siècle littéraire québécois, de la poésie d'Émile Nelligan («Ma vitre est un jardin de givre¹⁰») à celle d'Élise Turcotte («Le pôle Nord se trouve quelque part dans notre cerveau¹¹»).

Enfin, on ne saurait oublier, pour la simple raison qu'il évoque davantage la culture populaire et commerciale, le dernier axe de représentation du Nord, soit celui du «Nord imaginaire». Il s'agit du monde utopique, imaginé et fantasmé du Nord où vit une faune bigarrée de personnages, allant du père Noël aux monstres sortis des glaces, aux bonhommes de neige qui parlent, aux cadavres dégelés qui reprennent vie, jusqu'aux lutins, mais aussi aux territoires purement imaginaires qu'on ne peut localiser géographiquement, tels Thulé, l'Atlantide, des lieux sacrés norrois, des stations scientifiques polaires utopistes, ou le village du père Noël.

LA «CÔTE-NORD» COMME DISCOURS

Des voyages des premiers explorateurs français - et avant cela, par extension, dans le récit viking d'Éric Le Rouge qui, parti d'Islande, découvre aux abords du Labrador le «Vinland» - en passant par les œuvres littéraires québécoises des 19^e et 20^e siècles et quelques autres (dont une aventure de Bob Morane, *Terreur à la Manicouagan*, 1965) jusqu'aux films qui la représentent (*La neige a fondu sur la Manicouagan*, 1965; *La turbulence des fluides*, 2002; *La grande séduction*, 2003), la Côte-Nord culturelle s'est construite à coups d'images populaires fortes : celles des héros bâtisseurs de Manic 5, celles de Gilles Vigneault chantant *Les gens de mon pays*, celles d'un développement minier gigantesque, avec ses fantômes (la ville fermée de Gagnon) et ses utopies (la ville-écran de Fermont). Du point de vue de la représentation, la Côte-Nord appartient tant à l'axe du «Nord historique» de la culture québécoise qu'à celui des explorateurs et à celui des Amérindiens. Ses frontières avec le Saguenay, le Labrador et le Nunavik la particularisent et l'alimentent tout en rendant sa détermination plus complexe que celle de d'autres régions. L'analyse de sa construction comme un discours reste un chantier, qui alimentera non seulement les études régionales, mais aussi la nature

même du lien imaginaire qui unit la culture québécoise à la colonisation, au développement industriel, minier et énergétique, aux relations avec les Amérindiens et à l'écologie.

Dans l'histoire littéraire, le passage de quelques voyageurs - et notamment celui de John James Audubon au début du 19^e siècle - a permis de traduire en quelques œuvres les paysages du Labrador et de la Côte-Nord : *Forestiers et Voyageurs* (1863) de Joseph-Charles Taché, *En racontant* (1886) de John Uriah Gregory, *Labrador et Anticosti* (1897) de Victor-Alphonse Huard, *La Côte Nord du Saint-Laurent et le Labrador canadien* (1908) de Eugène Rouillard ont permis de documenter le territoire et de fournir aux poètes et romanciers matière littéraire. C'est le cas entre autres des *Récits du Labrador*¹² (1894) de Henri de Pujalon, d'*Un drame au Labrador* (1897) de Wenceslas-Eugène Dick, de *La dompteuse* (1925) de Paul de Martigny et de *L'Impératrice de l'Ungava*¹³ (1927) d'Alexandre Huot. Plus tard, le récit futuriste de Florent Laurin, *Erres boréales* (1944) raconte le réchauffement des courants froids du Labrador au moyen de câbles électriques, alors que Damase Potvin (1938) et Yves Thériault (1960) posent les premiers jalons des grandes figures de la région : Henri de Pujalon et Napoléon-Alexandre Comeau.



En 1971, René Bélanger tente un premier compte anthologique de *La Côte-Nord dans la littérature*. C'est à partir de ce moment que les chansons et récits de Gilles Vigneault (*Balises*, 1964; *Les gens de mon pays*, 1967), les romans d'Yves Thériault (*Le temps du carcajou*, 1965), le voyage de Pierre Perrault (*Toutes îles*, 1963) font entrer le territoire parmi les grandes œuvres. Des romanciers plus contemporains poursuivront ce travail, notamment Pierre Châtillon (*Le mangeur de neige*, 1973), Marcel Mélançon (*L'homme de la Manic ou la Terre de Cain*, 19074), Jean Désy (*L'aventure d'un médecin sur la Côte-Nord*, 1986; *Baie Victor*, 1992) et Alain Gagnon (*L'iceberg de Lou Morrison*, 2003).

COMPRENDRE LE «NORD IMAGINAIRE»

Ces œuvres, et bien d'autres qui composent le corpus québécois de la nordicité et de l'hivernité, comparé à celui des autres cultures circumpolaires (de la Scandinavie, du monde inuit et de la Finlande, notamment) sont l'objet d'une attention critique dans le cadre d'un projet en cours à l'Université du Québec à Montréal. Le *Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord* a permis de rassembler des chercheurs de différentes institutions et pays autour de l'idée du Nord imaginaire et de constituer d'imposantes banques de données interactives (sur les œuvres, les extraits d'œuvres et les illustrations) qui permettent de mieux comprendre les différents territoires culturels du



Un aperçu du *Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord* de l'UQAM.



Nord. C'est dans ce contexte que le Laboratoire contribue à la réédition de deux œuvres issues de la Côte-Nord : *L'Impératrice de l'Ungava* et *Récits du Labrador*, et qu'il a ouvert un chantier d'étude pour déterminer les œuvres et les représentations qui ont permis, dans l'histoire de construire l'idée de la «Côte-Nord» dans la culture du Québec. □

* Daniel Chartier est professeur à l'Université du Québec à Montréal et directeur du Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord.

POUR EN SAVOIR D'AVANTAGE
Liberté, no 262, «Nord, création et utopie», novembre 2003, 137 p.

René BÉLANGER, *La Côte Nord dans la littérature*. Anthologie, Québec, Bélisle, 1971, 128 p.

Joë BOUCHARD, Daniel CHARTIER et Amélie NADEAU [éd.], *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*, Montréal, Département d'études littéraires de l'UQAM et Centre de recherche Figura sur le texte et l'imaginaire, coll. «Figura», no 9, 2004, 171 p.

Daniel CHARTIER, «Au-delà il n'y a plus rien, plus rien que l'immensité désolée» : problématiques de l'histoire de la représentation des Inuits, des récits des premiers explorateurs aux œuvres cinématographiques», *Revue internationale d'études canadiennes*, no 31, 2005, p. 177-196.

Daniel CHARTIER, «Introduction. Une œuvre populaire d'affirmation autochtone», Alexandre Huot, *L'Impératrice de l'Ungava*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. «Jardin de givre», 2004 [1927], p. 5-47.

Daniel CHARTIER, «Vers l'immensité du Grand Nord : parcours et directions dans les récits nordiques», *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les exigences du parcours dans la littérature* [éd. en coll. avec R. Bouvet et A. Carpentier], Paris, L'Harmattan, 2006, p. 131-141.

Daniel CHARTIER, «The North and the Great Expanse - Representations of the North and Narrative Forms in the Works of Three Novelists who Emigrated from France to Canada : Constantin-Weyer, Le Franc and Rouquette», *British Journal of Canadian Studies* (Royaume-Uni), 2006.

Paulette COLLET, *L'hiver dans le roman canadien-français*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. «Vie des lettres canadiennes», 1965, 281 p.

Hélène DIONNE [éd.], *Infiniment bleu*, Québec, Musée de la civilisation et Fides, coll. «Images de sociétés», 2003, 125 p.

Monique DUBAR et Jean-Marc MOURA [éd.], *Le Nord, latitudes imaginaires*, Lille, Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, coll. «UL3 travaux et recherches», 2000, 490 p.

Sherill E. GRACE, *Canada and the Idea of North*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2002, 341 p.

Louis-Edmond HAMELIN, *Discours du Nord*, Québec, Gétic, 2002.

Louis-Edmond HAMELIN, *Écho des pays froids*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996, 482 p.

Louis-Edmond HAMELIN, *Nordicité canadienne*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Cahiers du Québec», 1975, 458 p.

Louis-Edmond HAMELIN, *Le Nord canadien comme espace*, Québec, Centre d'études nordiques, Université Laval, 1971, 59 p.

Louis-Edmond HAMELIN, *Le Québec nordique*, Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, coll. «Géographie contemporaine», 1968, 32 p.

Christian MORISSONNEAU, *La terre promise. Le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Cahiers du Québec. Ethnologie», 1978, 212 p.

Jack WARWICK, *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, Montréal, Hurtubise/HMH, coll. «Constantes», 1972, 249 p.

Notes

- 1 Sherill E. Grace, *Canada and the Idea of North*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2002, 341 p.
- 2 Voir Monique Dubar et Jean-Marc Moura [éd.], *Le Nord, latitudes imaginaires*, Lille, Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, coll. «UL3 travaux et recherches», 2000, 490 p.
- 3 Voir Louis-Edmond Hamelin, *Écho des pays froids*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996, 482 p. et *Nordicité canadienne*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Cahiers du Québec. Géographie», 1975, 302 p.
- 4 Paulette Collet, *L'hiver dans le roman canadien-français*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. «Vie des lettres canadiennes», 1965, 281 p.
- 5 Jack Warwick, *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Constantes», 1972, 249 p.
- 6 Hélène Dionne [éd.], *Infiniment bleu*, Québec, Musée de la civilisation et Fides, coll. «Images de sociétés», 2003, 125 p.
- 7 *Liberté*, no 262, «Nord, création et utopie», novembre 2003, 137 p.
- 8 Joë Bouchard, Daniel Chartier et Amélie Nadeau [éd.], *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*, Montréal, Département d'études littéraires de l'UQAM et Centre de recherche Figura sur le texte et l'imaginaire, coll. «Figura», no 9, 2004, 171 p.
- 9 Hamelin écrit à ce propos : «Historiquement, le vocabulaire de la nordicité, d'abord réservé à la zone polaire proprement dite, a gagné vers le sud. C'est donc par extension spatiale et par analogie, et cela en rapport à une ou deux saisons hivernales dans l'année, que l'on parle de nordicité temporaire, nordicité hivernale, nordicité plurimensuelle ou nordicité saisonnière. On se situe au sud du monde circumnordique proprement dit, soit, dans l'Est canadien, approximativement au sud des 48° - 50° degrés de latitude», (*Discours du Nord*, Québec, Gétic, 2002, p. 41).
- 10 *Soir d'hiver*, Poésies complètes, 1896-1899, Montréal, Fides, coll. «du Nénuphar», 1952, p. 82.
- 11 *La terre est ici*, Montréal, VLB éditeur, 1989, p. 65.
- 12 Cette œuvre sera rééditée en novembre 2006 par l'Université du Québec à Montréal et distribuée par les Presses universitaires du Québec (www.puq.ca).
- 13 Cette œuvre a été rééditée en 2003 par l'Université du Québec à Montréal et elle est distribuée par les Presses universitaires du Québec (www.puq.ca).



L'équipe du Salon du livre est fière de s'associer à cette première édition de la revue *Littoral*, revue qui permettra d'élargir le spectre de la culture nord-côticière et de sa littérature.

«Nous profitons de l'occasion pour rappeler que la 23^e édition du Salon du livre de la Côte-Nord se tiendra du 26 au 29 avril 2007 au Cégep de Sept-Îles.

C'est un rendez-vous!

652, avenue De Quen, bureau 12, Sept-Îles (Québec) G4R 2R5
Tél. : 418 968-4634 • Téléc. : 418 962-3684
Courriel : slcn@cgocable.ca • www.salondulivrecothenord.com

SALON DU LIVRE
DE LA CÔTE-NORD

Un dictionnaire innu *révisé et augmenté*

JOSÉ MAILHOT*

En janvier 2005, des travaux d'envergure ont été entrepris sur le dictionnaire de la langue innue, travaux qui mettent à contribution deux linguistes et de nombreux collaborateurs innus du Québec et du Labrador. Logé à l'Université Memorial de Terre-Neuve et financé par le Conseil de recherches en Sciences humaines du Canada (programme ARUC), le projet est réalisé en partenariat avec l'Institut éducatif et culturel montagnais et Innu Nation. Son objectif est de produire un dictionnaire général informatisé, en trois langues (innu, français, anglais), qui servira à l'ensemble des locuteurs innus du Québec et du Labrador.

La langue innue, qui est parlée sur un immense territoire s'étendant du lac Saint-Jean jusqu'à la côte du Labrador, comporte deux grands dialectes : celui de l'Ouest (Mashteuiatsh, Betsiamites, Sept-Îles, Schefferville) et celui de l'Est (Mingan, Natashquan, La Romaine, St-Augustin, Sheshatshiu, Natuashish). Chacun a ses particularités quant à la prononciation, la grammaire et le vocabulaire. Il existe en outre de nombreuses caractéristiques qui sont propres à une communauté ou à une autre. Cette variation dans la langue parlée pose évidemment problème pour l'écrit.

LE DIALECTE DE L'OUEST

Le dialecte de l'Ouest est considérablement documenté et cela, depuis le 17^e siècle. C'est en effet à l'extrémité occidentale du territoire innu (lac Saint-Jean, Chicoutimi, Tadoussac) que résidaient les missionnaires jésuites qui ont christianisé les Innus à partir de 1640. Ces missionnaires ont appris à parler l'innu couramment et ils ont compilé des dictionnaires qui leur servaient d'outils d'apprentissage. Avant l'année 1800, ils en avaient rédigé pas moins de quatre dont trois sont aujourd'hui publiés.

Ceux du père Silvy (1674) et du père Fabvre (1695) fournissent les entrées en innu et en donnent la traduction en français, tandis que celui du père Laure (1728) part des mots français et en donne l'équivalent en innu. Ces dictionnaires sont extrêmement utiles de nos jours, car ils nous renseignent sur l'état de la langue il y a deux ou trois cents ans. Mais ils ne nous renseignent que sur la variété de la langue qui était parlée dans la partie occidentale du territoire. Il n'existe aucune documentation sur l'innu tel qu'on le parlait autrefois à l'est de Sept-Îles et encore moins au Labrador.

Il faut rappeler que l'écrit en langue innue est une tradition qui remonte à plus de 200 ans. Dès 1767, la pratique de la lecture et de l'écriture fut introduite chez les Innus par le jésuite J.-B. de LaBrosse comme moyen de diffuser le catéchisme, les prières et les chants religieux. Les premiers livres publiés en langue innue datent de cette époque. Depuis une trentaine d'années, les linguistes ont pris la relève des missionnaires et ont introduit dans la description de la langue innue les concepts et les méthodes de la linguistique moderne. Ils ont fixé une fois pour toutes l'alphabet innu et ont élaboré les grands principes d'une orthographe normalisée. La langue innue est enseignée comme matière dans toutes les écoles (à tout le moins au niveau primaire), quelques générations d'enseignantes ont été alphabétisées dans leur propre langue, du matériel didactique et des livres relevant de divers genres littéraires ont été rédigés en langue innue. La normalisation de l'orthographe est en cours depuis le milieu des années 1970 mais est loin d'être achevée. Un dictionnaire, qui fixe l'orthographe des mots, est un outil indispensable.

En 1991 un important dictionnaire innu-français a été publié par la linguiste L.

Drapeau. Réalisé sur support informatique (mais disponible en version imprimée seulement), il comprend 22 000 mots qui touchent tous les domaines de la vie et de la culture, incluant un nombre considérable de noms de lieux de la région de la Haute-Côte-Nord. En dépit du fait qu'il ne rende compte que du parler de Betsiamites, il a jusqu'ici servi de dictionnaire de référence, et l'orthographe des mots qu'il propose a servi de norme. De nos jours, se fait sentir le besoin d'un dictionnaire révisé et augmenté qui rende compte aussi des parlers de la Basse-Côte-Nord et du Labrador.

LE DIALECTE DE L'EST

L'opération qui est en cours vise à systématiser et à compléter les données lexicographiques portant sur le dialecte de l'Est. Depuis la fin des années 1970, de nombreux travaux sur le vocabulaire ont été effectués dans l'une ou l'autre des communautés innues. Un dictionnaire considérable a été réalisé à La Romaine par le Comité culturel local sous la direction du missionnaire A. Jouveveau. Sa particularité est de contenir des phrases illustrant les divers emplois de chaque mot. D'autre part, un lexique informatisé de plusieurs milliers de mots a été compilé par la linguiste M. MacKenzie à Sheshatshiu au Labrador; les mots innus y sont assortis de définitions en anglais et en français. Enfin, un lexique innu-français de quelque 3000 mots du parler de Mingan a été publié par le linguiste G. McNulty.

En dehors des dictionnaires et lexiques, certaines publications constituent des sources précieuses de vocabulaire. C'est le cas d'un traité d'ethno-botanique et d'un traité d'ethno-zoologie, réalisés par l'anthropologue D. Clément à Mingan, qui contiennent un important lexique sur les plantes

et leurs parties, les animaux, les parties du corps et la locomotion animale. Un petit manuel sur les remèdes de la forêt, de C. Malec et collaborateurs, contient de nombreux termes de plantes et de maladies; un autre, rédigé et illustré par C.-A. Bellefleur, constitue une source fiable pour l'identification des oiseaux migrateurs qu'on rencontre sur la Basse-Côte-Nord.

Dans le domaine des noms de lieux, les sources sont nombreuses. Une enquête toponymique, pilotée par l'anthropologue P. Armitage, est en cours dans les deux communautés innues du Labrador. En plus de fournir des dizaines de macro-toponymes qui seront versés au nouveau dictionnaire, cette banque de données contient de nombreux items lexicaux qui n'ont jusqu'ici jamais été répertoriés. D'autre part, les noms propres des grands accidents géographiques de l'ensemble de la Côte-Nord seront éventuellement extraits des relevés effectués par la Commission de toponymie du Québec ainsi que d'un rapport d'enquête du géographe H. Dorion sur la toponymie de la région de Mingan.

Les données lexicales provenant de ces diverses sources ont d'abord été saisies sur support informatique de manière à constituer une banque lexicale du dialecte de l'Est. Elles sont actuellement en voie de systématisation par une linguiste et un comité composé de locuteurs provenant de Mingan, Natashquan et La Romaine. Pour chaque mot, la prononciation, l'orthographe, l'information grammaticale et la définition française sont examinées à la loupe et corrigées au besoin. Au gré de ces séances de travail, de nouveaux mots surgissent constamment; ils sont bien entendu ajoutés à la banque de données.

QUELQUES NOUVEAUTÉS

Bien que le travail soit loin d'être achevé, il ressort déjà qu'une très grande partie des mots courants recueillis dans le dialecte de l'Est figurent au dictionnaire de référence. Et l'orthographe qui y est proposée convient dans la plupart des cas, même si leur prononciation diffère de celle de Betsiamites. Par exemple, l'orthographe du mot pour 'pain', *pakueshikan*, n'a pas à être modifiée du fait que ce mot soit prononcé *pauhin* à La Romaine et Natashquan. Cette variante de prononciation sera toutefois notée.

Dans d'autres cas, une orthographe légèrement modifiée sera proposée pour mieux convenir à l'ensemble des formes d'un mot. Par exemple, le verbe signifiant 'il cueille des petits fruits' a jusqu'ici été épilé *mushu*, ce qui correspond à la prononciation de Betsiamites. Sur la Basse-Côte-Nord, on dit *mauhu* tandis qu'au Labrador on dit *maushu*. Il sera proposé que ce mot soit dorénavant épilé *maushu*.

Certains mots courants sont utilisés dans l'un et l'autre des deux dialectes, mais avec des sens différents. Le cas le plus spectaculaire est sans doute celui du nom *aissimeu* que le dictionnaire actuel traduit par 'Micmac, Huron', car tel est son emploi à Betsiamites. Or, dans tous les autres parlers, *aissimeu* est utilisé dans le sens de 'Inuit'. Il appert que ce n'est qu'à Betsiamites que le mot a un sens particulier. Le nouveau dictionnaire devra bien entendu rendre compte de ces différentes acceptions du mot. On voit par ce seul exemple l'utilité qu'aura ce nouveau dictionnaire pour les traducteurs.

Un autre cas intéressant est celui du mot *nipi* qui signifie 'eau'. Dans l'ensemble du dialecte de l'Est, ce mot est aussi employé dans le sens de 'lac'. Le mot *shakaikan* signifiant 'lac' dans le dialecte de l'Ouest n'est pas utilisé dans l'Est. C'est en vertu de ce second sens du mot que de très nombreux toponymes de la Basse-Côte-Nord et du Labrador se terminent par *nipi* : ex. *Ushpuakan-nipi* 'Lac à la Pipe', *Manitunipi* 'Lac Manitou', *Ushkau-nipi* 'Lac aux Nouveaux Panaches'.

Le nouveau dictionnaire comprendra un nombre considérable de mots courants qui sont propres au dialecte de l'Est mais qui ont un correspondant dans celui de l'Ouest. Par exemple, *apish* qui signifie 'corde, ficelle' est absent du dictionnaire actuel puisque, dans le dialecte de l'Ouest, on dit *pishakaniapi*. De même, 'pièce de vêtement' se dit *matshunish* à l'Ouest mais *aieun* à l'Est. Le verbe 'il sert à manger' se dit *shukaimatsheu* à l'Ouest et *akaimatsheu* à l'Est. Dans le nouveau dictionnaire, de telles paires de mots seront traitées comme des synonymes. Par exemple, à l'entrée *pishakaniapi* signifiant 'corde, ficelle', le mot *apish* sera mentionné comme synonyme et à l'entrée *apish*, *pishakaniapi* sera mentionné comme synonyme. En cherchant l'équivalent innu du français 'corde' ou 'ficelle', on verra apparaître deux mots : *pishakaniapi* (Ouest) et *apish* (Est).

Le dictionnaire innu s'enrichira également de plusieurs mots recherchés qui font partie du vocabulaire des chasseurs expérimentés de la Basse-Côte-Nord et du Labrador. Parmi les plus intéressants, citons les noms *aputan* qui se traduit par 'morceau de choix rapporté par le chasseur' et *nauatikuan* 'endroit désigné où le caribou est poursuivi en canot'. Citons aussi deux nouveaux verbes qui impressionnent par la précision et la complexité de leur sens : *ushetauatshipitshu* 'il marche sur le dessus d'un esker en tirant une tabagane' et *nanatuapineuteu* 'il est à la recherche de la perdrix blanche à pied'. De tels mots constituent un ajout précieux à la somme des mots innus déjà répertoriés.

LE NOUVEAU DICTIONNAIRE

Au terme du long processus de vérification et de systématisation qui est en cours, la banque de données du dialecte de l'Est sera fusionnée avec celle du dictionnaire actuel, formant une banque de données intégrée portant sur l'ensemble des dialectes et des parlers du Québec et du Labrador. C'est donc dire qu'aux 22 000 mots recueillis à Betsiamites, s'ajouteront plusieurs centaines de mots du dialecte de l'Est, y compris des noms de lieux répartis dans l'ensemble du territoire innu.

Devant servir également aux Innus du Labrador, dont la langue seconde est l'anglais, on y trouvera pour chaque mot innu une définition en français et en anglais. L'utilisateur pourra effectuer la recherche de mots dans les trois langues : par mot innu, par mot-clé français ou par mot-clé anglais.

Destiné d'abord et avant tout aux locuteurs innus, ce nouveau dictionnaire constituera un outil sans pareil pour les enseignants, les étudiants, les rédacteurs et les traducteurs. En outre, il marquera une nouvelle étape dans le processus de normalisation de l'orthographe, qui est indispensable au développement réel de l'écrit chez les Innus. □

* José Mailhot est ethnologue, ethnolinguiste et américaniste, diplômée du Département d'anthropologie de l'Université de Montréal. Chercheure et consultante indépendante, elle a effectué de nombreux travaux sur la culture, la langue et l'histoire des Innus du Québec et du Labrador. Elle est présentement responsable de la révision du dictionnaire de la langue innue.



L'ICEM

Un savoir au service de l'éducation et de la culture

Pour les Innus,
Tshakapesh est l'un des
personnages mythiques
à l'origine de la création
du monde.

Il démontre qu'à force
de courage, de travail et
de persévérance,
on parvient toujours
à vaincre les difficultés.

Le rôle de l'ICEM ne cesse d'évoluer depuis sa création, il y a plus de 28 ans. De la mise sur pied de différents comités de travail, en passant par la création d'outils pédagogiques, la formation, la publication de livres, le soutien aux artistes et l'interprétation de la culture innu, l'Institut contribue à la transmission des savoirs d'une génération à l'autre.

Notre organisme, qui dessert huit communautés innues de la Côte-Nord et de la Basse Côte-Nord, représentant plus de 10 000 membres. Il offre une gamme de services, de programmes et d'activités qui se regroupent en quatre grands volets : l'éducation, l'éducatoin spéciale, le développement de la langue innue et la culture.

AGIR ET INNOVER EN ÉDUCATION

L'ICEM a créé différents comités de soutien aux écoles et des programmes conjoints de formation. Misant sur l'avenir, il a instauré un programme de bourses d'études pour encourager les jeunes à poursuivre leurs études et à faire carrière.

L'Institut développe des services, des plans d'intervention personnalisés, du matériel didactique et des formations pour aider les élèves en difficultés dans les écoles innues.

SAUVEGARDER LA LANGUE

La pérennité de la langue innue est grandement menacée. Afin d'en assurer la survie et l'évolution, l'ICEM a mis en place différentes mesures favorisant l'apprentissage et l'usage de la langue à la maison et à l'école. À titre d'exemple, mentionnons la mise sur pied du comité Kaianuet et d'un cours sur la langue innue donné dans les écoles primaires et secondaires. L'institut publie également différents documents à caractère pédagogique ou officiel en innu.

VALORISER NOS SAVOIRS

La culture innue traverse les âges grâce à la sensibilité et à la créativité des artistes qui la traduisent en mots, en musique, en sculptures et en oeuvres diverses...

Par diverses activités de promotion et de sensibilisation, l'Institut renforce les liens entres ses communautés membres tout en établissant un pont entre les autres cultures et le peuple innu.



INSTITUT CULTUREL ET ÉDUCATIF
MONTAGNAIS

1034, Rue Brochu, Sept-Iles
(Québec) G4R 2Z1
Téléphone: (418) 968-4424
Sans frais: 1-800-391-4424
Télécopieur: (418) 968-1841
Courriel: reception@icem.ca

La Côte-Nord

de la «*plaisance*» d'Yves Thériault

RENALD BÉRUBÉ*

TOUT À LA FOIS DÉFENSEUR DES MINORITÉS, l'a-t-on assez dit ou écrit, et chanter de la grandeur de ceux et de celles qui savent se mesurer aux obstacles démesurés, les plus inhabituels comme les plus quotidiens, le romancier Yves Thériault (il aimait mieux l'appellation «conteur») n'allait certes pas, dans sa pratique de l'écriture, se livrer à une forme ou une autre de discrimination. Il a donc mis sa prose au service du conte, de la nouvelle, du roman, du radiroman, du théâtre, du téléthéâtre, de l'essai, de la biographie, de la critique journalistique, etc.; il a été publié chez à peu près tous les éditeurs québécois, chez des éditeurs français, dans divers journaux et revues; il a été traduit en une multiplicité de langues; il a écrit pour les grandes personnes, on le sait, mais il ne faut pas oublier qu'il a aussi beaucoup écrit pour les petites personnes, pour les plus jeunes comme les moins jeunes enfants; enfin, il a situé l'action de ses contes, romans, nouvelles, etc. dans les lieux les plus divers de la planète : le Québec, le Canada, l'Italie, l'Espagne, la France et bien d'autres encore.

Mais il avait bien sûr ses préférences, certains lieux l'attiraient, l'enchantaient plus que d'autres, lui fournissaient plus souvent prétexte ou matière à écriture. Parmi ces lieux privilégiés, la Côte-Nord en particulier, ô combien; il faut citer en entier, en dépit de sa longueur, le passage suivant (qui explique aussi le titre «plaisant» de ce texte) :

«Donc, je dis : "Il était une fois dans des lieux lointains de la Côte-Nord, une femme et un homme..." (Je parais avoir adopté ces lointains et ne voir de vie que là où les amers guident les navires autour de promontoires déserts, vers les baies de silences et les contrées d'immensité. C'est que j'y trouve des gens à ma mesure et des

terres que je foule à mon aise. Et aussi s'y déroulent des vies profondément enracinées à ces rocs altiers et solitaires. j'y connais mon gré et ma plaisance. Me blâmera-t-on d'y voyager si souvent et d'amener avec moi ceux qui me lisent ?)

Il y avait donc une fois dans cette légende de la Côte-Nord une femme et un homme. Cette fois, dont je parle, elle n'était pas au temps strict des légendes, mais hier encore, en mois et en jours. Une femme et un homme vivant sans se comprendre... Voilà le récit.

Je nomme la femme Félicité. C'est d'ailleurs son nom. (Il y a de ces paradoxes.)

Je nomme son mari Joël : issu de Breton à deux générations, fier de son Golfe, de sa Côte.»

L'extrait se trouve tout au début de «L'île introuvable», nouvelle qui ouvre le recueil auquel elle donne aussi son titre (détail qu'il vaut la peine de souligner : si le recueil paraît en 1968, la nouvelle était d'abord parue en revue en 1965). Il serait bien difficile d'être plus explicite : le narrateur de «L'île introuvable» a pour le moins un fort faible, c'est le moins qu'on puisse dire, pour le vaste lieu appelé Côte-Nord, de même que pour les gens qui l'habitent. Immensité et enracinement, solitude et grandeur : un texte de Thériault ne saurait demander davantage ! Et le plaisir évident que ce narrateur prend à raconter, s'amusant à brouiller les pistes entre légendes et réalités, au point que le nom qu'il donne à son héroïne est bien son nom à elle. Et le Breton Joël fier de sa Côte - Thériault est bien dans un lieu qu'il «foule à [s]on aise».

Alors donc, l'œuvre thériaultienne voyagera souvent sur la Côte-Nord, et elle y amènera ses lecteurs de tout âge, grandes et petites personnes, sans discrimination aucune.

Ainsi, c'est depuis Havre-Saint-Pierre où il est gardien de phare que Pierre Huneau, «proche quatre-vingt-dix ans», raconte son temps de l'Anse-aux-Griffons qui s'est terminé par une effroyable catastrophe en 1926, ce qui l'a poussé à traverser «l'aut'bord» pour se refaire une vie; Ti-Jean, lui, douze ans, doté de la toute-puissance que lui procure la ceinture magique provenant d'un rayon de lune, peut tout à son aise parcourir en un rien de temps toute la Côte-Nord ! Détail ici encore : si Pierre Huneau se fie aux «contes» pour traverser «l'aut'bord», Ti-Jean acquiert ses pouvoirs en suivant les indications d'un conte indien. Se pourrait-il que la réalité repose sur les contes et les légendes pour assurer son existence ? Il est bien évident que tout conteur qui se respecte doit répondre «oui» à cette question; et qui oserait lui donner tort ?

Et on pourrait multiplier les exemples à l'infini ou presque : une large part de l'action de *Cul-de-sac* (1961) se déroule entre Frobisher Bay et Cape Dyer (p. 170), celle de *La Passe-au-Crachine* (1972) dans le lieu ainsi nommé qui se situe entre Havre-Saint-Pierre et le détroit de Belle-Isle, à quatre cents kilomètres de Sept-Îles (p. 64), et plusieurs récits du recueil intitulé *L'Herbe de tendresse* (1983) ont la Côte-Nord comme lieu de l'action. Et n'oublions pas, jamais, les ouvrages destinés à la jeunesse : *La Montagne creuse* (1965), premier des huit romans mettant en vedette Volpek, l'agent secret canadien, se termine à la base secrète du Labrador (p. 109); *Kuanuten (vent d'est)* (1981) se déroule chez les Montagnais de La Romaine.

Aux titres déjà évoqués, ajouter encore les trois suivants : *La Vengeance de la mer* (1951), *Roi de la Côte-Nord* (1960) et *L'Or de la felouque* (1969). Dans *La Vengeance*, un

jeune Gaspésien (de la baie des Chaleurs), Yvon, veut quitter le travail de la mer afin d'aller gagner sa vie sur la Côte-Nord : on y trouve plus facilement du travail et les gages sont meilleurs, se dit-il, quitte à devoir le répéter (sans convaincre) à son entourage. Mais l'amour, bien sûr, compliquera les choses : Yvon partira... et reviendra sans jamais s'être rendu au lieu de ses rêves. La mer (qui peut se lire «mère») a ses droits, disons. S'agissant du *Roi de la Côte-Nord*, biographie de Napoléon-Alexandre Comeau, il vaut certes la peine de donner *in extenso* le sous-titre :

La vie extraordinaire de Napoléon-Alexandre Comeau. Naturaliste, médecin, franc-tireur, trappeur, photographe, pêcheur, cartographe, interprète, conseiller, navigateur, portageur, sage-homme, écrivain, chirurgien, sauveteur, médecin, télégraphiste, garde-chasse, visionnaire, autodidacte.

On peut certes en demander beaucoup à un être humain, mais certainement pas beaucoup plus que ce qu'a été N.-A. Comeau selon Thériault ! Or Comeau n'est pas un personnage fictif tel *Agaguk* ou Pierre Huneau, et *Roi de la Côte-Nord* est un biographie, non pas un roman. Pourtant, Comeau en chair et en os de même que sa Côte-Nord gigantesque, à la fois rude, exigeante et riche de tous les possibles, peuvent déjà, comme à l'avance, illustrer par le réel ce que racontera plus tard, mais si peu, le début déjà cité de «L'Île introuvable» : nous savons donc que la réalité peut égaler et même dépasser la fiction, et que sans récit de conteur ou de biographe, la réalité risque de ne pas réussir à manifester son existence. Lisez ou relisez le *Roi* et «L'Île» à peu près simultanément : de multiples passages de la biographie pourraient servir de développement, de prolongement à l'extrait de la nouvelle que nous avons cité. Et *vice versa*.

On notera par ailleurs, dans le sous-titre, que les plus humbles occupations (portageur, garde-chasse) voisinent les plus nobles, disons (écrivain, médecin), le dernier mot résume tout le parcours de Comeau : autodidacte. Cet homme s'est fait lui-même, à la force du poignet et de l'audace, il est à la fois un petit et un puissant; peut-on penser que Thériault, écrivain né de lui-même - si on peut oser cette expression -, a parlé un peu beaucoup de lui en racontant Comeau et son pays, qu'il trouvait là un personnage à sa mesure (ou auquel se mesurer) et des

terres qu'il foulait déjà tout à son aise ? Lire l'épilogue de la biographie (p. 95-115) revient à s'en convaincre sans l'ombre du moindre doute. Quant à *L'Or de la felouque*, dédié «À toute la jeunesse du Québec» et dont l'action se déroule surtout sur le fleuve en face de Baie-Comeau, retenons-en cette seule phrase du début du roman ou presque : «"Ma Côte-Nord", disait souvent Pierre avec émotion», tout en ajoutant que dans ce cas-ci encore se trouvent bien des phrases, des paragraphes même, ayant la même tonalité que les lignes plus tôt évoquées de «L'Île introuvable».

* * * * *

Dans le Québec de Thériault, il est une route qui, bien plus que toute autre, exerce une fascination qui ne s'est jamais démentie : la grande route d'eau entre le sud et le nord, la route d'eau par excellence, le fleuve Saint-Laurent (et son golfe). C'est sur cette route, sur son navire *L'Étoile de Natashquan*, que le Bruno Juchereau des *Temps du carcajou* veille au déroulement implacable d'une aventure vengeresse. Né dans les îles de Boucherville, Pierre Huneau n'a de cesse d'aller voir ailleurs, de descendre le fleuve, de devenir marin. Puis pêcheur, étant marié, qui s'installe à l'Anse-au-Griffon; il traversera de «l'aut'bord» et deviendra gardien de phare à Havre-Saint-Pierre quand son univers gaspésien sera détruit. Îlien d'origine, puis marin, pêcheur et gardien de phare : le fleuve toujours, entre la Gaspésie et la Côte-Nord. La Gaspésie : c'est là, à New-Carlisle, à la station CHNC à la fin des années 1930, que Thériault, élevé à Montréal, a fait son apprentissage de la radio. Apprentissage qui, avec d'autres, comme celui de la production des romans à dix cents dans les années 1940, le mènera à l'écriture. Même que dans cette Gaspésie des années 1930, il se fera chanteur country aussi, pour arrondir ses fins de mois : Jack Benson, c'était lui. La Gaspésie n'a jamais roulé sur l'or, dans les années de la Crise moins que jamais - cette Gaspésie a laissé des traces dans l'œuvre thériausienne dès son premier livre, *Contes pour un homme seul* (1944), mais encore davantage dans *La Vengeance de la mer*, roman populaire non plus à dix mais plutôt à vingt-cinq cents : on comprend Yvon de vouloir, au moment où s'ouvre la Côte-Nord à l'exploitation minière, de vouloir améliorer son sort financier. Dans les années 1950, bien des familles gaspésiennes et de l'Est du Québec

« [...] j'ai saisi le gouvernail de la barque, lâché l'amarre et j'ai mis cap sus le pays d'aut'bord, à travers le golfe, en me fiant sus les on-dits et les contes des revenants de par-là ; des accrères peut-être, mais j'avais besoin de ma légende à moi. »

Yves Thériault,
Moi, Pierre Huneau (1976)

migreront vers la Côte-Nord, quitte à revenir vers le sud le «mâgot» acquis ou les ans ayant assuré leur passage.

D'un strict point de vue historique ou sociologique, et sans que cela mette le moins en cause les affinités liant Thériault à la Côte-Nord, il faut souligner qu'une large partie de la célébration de celle-ci par le conteur se situe à un moment bien précis de l'histoire québécoise : celui du développement presque tous azimuts, d'abord commencé sous Duplessis puis poursuivi sous ses successeurs, de la région nord-côtière. Non seulement y avait-il là les compagnies américaines qui s'en donnaient à cœur joie dans nos ressources (comme plus tôt la HBC dans le Grand Nord) et créaient des tonnes d'emplois fort bien rémunérés (mais temporaires, cette découverte allait venir plus tard), mais il y avait aussi NOTRE Hydro qui construisait des barrages d'épopée et faisait notre fierté collective. J'oserais dire que la glorification, le mot n'est pas trop fort, de la Côte-Nord par bien des textes de Thériault, renvoie d'une part à la fascination de l'auteur pour les entreprises, les lieux et les gens tout à la fois «ben ordinaires» et hors du commun, et d'autre part à l'engouement du Québec pour SA Manic, la construction de ce gigantesque barrage ayant alors valeur et signification symboliques. Car si la Manic fut une entreprise pour géants avertis, ce fut aussi un lieu d'ennui pour ses bâtisseurs de dur labeur, «Si tu savais comme on s'ennuie...»

Et puisqu'il a tant et tant été question de *L'Île introuvable* tout au long de ce texte, terminons celui-ci en évoquant encore ce recueil, superbe ou magnifique, s'il faut le qualifier. Le titre de la nouvelle éponyme provient d'un poème de Pierre Perrault, même si ce poème n'est pas cité de manière tout à fait exacte. Pierre Perrault, le grand poète du Saint-Laurent, celui de *Toutes Isles* (1963), et le cinéaste de *Pour la suite du monde* (1963) dont l'action se déroule sur l'Île-aux-Coudres, en Charlevoix, sur la rive nord du fleuve ou presque, mais là où celui-ci est plus proche de la rive sud que de la Côte-Nord. Mais cette nouvelle avait été précédée par une autre : «La Mariouche, c'est pour un Blanc», d'abord publiée en revue en 1961 puis reprise dans la revue *La Rose de pierre* (1964); est-il besoin de souligner que cette nouvelle s'inspire de la chanson du poète chantant de Natashquan, Gilles Vigneault, au patronyme tout aussi acadien que Thériault ou Huneau ? Mais cette question acadienne, dirait l'Autre que tout le monde cite sans jamais par ailleurs donner la référence précise, c'est une autre question.

Disons seulement en guise de conclusion (celle-ci étant partielle et temporaire ainsi que doit l'être toute conclusion qui se respecte), qu'entre Perrault et Vigneault, s'il faut parler selon l'intertextualité, entre la rive sud et la Côte-Nord, l'œuvre de Thériault mène un parcours plein d'enseignements toujours contemporains. Ainsi, alors que le développement nord-côtier est salué avec tous les honneurs dans *La Passe-au-Crachin*, cet autre point de vue est aussi soulevé dans le même roman : où donc faudra-t-il bientôt se réfugier pour échapper au «progrès» et à sa pollution ? Le développement machiniste vaut-il la perte de la paix, du silence et de ce qu'on appelle la nature ? S'il est un enseignement primordial qu'il faut retenir de la production littéraire de Thériault, c'est que ce con-

« Ti-Jean grimpa dans la géographie. Regardez comment, si vous avez une carte de la Côte-Nord et de l'Ungava sur votre mur. De la Manicouagan, il bondit jusqu'à Sept-Îles d'un seul pas, comme le Chat Botté et ses bottes de sept-lieues d'autrefois. Vlin ! jusqu'à Mingan. Vlan ! jusqu'à la Romaine et vlin-vlan jusqu'à la Mécatina et le voilà planté sur Blanc-Sablon... »

Yves Thériault, *Les Aventures de Ti-Jean* (1963)

teur à la «huitième année forte», ainsi qu'il aimait dire, aura toujours su lire et écrire, avec une ou deux décennies d'avance, les questions difficiles (la question autochtone, les dangers d'un certain «progrès», la nécessaire préservation de la nature, le vieillissement de la population - dans *Le Dernier havre* (1970) qui se déroule en Gaspésie, etc.) auxquelles sa société aurait à faire face. Ce n'est certes pas un mince mérite; et s'agissant de la délicate équation entre progrès, développement, sauvegarde et écologie, la Côte-Nord a certes de quoi retenir l'attention. L'œuvre de Thériault, en tout cas, a toutes les caractéristiques du développement durable - et toute la «plaisance» est pour nous ! □

* Renald Bérubé a enseigné à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), puis à l'Université du Québec à Rimouski (UQAR) dont il a dirigé le département de Lettres de 1988 à 1994 et son comité des Études supérieures pendant six autres années. Co-fondateur (avec Jacques Allard) de la revue universitaire «Voix & images» publiée à l'UQAM et consacrée à la littérature québécoise, co-fondateur également (avec Danyelle Morin) du Camp littéraire Félix qui offre des ateliers d'écriture dans le Bas-Saint-Laurent depuis 1990, il vient de lancer (avec Francis Langevin) les Cahiers Yves Thériault consacrés à l'étude de l'œuvre de cet auteur.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres d'Yves Thériault citées dans ce texte; les références renvoient à l'édition utilisée. Quand il ne s'agit pas de l'édition originale, la date de celle-ci apparaît entre crochets.

Moi, Pierre Huneau, Montréal, HMH, 1976.

Les Aventures de Ti-Jean, Montréal, Beauchemin, coll. «Contes d'Yves Thériault», 1963.

L'Île introuvable, Montréal, Éditions du Jour, coll. «Romanciers du jour», 1968.

Cul-de-sac, Québec, Club du livre à succès, 1961.

La Passe-au-Crachin, Montréal, Ferron éditeur, 1972.

L'Herbe de tendresse, préface de Victor-Lévy Beaulieu, Montréal, VLB éditeur, 1983.

La Montagne creuse, Montréal, Lidec, coll. «Lidec-aventures», 1965.

Kuanuten (vent d'est), Montréal, Éditions Paulines, coll. «Jeunesse-pop», 1981.

La Vengeance de la mer, Montréal, Publication du Lapin, 1951. Ce roman devait paraître sous pseudonyme, dans le sillage des romans à dix cents que Thériault et son épouse avaient produits en grande quantité; mais *La Fille laide* venait de paraître, ce roman avait du succès, Thériault était dorénavant un nom; l'éditeur lapinois n'a pas su résister à la tentation, au grand dam de Thériault.

Roi de la Côte-Nord, Montréal, Éditions de l'Homme, coll. «Jeunesse», 1960.

L'Or de la felouque, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Jeunesse», [1969] 1981.

Les Temps du carcajou, Paris, Robert Laffont, 1966.

Contes pour un homme seul, Montréal, HMH, coll. «L'Arbre», [1944] 1965.

La Rose de pierre, Montréal, Éditions du Jour, coll. «Romanciers du jour», 1964.

Le Dernier havre, Montréal, L'Actuelle, 1970.

La culture théâtrale à *Baie-Comeau*

CLAUDE RODRIGUE*

Le théâtre peut sembler aux premiers abords le parent pauvre de l'écriture qui utilise la Côte-Nord comme sujet. Attention aux idées préconçues : peut-être l'est-il en terme de publication, mais jamais en ce qui concerne l'effervescence «de monter sur les planches»... La recension des troupes, des pièces et de leurs genres se limitera à Baie-Comeau et les environs.

LES TROUPES

Avant d'avoir une troupe professionnelle à Baie-Comeau, il y a eu beaucoup d'amateurs qui ont exercé leur talent sur scène. Pour la majorité, les spectacles étaient présentés avant les vacances scolaires. La toute première est sous l'initiative de Madame Baron (mère de M. Roger Baron) avec *Le Petit Théâtre de Baie-Comeau* vers 1936 jusqu'à 1940. De 1967 à 1976, les *Silhouettes* furent le tremplin, entre autres, à la regrettée Marie-France Rochette formée en théâtre. Sans être des troupes officielles, plusieurs ont monté des spectacles de fin de saisons ou d'été. Avant 1975, les membres de la *Jeune chambre de Hauteville* présentaient aussi des pièces. Pensons aux *Comédiens de l'Anse* (9 octobre 1975 à août 1993), la plus connue des troupes d'amateurs; celle-ci a fait, avec quelques spectacles, des tournées à Sept-Îles, Gagnon, Fermont, Havre-St-Pierre... Il ne faut pas oublier toutes celles qui n'ont duré qu'une ou deux saisons comme le *Théâtre dans l'œuf* (vers 1975) ou le *Clan fou* qui a évolué durant trois-quatre ans (vers 1980). On y jouait des textes déjà publiés du répertoire français et québécois ou en traduction, tandis que les jeunes troupes osaient la création collective ou des textes de leur cru, par exemple. En même temps, on crée le *Regroupement des troupes et des gens de théâtre de la Côte-Nord*, vers 1978, qui va

durer jusqu'en 1980 environ. Quant à *Myrica* (1999), troupe plutôt hybride, incorporée depuis août 2006, elle occupe le créneau du théâtre de création des «pièces sur mesure», selon l'événement, et les spectacles littéraires. *La Troupe chaudbizzzzz* se dédie au théâtre jeunesse depuis 3-4 ans, dans l'optique de création, de diffusion et de production de comédies musicales, surtout au niveau secondaire. *La Troupe de théâtre de Labelle costumière* (2001) vise l'animation, la création, la production et la diffusion de pièces de théâtre «plutôt muettes», c'est-à-dire qu'il n'est pas nécessaire de dire ou de savoir un texte pour monter sur scène; on s'adresse au grand public. Quant à *Prose-café* (novembre 2003), la formule est à la limite du théâtre, car axée sur la mise en lecture de trois textes par année, lus par des personnes qui ne sont pas toujours des professionnels de la scène. Ce n'est pas du théâtre à l'état pur, mais il s'en inspire fortement; c'est donc un hybride très intéressant à exploiter avec les textes dramatiques. Depuis quelques années, on assiste à la naissance du théâtre des aînés avec la problématique reliée à ce groupe de personnes. Ce n'est pas majeur, mais significatif dans la production théâtrale à Baie-Comeau. La troupe s'organise autour d'un noyau et sa vie est éphémère; ce sera généralement limité à une ou deux représentations. Quelques pièces sont

présentées jusqu'à une douzaine de fois; dans ce cas, il s'agit d'une étroite collaboration entre des comédiens professionnels et des ressources du milieu.

La troupe *La Chant'Amuse* est incorporée en compagnie en 1983. C'est une troupe professionnelle depuis 1988 qui présente, entre autres, une pièce durant la période estivale depuis 23 ans. Son mandat ne se limite pas à cette seule pièce; elle fait beaucoup d'activités de promotion, par exemple, dans les écoles, et de participation avec des amateurs pour les aider à monter des spectacles. Cette troupe a beaucoup fait pour la promotion et la diffusion du théâtre à Baie-Comeau. Celle-ci a osé faire du théâtre de création dont la thématique est, souvent, nord-côtière, soit par le contexte historique, géographique ou sociologique.

LES GENRES

Malgré toutes ces productions, présentes ou passées, très peu de pièces ont été éditées, donc la possibilité de distribution auprès du public nord-côtière est limitée, voire inexistante; certaines sont en attente, elles n'ont pas encore été montées... On retrouve des comédies, des comédies musicales, des drames, du théâtre pour enfants; on peut dire que c'est varié.

1. Tout d'abord, il y a la comédie historique ou sociohistorique qui raconte l'histoire d'une ville, d'un village ou d'une communauté autochtone. Elle est la plus importante.

Lors du 50^e anniversaire de fondation de la ville de Baie-Comeau (1936), Richard Fortin et Jean-Charles Tremblay ont écrit et publié *À l'abri d'un rêve* (1987). Cette comédie musicale créée en mai 1986 a attiré 4200 spectateurs. Cette dernière raconte la naissance et la croissance d'une ville, dont la principale industrie est les pâtes et papiers, propriété de son fondateur américain, le colonel Robert Rutheford Mc Cormick (1880-1955). Les anglophones et les francophones, les protestants et les catholiques apprennent à travailler et à vivre ensemble dans cette «ville fermée» où le bateau est le seul moyen d'accès en 1936. Il y a aussi *Comeau* de Pierre-Philippe Guay présentée en 1998. Cette comédie empreinte de mystère relate la vie du légendaire Napoléon-Alexandre Comeau, si cher aux Nord-Côtiers, né à Godbout, dont la vie est loin d'être banale sur cette «Terre de Caïn». Dans la même veine, il faut mentionner *Destination Manic* de Richard Fortin et Michel Lévesque, présentée en 2000 et 2001. Cette comédie sociohistorique tourne autour de la thématique des travailleurs de chantiers avec les hauts et les bas de leur quotidien. Beaucoup d'informations proviennent directement de travailleurs de ces chantiers. La fibre régionale est omniprésente. Malheureusement, le texte n'est pas publié. Le contexte n'est pas sans rappeler la chanson de Georges Dor, la *Manic* (1967) qui fut utilisée quelques années plus tard avec *l'Épopée de la Manic* de Jean-François Caron et Martin Desgagné. C'est un spectacle multimédia sociohistorique dont le texte n'est pas publié. La première version ne fut pas retenue; ce fut la deuxième qui obtint l'assentiment du comité organisateur. Dans les deux cas, pour l'écriture, on fit appel à des personnes ne vivant pas sur le territoire de la Côte-Nord. La publicité parlait de représentations sur trois saisons estivales avec un budget impressionnant; cela n'a été qu'un «feu de forêt» qui n'a duré que du 17 juillet au 11 août 2004. Voilà les exemples les plus pertinents dans cette catégorie.

2. Dans un registre tout à fait différent, en 1984, on a joué *M. Choufleuri demeurera chez lui le...* de Jacques Offenback (1819-1880). L'opérette fut appréciée, mais ce fut

la seule qui fut mise en scène. En général, on préfère la comédie, car elle est plus facile à monter et demande moins d'habiletés musicales poussées. On ne peut passer sous silence la comédie musicale maritime *Smith* (1988 et 2003) de Jean Pelletier. Le mécanicien, au milieu du fleuve, arrête, par amour, les moteurs du bateau. On renoue avec le style du début; c'est la première production estivale présentée par la *Chant'Amuse* qui marque le passage au statut professionnel. Enfin, pensons à *Léonie est en avance* (2002) d'Eugène Labiche (1815-1888) où les personnages évoluent au XIX^e siècle dans la France bourgeoise; le contexte plutôt vaudevillesque est loin des préoccupations de la Côte-Nord. Voilà quelques exemples du genre.

3. Quant au théâtre pour enfants ou jeune public, c'est un créneau particulier. À Sept-Îles, il y a Vital Gagnon qui s'y adonne. Il a publié deux textes à ma connaissance; la thématique et les personnages sont universels. Je crois que ce type de théâtre ne peut pas «être régional» à cause, au départ, du sujet lui-même et des thèmes abordés. À Baie-Comeau, peu de personnes ont touché à ce genre à ce que je sache; c'est plus du «spectacle de commande» dont la diffusion est limitée aux écoles, surtout élémentaires.

VIVRE DE SA CRÉATION ET DE SON ART

Le dramaturge nord-côtier ne vit pas de ses textes; c'est aussi le cas pour les comédiens professionnels. Elles et ils exercent plusieurs métiers connexes au théâtre (sonorisation, éclairagiste...), quelques personnes enseignent pour avoir du beurre sur leur pain et d'autres travaillent dans des domaines à l'opposé de leur passion. Ce n'est pas parce qu'ils habitent en région, mais le théâtre est ce qu'il est... et ils sont comme la majorité de leurs pairs au Québec. Les possibilités de jouer des textes originaux, créés par des Nord-Côtiers, sont limitées et le temps accordé à la création l'est aussi à cause des contraintes existentielles et des possibilités de monter et de jouer une pièce plus d'une fois. Il n'en demeure pas moins que les Richard Fortin, Josée Girard, Michel Lévesque, Jean-Claude Rochette et quelques autres, selon les opportunités, s'y adonnent professionnellement depuis des années, dans Baie-Comeau et les environs. Ils le font avec beaucoup de discipline, d'ingéniosité, de générosité et ils se débrouillent

avec les «moyens du bord» pour arriver à leurs fins en nous donnant des spectacles de qualité dont on n'a pas à rougir quand on se compare avec des villes où la structure théâtrale est solidement ancrée.

Somme toute, il y aurait beaucoup d'articles à écrire pour garder en mémoire la passion des premiers amateurs de théâtre et des troupes qu'ils ont mises en place bon an mal an. Parmi la variété des genres théâtraux présentés sur nos scènes, petites ou grandes, improvisées ou fixes, la comédie est probablement le choix préféré des spectateurs, surtout en période estivale. Il faut tuer le mythe qu'écrire une comédie, c'est facile. Vous savez, dans le style de la farce grasse ou raciste, des jeux de mots faciles pour construire quelques gags et penser que «l'affaire est dans le sac». Faire rire en trouvant le bon gag, le bon moment pour le mettre en évidence, c'est difficile! Les dramaturges chevronnés vous le confirmeront. Une chose est certaine, la comédie, la comédie musicale ou les pièces à caractère historique seront encore pour longtemps importantes pour la Côte-Nord; c'est le terreau dans lequel germera notre jeune appartenance nord-côtière pour plusieurs décennies encore. □

* Claude Rodrigue est professeur de langue et de littérature au Cégep de Baie-Comeau.

Partenaire du monde depuis 1957



- Au premier rang des employeurs de la Côte-Nord
- Au centre des collectivités de Port-Cartier et de Fermont
- Au coeur de ses employés et de leur famille

www.qcmines.com



LA COMPAGNIE MINIÈRE
QUÉBEC CARTIER

La circulation des personnes dans le cadre des alliances franco-amérindiennes : le don, l'adoption et l'enlèvement au Brésil et au Canada XV^e-XVII^e siècles

SÍLVIO MARCUS DE SOUZA CORREA ET CAMIL GIRARD*

INTRODUCTION

Depuis le premier voyage de Cristován Colón au Nouveau Monde, les Amérindiens sont devenus une présence exotique constante dans le paysage portuaire de Séville, Lisbonne, Saint-Malo et d'autres villes européennes. Selon la relation du voyage du capitaine normand Gonneville, «c'est coutume à ceux qui parviennent à nouvelles terres des Indes, d'en amener à Chrétieneté aucuns Indiens»¹. Cette présence ne représentait pas seulement la preuve d'une découverte sur laquelle il y avait encore des doutes au début du XVI^e siècle, mais aussi une source d'information. Cela a renforcé l'intérêt de certains états, de l'Église et de milliers d'aventuriers pour le Nouveau Monde. À l'époque des premiers Empires modernes, la présence des Amérindiens dans quelques villes européennes s'enrobait d'une représentation symbolique. Les domaines politique, économique et culturel de l'Europe s'étendaient. L'occidentalisation du monde débutait.



Nombreux sont aussi les Européens qui trouvent un refuge au Nouveau Monde. Adoptés par les Amérindiens, quelques-uns parmi eux ont été des intervenants importants dans les alliances franco-amérindiennes au Brésil et au Canada. Connaisseurs de deux mondes, les truchements (intermédiaires ou interprètes) d'origine française et amérindienne ont été des acteurs incontournables dans les relations franco-amérindiennes au Nouveau Monde.

Dans ce texte, nous nous proposons d'analyser la place que joue la circulation des personnes dans le cadre d'alliances franco-amérindiennes. À travers la circulation des personnes, nous pensons que les rapports franco-amérindiens qui se mettent en place s'inscrivent dans des protocoles d'alliances interculturelles qui se dessinent dès 1504 entre Français et Carijós sur le littoral sud du Brésil (Perrone-Moysés, 1995), en 1557 entre Français et

Tupinambas de la France Antarctique (Lestringant, 1999), en 1603 entre Français et Montagnais à Tadoussac (Girard, Gagné, 1995; D'Avignon, 2006) et en 1613, entre Français et Tupinambas de la Nouvelle-France Équinoxiale (Daher, 2002a).

Il va sans dire qu'il y a eu au cours des dernières années des efforts de renouvellement de l'historiographie, notamment au Canada (Girard et Gagné, 1995; Girard et

D'Avignon, 2005, D'Avignon, 2006; Beaulieu, 2003; Vincent, 1997 et 2002; Havard, 1992; Jennings, 1995). Le caractère indispensable des alliés amérindiens apparaît comme élément central d'une forme particulière de colonisation française au Nouveau Monde. À cet égard, les propos de Lestringant sur l'échec de la colonisation française en Amérique montrent plutôt les enjeux religieux et politiques qui se jouent pour la France en Amérique. Ce spécialiste précise :

C'est surtout le mode de colonisation, marginal et lacunaire, reposant en outre sur l'alliance toujours précaire des Indiens, qui sera cause de la fragilité persistante des établissements français d'Amérique. Le primat de l'économie de traite sur la mise en culture des sols se conjugue à une immigration très faible en provenance de l'Europe, pour constituer, face aux empires portugais et espagnol, nourris d'afflux constant de colons et d'esclaves, un handicap définitif (Lestringant, 1999, p. 28).

Dans cette perspective, les alliances autochtones apparaissent comme la conséquence d'un échec de la colonisation. Cependant, ces alliances sont au centre des nouveaux rapports qui se sont tissés en Amérique lors des premiers contacts. Même au Mexique, Cortés rappelle souvent que le poids du nombre est compensé par un accueil relativement bienveillant des Indiens, du moins lors des premières rencontres. Ainsi, lorsque les Espagnols conquièrent Mexico avec l'appui de Cortés, il y a eu nécessité de s'allier avec des peuples autochtones. Par la suite, la gestion partagée des territoires, des populations européennes et indiennes et de leurs ressources reste au centre de la responsabilité de fiduciaire qui incombe à la Couronne, qu'elle soit espagnole, portugaise, française ou autre en Amérique. Dans le cas plus précis de la France, nous irions même jusqu'à émettre l'hypothèse que le concept des alliances interculturelles, loin de montrer l'échec de la colonisation française en Amérique, montre plutôt une réalité complexe où la France s'allie formellement avec les nations autochtones pour faire commerce et revendiquer certains droits sur le territoire indien. Ces rapports particuliers marquent les rencontres des cultures en Amérique. Si tant est que la reconnaissance des droits des peuples autochtones d'Amérique impose de revoir leurs premiers contacts

avec les Européens, car une réflexion sur les alliances peut contribuer à cette révision. S'agissant des alliances interculturelles, se reposent les questions fondamentales liées aux gouvernements autochtones et à la gestion partagée des territoires indiens et des ressources, selon les modes d'utilisation des territoires par les Européens et surtout par les Indiens.

Trois niveaux d'analyse serviront à appuyer notre démonstration. Tout d'abord, nous tenterons de mettre en lumière la dynamique des alliances franco-amérindiennes dont l'adoption et la circulation des personnes s'inscrivaient dans l'univers symbolique européen et amérindien depuis les premières rencontres. Les échanges de produits et la circulation des personnes seront ensuite envisagés comme conséquences de la rencontre de ces univers symboliques. Enfin, nous porterons notre attention sur l'adoption comme un fait parfois préalable à quelques alliances franco-amérindiennes au Brésil et au Canada.

Cet article cherche à mieux comprendre les alliances au plan anthropologique et historique, le don et l'échange se manifestant par la circulation des personnes et l'échange de produits. De telles alliances restent des formes de traités interculturels qui ont servi à des fins politiques pour la guerre, le commerce et la gestion des territoires en Amérique. Dans le cas des alliances franco-amérindiennes, celles-ci ont été scellées à partir de protocoles complexes dont la circulation des personnes est une composante. La manière de préparer les rencontres, le rôle de chacun des acteurs et en particulier des interprètes (truchements), des chefs ou des représentants des nations (indiennes et européennes), les rituels afférents aux alliances qui sont précédées par le *pétunage* (fumer en discutant), les harangues, l'échange de présents, les danses, les chants et les repas qui ont lieu en territoire indien d'accueil, voilà autant de composantes qui contribuent à sceller des alliances franco-amérindiennes au Brésil et au Canada. Nous nous proposons d'analyser dans un prochain article sur les tabagies, le cadre des rencontres et alliances interculturelles au Nouveau Monde.

Dans la suite des alliances, la *circulation* des personnes reste un élément important surtout dans les conflits armés où les alliés se liguent pour des guerres contre des ennemis communs. Il faut souligner que

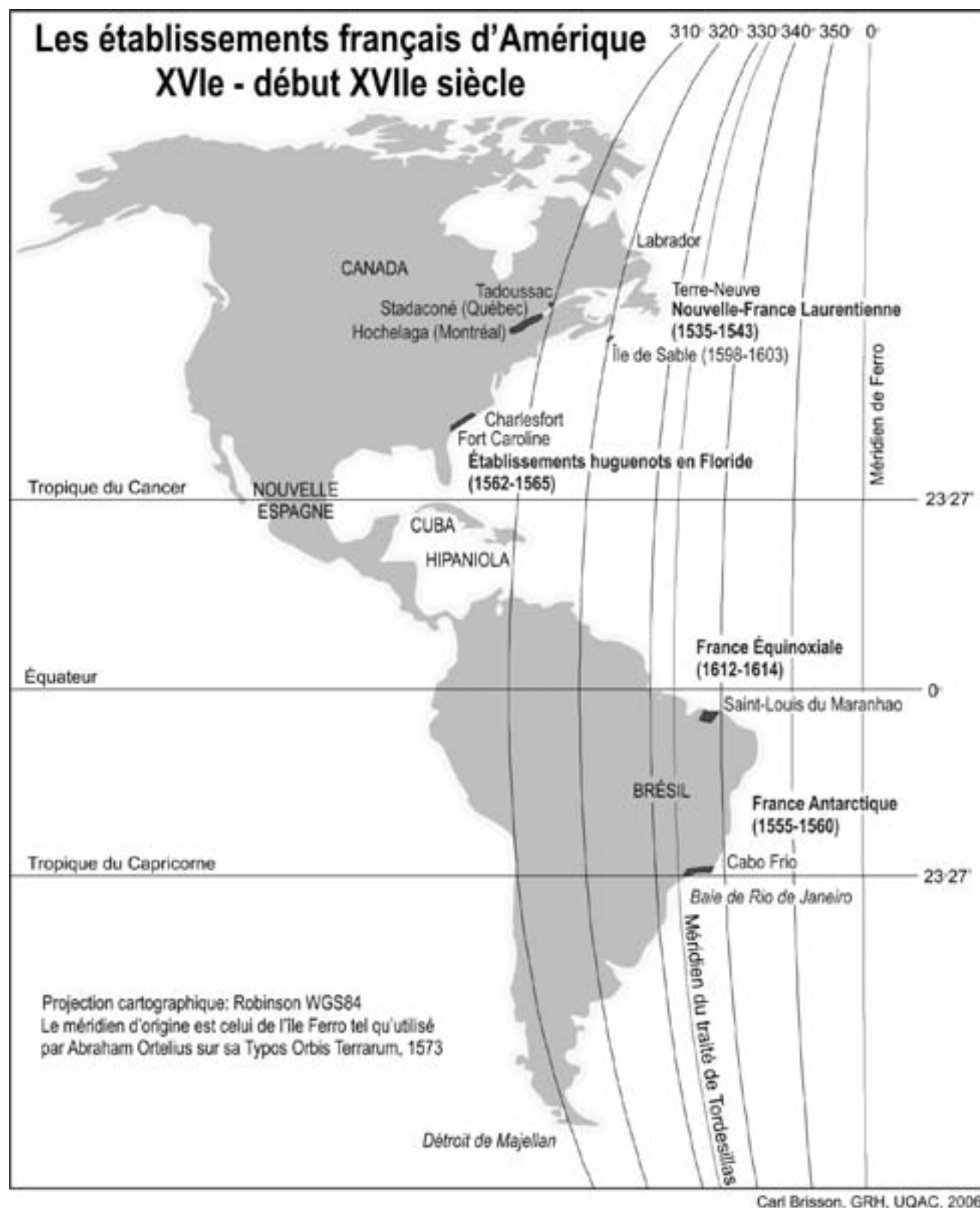
dans plusieurs discours et harangues de *morubixabas* et même de quelques truchements français de la France Équinoxiale comme celui de des Vaux (Abbeville, 1975, p. 84), le but d'une alliance avec les Français pour venir en aide contre les ennemis était explicite². Ainsi, si le commerce apparaît pour les Européens comme une des principales raisons pour s'allier aux peuples autochtones, il va sans dire que pour les peuples autochtones, ces alliances s'inscrivent dans une culture du don et d'accueil, dont la circulation des personnes constitue un élément important mais non exclusif. Cependant, dans les cultures autochtones, le don précède l'alliance parce qu'il constitue le fondement intrinsèque d'une réciprocité qui le sous-tend.

En nous appuyant sur les récits de voyage et sur d'autres sources historiques, cet article tente de montrer l'importance de la circulation des personnes en dehors de leur groupe d'origine dans le cadre de dynamiques interculturelles qui s'établissent dans les relations franco-amérindiennes lors des premiers contacts. L'échange de personnes et l'adoption des jeunes hommes et jeunes filles ont été courants dans les relations franco-amérindiennes. Pourtant, l'historiographie française et portugaise relève largement d'une vision diplomatique et politique de ces alliances qui ne prend pas suffisamment en compte cette circulation des personnes et ses conséquences pour les groupes concernés.

1. LA MISE EN CONTEXTE DES ALLIANCES AU NOUVEAU MONDE

Dans la langue portugaise le mot *aliança* apparaît dans un manuscrit pour la première fois au XV^e siècle. L'alliance s'inscrit dans le contexte des premières navigations dans l'Atlantique, de la *Reconquista* dont la chute de Granada représente la fin du pouvoir musulman dans la Péninsule ibérique et de la découverte du Nouveau Monde par Cristóvan Colón en 1492. Dans la tradition judaïque-chrétienne, la première alliance a été scellée par Dieu et les hommes. La mise en contexte nous permet de mieux comprendre la mission de catéchèse, prétendue par les Européens dans leurs alliances au Nouveau Monde³.

Les Portugais seront alors les premiers Européens à établir des alliances avec des peuples d'autres continents depuis les premiers voyages outre-mer à l'époque de



l'Infant Dom Henrique. Selon un des premiers récits de l'Afrique noire, le chroniqueur de la couronne portugaise, Zurara, écrit que les navigateurs, sous les services de l'Infant Dom Henrique, avaient pour mission de prendre des renseignements sur l'existence des peuples chrétiens au-delà du Cap Bojador, sur l'influence des Maures dans les terres lointaines et sur les possibilités d'alliance avec les peuples païens (Zurara, 1989, p. 172-173).

L'esprit d'alliance avec les peuples païens était présent dans le premier récit de voyage portugais au Brésil. Selon la lettre de Pero Vaz de Caminha à El-Rei Dom Manuel, datée du 1^{er} mai de 1500, les Indiens pourraient être des alliés potentiels des Portugais. Caminha lui-même était persuadé que si El-Rei envoyait quelqu'un pour demeurer parmi ces gens-là, ils seraient tous «façonnés selon les désirs de Votre Altesse». Caminha fait aussi savoir que deux proscrits resteraient avec eux. L'abandon de deux étrangers chez les Amérindiens s'est produit après avoir planté une croix en bois (dont les armes et la devise du roi portugais

étaient fixées par des clous) et célébré une messe le 1^{er} mai de 1500. La description par Caminha de ces événements laisse inférer une volonté d'alliance tacite. Il s'agirait là de la première manifestation d'une forme d'alliance luso-amérindienne⁴.

La «découverte» du Brésil par les Portugais s'inscrit dans le deuxième voyage aux Indes où le capitaine Pedro Alvares Cabral avait pour mission diplomatique de sceller une alliance avec le *samorim* de Calicute et avec quelques éventuels petits royaumes en Afrique et aux Indes. Le but diplomatique de cette entreprise portugaise se dégage dans deux lettres du roi D. Manuel : la lettre patente à Pedro Alvares Cabral et la lettre de D. Manuel au roi de Calicute (Magalhães e Miranda, 1999).

Quatre ans après l'érection de la croix portugaise sur une plage brésilienne, ce sont les Français qui dressent la leur. Au jour de la «grande Pâque» de 1504, le capitaine normand Binot Paulmier de Gonneville ordonnait de planter une croix avec l'inscription suivante : HIC SACRA PALMARIUS

POSUIT GONIVILLA BINOTUS; GREX SOCIUS PARITER, NEUSTRAQUE PROGENIES. Par ce geste hautement symbolique, ledit capitaine normand associait les Carijós à sa lignée normande (Perrone-Moysés, 1995, p. 24). Il s'agit là de la première manifestation d'une volonté d'alliance franco-amérindienne, même si la *Relation* de Gonneville laisse supposer que les Français fréquentaient déjà la côte brésilienne. Selon l'historienne brésilienne Perrone-Moysés (1995, p. 66), «le texte inscrit sur la croix est riche de sens. Il ne témoigne pas d'une prise de possession de la terre, mais d'un contrat d'association signé par les Normands et les indigènes, un traité d'alliance.» Pourtant, l'alliance luso-amérindienne de 1500 et l'alliance franco-amérindienne de 1504 au Brésil doivent être distinguées l'une de l'autre, malgré la ressemblance de leur protocole catholique.

Il faut souligner que le destinataire de la lettre de Pero Vaz de Caminha était El-Rei en personne; ceux de la relation de Gonneville étaient «les gens du Roi»⁵. Si les Portugais ont baptisé la nouvelle terre et planté une croix pour signifier une prise de possession du territoire, les Français ont plutôt envisagé une simple alliance avec les Carijós. La croix dressée par le Français Gonneville n'aurait pas eu la même signification et les mêmes conséquences que les croix françaises érigées par la suite en 1534 au Canada, en 1557 à Rio de Janeiro (France Antarctique) et en 1613 à Saint-Louis (France Équinoxiale). Pour Perrone-Moysés (1995, p. 66-67) :

«les premiers commerçants français arrivés au Brésil n'avaient pas l'intention de s'installer dans ce pays pour coloniser. Ils cherchaient à établir de bonnes relations avec ses habitants, pour faire avec eux des affaires, dans l'immédiat comme à l'avenir. Ils ne baptisent donc pas la nouvelle terre, et le nom du roi de France ne figure pas sur la croix en qualité de maître des lieux [...] Par la suite au Canada, les croix indiquent nettement que l'on prend possession du territoire. La première, plantée en 1534, présente un écusson qui comporte trois fleurs de lys et l'inscription "Vive le Roi de France"».

Mais les alliances interculturelles au Nouveau Monde étaient aussi instables que les alliances et les traités entre les Français et leurs confrères européens. Le théâtre de la guerre en Europe a beaucoup influencé



les alliances au Nouveau Monde. Face à la guerre contre l'Espagne de Charles Quint, par exemple, Jacques Cartier tarde à retourner au Canada et ne peut pas tenir sa promesse de ramener l'*agouhanna* Donnacona dans le délai promis⁶. La présence du chef Donnacona en France et la lettre de commission de François I^{er} à Jacques Cartier pour entreprendre un troisième voyage au Canada (1540) intriguent les espagnols et portugais qui craignent une offensive française contre les domaines sous l'influence espagnole ou portugaise au Nouveau Monde (Bideaux, 1986, p. 22 ss). Mais le roi du Portugal, Jean III, demeure réticent face à la pression espagnole pour empêcher le départ de Jacques Cartier. Il faut souligner que les rois espagnols avaient de quoi se faire du souci au cours du XVI^e siècle, car la *Conquista* menée au Mexique et au Pérou avait provoqué plusieurs critiques contre son Empire, notamment par des Huguenots comme Jean de Léry et Urbain Chauveton⁷.

Même après la bulle *Sublimis Deus* du Pape Paul III, les Espagnols n'ont pas toujours reconnu les droits des Amérindiens. Les *Conquistadores* espagnols ont eux aussi dû s'allier avec des peuples autochtones dès les premières rencontres au Nouveau Monde⁸. Rappelons que les Tlaxcaltèques, alliés des Espagnols, ont profité pendant de nombreuses années de privilèges que leur conféraient leurs alliances avec les Espagnols : absence d'impôts, nomination à des postes clés dans l'administration (Todorov, 1982 p. 73-79; Encinas, 1596, vol 4, p. 331 ss). Dans ce contexte, l'arrivée des Français pouvait ébranler le domaine espagnol et portugais au Nouveau Monde. Si la France Antarctique représentait un danger majeur pour l'intégrité de l'Amérique portugaise, la France Équinoxiale gênait les couronnes ibériques fusionnées entre 1580 et 1640.

La fondation de la France Antarctique sur une île dans la baie de Rio de Janeiro mettait en danger l'unité territoriale de l'Amérique portugaise, car elle pouvait la couper en deux. Il ne s'agissait plus de Français hasardeux qui arrivaient, remplissaient leurs vaisseaux et partaient, mais d'une colonie de calvinistes soutenue par le Roi français ! Le risque d'une alliance entre les cannibales et les hérétiques français était un véritable cauchemar pour les jésuites chargés de l'évangélisation des Indiens en Amérique portugaise. D'ailleurs, des milliers

de soldats sous le commando de Estácio de Sá ont été recrutés chez les Indiens de la *Reduccion* de São Paulo. Sans eux, les Portugais n'auraient pas pu mettre fin à la France Antarctique⁹. Mais quelques truchements et coureurs des bois, souvent d'origine normande, ont entrepris une résistance contre les Portugais durant quinze années encore (Lestringant, 1998, p. 143).

Selon Lestringant, un complot de truchements contre Villegagnon, le vice-roi de la France Antarctique, a été déjoué en février de 1556. Le chef des rebelles s'est enfui chez les Indiens, qu'il a dressés contre la colonie. Voici qui prouve qu'une alliance entre les Indiens et les Français prédominait sur l'isolement de la colonie française. Malgré l'échec de la France Antarctique, la couronne française ne semblait pas abandonner son projet d'une colonie au Brésil. Ainsi, la France Équinoxiale a vu le jour quelques années après que Samuel de Champlain et François Gravé du Pont aient scellé la première alliance interculturelle au Canada. De l'alliance de Tadoussac de 1603 jusqu'à la Grande Paix de Montréal en 1701, les relations interculturelles franco-amérindiennes ont été marquées par la circulation des personnes. Si les Français ont enlevé moins d'Amérindiens et accepté moins de filles et garçons comme présents pendant le XVII^e siècle, la circulation volontaire des personnes a augmenté puisque la connaissance réciproque s'élargissait parmi les alliés, de même que la confiance, et la présence française se faisait plus régulière qu'un siècle auparavant.

2. LE TROC ET LA CIRCULATION PLUS OU MOINS VOLONTAIRE DES PERSONNES DANS LE CADRE DES ALLIANCES

Le jeune Essoméricq, fils d'un *cacique* Carijô, a été probablement un des premiers Amérindiens du Brésil à débarquer dans un port français. Amené par le capitaine normand Paulmier de Gonneville, il quitta le Brésil en 1504¹⁰. Selon la Relation de Gonneville (Perrone-Moysés, 1995), on peut croire que le cacique Carijô avait autorisé le voyage de son fils dans le but de prendre connaissance de la technologie du fer, notamment pour forger des armes. Mais si tous les Amérindiens allaient volontiers en France et dans le cadre des échanges, d'autres Amérindiens ont été même enlevés : en 1509, le capitaine Thomas Aubert revient à Rouen avec sept Indiens

de Terre-Neuve et au cours de ses voyages, Jacques Cartier rentre à Saint-Malo avec au moins dix Indiens du Canada (Bideaux, 1986, p. 410). Entre la France, le Canada et le Brésil, les vaisseaux bretons et normands ont transporté plusieurs Amérindiens pendant le XVI^e siècle. Qu'ils soient enlevés ou qu'ils agissent de plein gré, ces voyageurs ont enduré un long voyage dont quelques-uns comme Essoméricq et Donnacona ne sont jamais revenus. En outre, les voyages des Amérindiens démontrent bien la dynamique des relations interculturelles dont la circulation des marchandises et des personnes était fondamentale pour sceller les alliances. Donc, adoption et enlèvement s'inscrivent dans le cadre des premières rencontres franco-amérindiennes au Brésil et au Canada.

Selon le récit du premier voyage de Jacques Cartier au Canada, la rencontre franco-amérindienne s'est déroulée à partir des expériences menées en terre du Brésil. Concernant les relations interculturelles au Canada, Dickason (1984) soutient la thèse de l'influence de l'expérience française au Brésil jusqu'au début du XVII^e siècle. Il faut souligner que depuis la fin du XV^e siècle, les Français faisaient du troc avec les Indiens du Brésil. Selon la relation du voyage du capitaine Paulmier de Gonneville (1503/1504) «depuis quelques années déjà, les Dieppoïis, les Malouins et autres Normands et Bretons vont chercher du bois à teindre en rouge, coton, guenons et perroquets et autres denrées...».

Les cas d'enlèvements sont plus explicites dans les deux premiers voyages de Jacques Cartier au Canada. La circulation plus ou moins volontaire des Indiens était sans doute une pratique assez connue des marins bretons et normands qui fréquentaient la côte brésilienne¹¹. Aussi la rencontre franco-amérindienne au Canada n'est pas une nouveauté ni pour Jacques Cartier et son équipage ni pour les Amérindiens, puisque les Bretons, les Basques et les Portugais faisaient déjà la pêche sur les côtes de Terre-Neuve et du Labrador. Mais si plusieurs marins connaissaient déjà les contrées, d'autres ont participé à des expéditions au Brésil. Cela permet aux Français un transfert de connaissances sur l'échelle des valeurs pour les échanges, puisque les produits échangés avec les Tupinambás et les Carijós étaient les mêmes que ceux échangés avec les peuples algonquiens ou iroquoiens. Selon l'échelle

de valeurs et les besoins liés aux activités pratiquées dans des milieux géographiques différents, les échanges comprenaient les haches et les hachettes, suivis des couteaux et hameçons, les couvertures, certains produits alimentaires et des objets de culte ou des décorations. Pour les femmes indiennes, les Français donnaient plutôt des verroteries, des peignes et de petites cloches. Quelques bonnets rouges et seaux d'airain étaient offerts dans des occasions particulières. De la part des Amérindiens, les cadeaux étaient plutôt des parures comme colliers d'*esnoguy* et quelques denrées. Quelques épices étaient chères aux Français, mais leur intérêt était plus ciblé : or, argent et pierres précieuses. Par défaut de telles mines, la pêche et la pelleterie vont combler la convoitise française au Canada du XVI^e au XVII^e siècle (Léry, 1994, 226 ss, 304 ss; Girard, Perron, 1995, p. 99 ss).

La circulation des cadeaux se fait depuis la première rencontre de même que la circulation des personnes. Une comparaison entre le récit de Pero Vaz de Caminha lors de la rencontre des Portugais et des Indiens du Brésil en 1500 et la relation du voyage du capitaine normand Gonneville en 1503/1504 démontre que les «babioles» offertes par les Portugais et les Français étaient semblables et s'inscrivaient dans la même échelle de valeurs marchandes.

Les relations de voyage de Jacques Cartier au Canada montrent que cette échelle a été altérée, puisque les Iroquois ont imposé, dès son deuxième voyage, d'autres valeurs dont la circulation des personnes vient initier des alliances qui permettent l'échange. En somme, pour les autochtones, les échanges de produits sont plutôt les conséquences d'échanges de personnes qui viennent sceller des alliances formelles qui, elles, permettent d'autres types d'échanges. Rappelons que Cartier aurait ramené en France une dizaine d'autochtones (Bidaux, p. 193, 410). Les deux fils de Donnacona qui ont séjourné en France lors du retour du premier voyage au Canada de Jacques Cartier, Taïnoagny et Domagaya, auraient signifié aux Indiens qui amenaient du poisson frais aux marins que ce qu'on leur offrait en échange (couteaux, chapelets...) n'avait guère de valeur et qu'ils devraient exiger davantage. Au XVI^e siècle, de nouveaux produits comme les vêtements, les armes et boissons alcoolisées ont été introduits dans les échanges et ils en ont même remplacé d'autres¹².

Dès le XVI^e siècle, le bois du Brésil est très recherché par les navires européens (Léry, 1994, p. 306 ss). Dans ce nouveau commerce, les Tupinambas coupent eux-mêmes le bois qu'ils échangent avec les navigateurs français ou portugais qui fréquentent les côtes de manière régulière :

«Les sauvages doncques, moyennant quelques robbes de frize, chemises de toile, chapeaux, cousteaux et autres marchandises qu'on leur baille, non seulement avec les coignées, coings de fer, et autres ferremens que les François et autres de par-deça leur donnent, coupent, scient, fendent, mettent par quartiers et arrondissent ce bois de Brésil, mais aussi le portent sur leurs espauls toutes nues, voire le plus souvent d'une ou deux lieues loin... Je di (sic) expressément que les sauvages, depuis que les François et Portugais frequentent en leur pays, coupent leur bois de Bresil : car auparavant ainsi que j'ai entendu des vieillards, ils n'avoient presque aucune industrie d'abbatre un arbre, sinon mettre le feu au pied.» (Léry, 1994, p. 308-309)

Au début du XVII^e siècle, les échanges avec les Tupinambas au Maragnan avaient aussi changé selon le *Brief Recueil* dont Pezieu expose la nécessité «de marchandises pour se dilater & traffiquer avec eux» et voici selon lui la cause de la hâte du retour de Razzily : «[...] croyons d'avoir tant de marchandises que nous avons apporté, que de celles dont M. du Manoir nous a accommodé suffisamment, pour traiter & entretenir ce peuple, jusques au retour dudit sieur de Razilly. J'ay desja fait amitié avec les principaux d'entre-eux: mais li m'en coustrea des casaques, commençans desja à prendre goust à se vestir.»¹³

Le capucin Yvres d'Evreux (1985, p. 195) nous renseigne sur les marchandises convoitées par les Tupinambas de la France Équinoxiale : «...ayez force couteaux à manche de bois dont usent les bouchers [...], des ciseaux de malle en quantité, force peignes, miroirs, grains de verre de couleur pers qu'ils appellent rassade, serpes, haches, couperets, des chapeaux de petit prix, des manteaux, chemises, haut-de-chausses de friperie, de vieilles épées et arquebuses de peu de coût. Ils font grand cas de tout ceci, et vous aurez le moyen d'avoir d'eux des esclaves et de bonnes marchandises.»

Dans le cadre d'une alliance interculturelle, la valeur des marchandises échangées peut varier selon les groupes concernés. Il est probable que chaque groupe se prenait pour celui qui savait tirer le meilleur avantage de l'échange. Voici la polysémie d'une dynamique de l'échange puisque la grille culturelle de chaque groupe confère des valeurs différenciées aux objets marchands. Il faut donc faire attention à l'*écart différentiel* entre les cultures dont parle Lévi-Strauss (1987, p. 76) puisque «la véritable contribution des cultures ne consiste pas dans la liste de leurs inventions particulières, mais dans l'écart différentiel qu'elles offrent entre elles.»

Concernant l'extraction du bois-rouge au Brésil, André Thevet (1997, p. 227) a jugé cette activité peu rentable pour les Indiens qui coupent le bois et chargent les bateaux : «[...] les sauvages du pays le coupent et dépècent eux-mêmes, et aucunes fois le portent de trois ou quatre lieues jusques aux navires; je vous laisse à penser à quelle peine, et ce pour appétit de gagner quelque pauvre accoutrement de méchante doublure ou quelque chemise.»

L'inégalité des échanges était aussi perçue par les Français, inégalité concernant les objets qui pouvaient servir de monnaie d'échange. Selon le récit du deuxième voyage de Jacques Cartier, les Iroquois possèdent une monnaie d'échange qui étonne beaucoup les Français. Il s'agit d'une sorte de coquillage dont ils usent comme les Français font «de l'or et de l'argent» et qu'ils considèrent comme la chose la plus précieuse au monde. Jacques Cartier et son équipage ont peu d'intérêt pour ces colliers d'*esnoguy*¹⁴. Ils ne s'intéressent point aux *esnoguy*. Rien de comparable à la convoitise causée dans le commerce atlantique par le *cauri* africain et le *zimbo* brésilien. D'ailleurs, le coquillage *zimbo* était ramassé sur certaines plages dans le sud de la Bahia (Brésil) et utilisé comme monnaie pour la traite d'esclaves. Son introduction dans le marché africain a perturbé le monopole royal dans la région d'Angola et brisé le monopole portugais au Brésil puisque le *zimbo* n'était pas taxé¹⁵.

Si l'*esnoguy* pour les Iroquois du Canada avait une grande valeur que les Français avaient du mal à évaluer, une pierre précieuse fort estimée chez les Tupinambás du Brésil a quand même réveillé la convoitise des Français. S'agissant de cette pierre de

couleur verte, le capucin d'Evreux (1985, p. 60) affirme que «les Tupinambos et les Tapouis [en] font grand cas.» Lui-même raconte la réponse d'un Indien quand il lui a demandé ce qu'il voulait contre la pierre verte qu'il portait : «Donne-moi un navire de France plein de haches, serpes, habits, épées et arquebuses.»

Il y a aussi des produits auxquels les Tupinambas ne donnaient aucune valeur et que les Français estimaient énormément. Mais face à la convoitise des Français pour l'ambre gris, les Tupinambas ont commencé à le ramasser sur les plages du nord du Brésil. Selon Yves d'Evreux (1985, p. 139), les Tupinambas sont devenus «cupides de cette matière, non parce qu'ils en font cas mais parce qu'ils voient que les Français la recherchent avec grand soin». Son manque de valeur pour les Tupinambas peut être saisi par son nom tupi «pirapoty», autrement dit, fiente de poissons, «car ils ont opinion que cet ambre gris n'est autre chose que l'excrément des baleines, ou d'autres semblables gros poissons [...]».

Le commerce du bois-rouge, la pêche côtière, le coton, le piment, les oiseaux et les animaux à fourrures ou les animaux exotiques, l'ambre gris et autres produits naturels ont toujours été considérés dans l'historiographie par rapport à la valeur que les Européens leur donnaient. On a peu étudié leur valeur pour les Amérindiens. En outre, l'historiographie n'accorde pas d'importance aux haches, hachettes, serpes, couteaux, ciseaux, chaudron en cuivre et seaux d'airain. En fait, c'est par une meilleure compréhension de la dynamique des échanges que l'on pourra comprendre le fondement des alliances. Par exemple, lorsque les Montagnais s'allient pour faire le commerce des fourrures avec Champlain sur les bords de Tadoussac en 1603, les parties scellaient une alliance durable¹⁶. En dépit de l'ethnocentrisme de chaque groupe concerné, les alliances étaient scellées, car les Européens et les Amérindiens croyaient pouvoir en profiter chacun à leur manière.

Au Brésil, à partir du XVI^e siècle, les alliances franco-amérindiennes ne cessent d'être remises en cause¹⁷. Mais les alliances démontrent que la force du partenaire était convoitée pour atteindre leurs objectifs autant pour établir la paix que faire la guerre contre un ennemi commun. L'échange en tant que moyen de sceller une alliance est devenu sa propre finalité. Le

troc et l'alliance sont donc les deux faces d'une même médaille¹⁸.

Au Canada, nous pouvons constater dans les relations de Jacques Cartier que celui-ci n'a pas su profiter de certaines situations pour sceller des alliances avec les Iroquois de Stadaconé et Hochelaga. À Stadaconé, Jacques Cartier n'arrive pas à gérer la crise provoquée par sa décision d'aller à Hochelaga. Les Iroquois de Stadaconé ne veulent pas que les Français partent vers Hochelaga. L'*agouhanna* Donnacona fait appel à un dernier recours pour retenir les Français. Après une harangue, il a présenté au capitaine malouin une fillette d'une douzaine d'années et deux garçons. Taïnoagy avait expliqué à Cartier que la fille était la sœur d'*agouhanna* Donnacona et l'un des garçons était son frère¹⁹. Avec dédain, Cartier menace de refuser les cadeaux puisqu'il a fait savoir que rien ne l'empêcherait d'aller à Hochelaga. L'autre truchement, Domagaya, intervient et Cartier accepte enfin le présent. Mais, peu après, il laisse la petite fille s'échapper et, après sa capture et son renvoi au capitaine malouin, il refusera à nouveau de l'accueillir. Malgré qu'il sache que Donnacona lui a présenté la petite fille dans le but explicite de sceller une alliance, Cartier écrit lui-même que les Iroquois ont poussé «trois cris en signe de joie et alliance» (Bideaux, 1986, p. 142). Le capitaine malouin ignore le système de parenté des Iroquois et les éléments d'échanges de personnes dans le processus d'élaboration des alliances. Cartier refuse l'alliance parce qu'il désire se rendre à Hochelaga malgré le refus de ses hôtes. Cartier refuse le don qui scellerait l'alliance. En fait, le don crée un lien social par trois obligations : donner, recevoir, rendre²⁰.

Il est fort probable que les Iroquois de Stadaconé aient pris la fermeté du propos de Cartier qui désire toujours se rendre à Hochelaga sans leur accord comme un geste de mépris de sa part. En refusant d'accueillir les enfants, il refuse l'alliance offerte. La situation va encore s'empirer lors de son retour à Stadaconé. Cartier enlèvera l'*agouhanna* Donnacona et l'amènera en France d'où il ne reviendra jamais (Bideaux, 1986, p. 188-195). Dans *Les Relations*, il est clair que le retour de Donnacona et d'autres Indiens enlevés par Cartier est attendu dans un délai de douze lunes. En donnant des cadeaux à Jacques Cartier, quelques femmes lui ont montré par signes et paroles «qu'il retournast et



amenast ledict Donnacona et aultres ilz luy feroient plusieurs presens. Lors chacune d'icelles donna audict cappitaine ung collier d'esnoguy [...] » (Bideaux, 1986, p. 181).

Malgré lui, Cartier n'a pas pu tenir sa promesse et l'hostilité qu'il rencontre lors de son troisième voyage s'inscrit dans un cadre de méfiance réciproque. Le capitaine malouin a commis quelques fautes diplomatiques lors de son deuxième voyage au Canada, notamment lors de sa première rencontre avec les Iroquois d'Hochelaga. Lors de sa visite à Hochelaga, il a refusé fermement de prendre le repas avec les Iroquois puisque ses compagnons aimaient la cuisine salée à point et que leurs hôtes avaient les vivres «sans aucun goût de sel». Selon le jésuite Paul Lejeune, «c'est faire une espèce d'affront à un Sauvage, de refuser les morceaux qu'il présente.²¹» Si cette remarque sur la culture des Montagnais vaut aussi pour les Iroquois, alors, Cartier et ses compagnons devaient faire bonne chère s'ils voulaient sceller une alliance avec les Iroquois de Hochelaga. Dans ce contexte, aucune alliance n'a découlé des rencontres interculturelles dont Cartier était un des principaux protagonistes. Sous ce rapport, Cartier se comporte comme un conquérant à la recherche d'or.

À partir de 1603, Champlain, qui a pour mandat du roi de sceller des alliances, comprend bien l'importance de la circulation des personnes dans les relations qu'il entre-

tient avec les nations alliées. Les deux jeunes autochtones qui ont fait un séjour en France agissent comme interprètes lors des rencontres qui scellent la première alliance de 1603 (Champlain, I, p. 70). Les Récollets formaient des jeunes autochtones en France encore en 1627. En 1629, Champlain rapporte que les Jésuites avaient éduqué en France le jeune Huron, Louis Amantacha, qui agit comme truchement (Champlain, III, 1973, p. 1121 et 1251).

La première alliance interculturelle franco-amérindienne au Canada a été celle décrite par Samuel Champlain en 1603. Il faut souligner qu'une première période des alliances franco-amérindiennes au Canada (1603-1760) est marquée par une «souveraineté partagée» (Girard, 2005). À l'exception du traité franco-iroquois de 1624, une brève revue historiographique sur les alliances franco-amérindiennes en Nouvelle-France nous permet de constater qu'elles étaient plus nombreuses et prospères que celles établies entre Français et Amérindiens au Brésil (D'Avignon, 2006; Havard, 2001; Beaulieu, 2003; Savoie, 2003; Girard, 2005). Cela renforce aussi notre avis que les échanges en Nouvelle-France ont été mieux organisés que ceux pratiqués au Brésil.

Pour sa part, l'historienne brésilienne Andréa Daher (2002b) soutient que les échanges entre Français et Tupinambás ont été très rentables jusqu'au début du XVII^e siècle et plus avantageux que ceux faits au Canada. Pour soutenir cette affirmation, elle renvoie à un manuscrit anonyme conservé à Turin : «Plusieurs qui avaient suivi Poutrincourt au Canada ou ils n'auraient rien d'autre de quoi trafiquer que des castors et des fourrures, prirent ce parti comme plus apparent.²³» Sans compter la pêche en Terre-Neuve et Labrador qui attirait beaucoup de Français, notamment des Bretons, le commerce de la fourrure s'est développé davantage à partir de 1580. Entre 1574 et 1603, des inventaires démontrent que plus de cent soixante navires normands se seraient engagés pour les Terres Neuves et le Canada²³. Pour presque la même période, le Havre en aurait armé la moitié (80) pour le Brésil (Labourdete, 1998, p. 249; Bréard, 1889, p. 12 ss).

Fait à souligner : malgré l'hégémonie de l'Angleterre sur les mers, en 1591, des pêcheurs des Îles anglaises de la Manche viennent à Saint-Malo pour obtenir des passeports de pêche pour Terre-Neuve. Ces permis leur sont refusés²⁴. Les récits de

Champlain montrent aussi que la Nouvelle-France apparaît plus avantageuse que la France Équinoxiale au début du XVII^e siècle. Au-delà de la trappe aux castors, Champlain présente à la chambre du commerce, le potentiel économique que représente la Nouvelle-France et la fondation de la Compagnie des Cent-Associés vient confirmer l'intérêt commercial de la France au Canada, au détriment du Brésil.

Malgré les écarts et les différences de la durée de l'expérience française et, par conséquent, du profit économique emporté par la France Antarctique, la France Équinoxiale et la Nouvelle-France, la circulation des personnes a été incontournable pour le troc et pour les alliances. Pour la France Antarctique, Thevet (1997, p. 176-177) donne quelques conseils pour y trafiquer en mettant en garde celui qui veut faire des négoce avec les Indiens, car «pour tirer quelque chose qui leur agréé des étrangers, savent si bien flatter qu'il est malaisé de les pouvoir éconduire. [...] bref, ils vous recherchent entièrement, et ne leur faut rien refuser, autrement vous n'en auriez service, grâce, ni amitié quelconque, vrai est qu'ils vous rendent vos hardes.»

Pour la France Équinoxiale, le capucin Yves d'Evreux (1985, p. 196) a une vision plus généreuse de l'accueil des Tupinambas que celle de Thévet. «S'il y a nation au monde portée à faire bon accueil à ses amis nouvellement arrivés, à les recevoir dans les maisons pour les traiter aussi bien que possible, les Tapinambos envers les Français doivent tenir le premier rang.» Pourtant, le capucin avertit plus loin : «Mais prenez garde de ne donner pas tant au commencement, que vous ne les teniez toujours en haleine, leur présentant de mois en mois quelque chosette» (d'Evreux, 1985, p. 199).

L'étude des relations interculturelles franco-amérindiennes au Brésil montre toute la complexité des alliances qui découlent d'une relation d'hospitalité préalable à l'arrivée des Français, mais qui a été aménagée pour ceux-là. Cela ne veut pas dire que les Français n'ont pas dû s'adapter à l'*ethos* tupi, de l'hospitalité. Le passage suivant démontre que les Français connaissaient très bien la dynamique culturelle chez les Tupinambas et qu'ils essaient d'en profiter :

«Les Français imitent en ce point les Sauvages et sont bien reçus par eux : car ceux qui demeurent au fort demandent

congé d'aller par les villages, faire une promenade et bonne chère. Les Sauvages qui savent cela vont à la chasse et donnent à ces promeneurs (moyennant quelques marchandises) deux ou trois bons repas, après lesquels il faut aller ailleurs, autrement vous n'aurez que de l'ordinaire. Les Français sont si bien formés à cela qu'après avoir fait deux ou trois bons repas en un village ils sautent en l'autre, et ainsi, faisant le tour de l'île ou des provinces de Tapoutipere et de Comma, ils reprennent leur force et se réconfortent. Les Français qui sont logés par compérage en ces villages ne sont pas trop aises de telles promenades, parce que s'il y a alors quelque chose de bon, ce n'est pas pour eux mais pour les passants, le naturel du Sauvage étant de donner tout le meilleur qu'ils ont aux arrivants [...]» (d'Evreux, 1985, p. 113).

Si pour accueillir les Européens, les groupes Tupi ont aménagé leur relation d'hospitalité coutumière parmi eux, il va sans dire que la manière d'échanger entre les groupes Tupi, elle aussi, a été étendue au commerce avec les Européens. Selon Thevet (1997, p. 185) : «Combien qu'en Amérique y ait diversité de peuples, sauvages néanmoins, mais de diverses ligues et factions, coutumiers de faire guerre les uns contre les autres, toutefois ils ne laissent de trafiquer, tant entre eux qu'avec les étrangers (spécialement ceux qui sont près de la mer) de telles choses que porte le pays.»

3. LE DON OU L'ÉCHANGE DES FEMMES DANS LE CADRE DES ALLIANCES

Nous avons déjà mentionné que la dynamique des échanges entre Français et Amérindiens au Canada et au Brésil a été accompagnée d'une circulation des personnes. Par le don, l'adoption, l'enlèvement ou le don des filles, les Français et les Amérindiens ont pu se connaître un peu mieux pendant les XVI^e et XVII^e siècles. Depuis les premières rencontres entre Français et Amérindiens, on connaît la circulation des femmes. Elle s'inscrit dans la logique du don et du contredon puisque les Amérindiens avaient pour usage de donner «des présents au père ou parents de la fille qu'ils auront épousée»²⁵. En donnant leurs filles aux Français, les Amérindiens espéraient recevoir le contredon. Cartier semble au fait de ces aspects liés à la circulation des femmes.

Mais si l'expérience française auprès des Amérindiens s'accumule, elle n'empêche pas les malentendus. Lors de la rencontre de Jacques Cartier avec un grand seigneur du pays «en un lieu nommé Achelacy qui est un détroit dudit fleuve, fort rapide et dangereux», ce dernier offre à Cartier deux de ses enfants : une fillette de huit ou neuf ans et un garçon de deux ou trois ans. Cartier n'accepte de garder que la fillette, car le garçon était trop petit pour endurer le voyage. Refus dont les sources ne nous offrent que peu de matière à interprétation sur la réaction des Amérindiens.

À Stadaconé, Jacques Cartier avait déjà refusé une jeune fille, présent de l'*agouhanna* Donnacona. Après sa résistance à accepter le présent, Cartier a laissé la petite fille s'échapper et après il l'a refusée encore une fois. On peut supposer qu'il n'a pas su profiter de l'occasion pour sceller une alliance avec Donnacona. L'asymétrie du don et du contredon a rendu la relation franco-amérindienne plus difficile et la tension augmentera lors du troisième voyage de Cartier. L'ambiance assez tendue n'empêche pas Jacques Cartier d'avoir une connaissance sur la circulation interne des femmes chez les Amérindiens, même si celle-ci est déformée par son ethnocentrisme (Bideaux, 1986, p. 163-164). «Ilz gardent l'ordre de mariage fors que les hommes prennent deux ou troys femmes. [...] Ilz ont une aultre coustume fort mauvaise de leurs filles car depuis qu'elles sont d'aige (n.a. âge) d'aller à l'homme elles sont toutes mises en une maison de bordeau habandonnez à tout le monde qui en veut jusques ad ce qu'elles ayent treuvé leur party.» (Bideaux, p. 160-161)

Pour sa part, Champlain (1993, p. 112) remarque : «ils ont aussi une forme de mariage, qui est que quand une fille est en l'âge de quatorze ou quinze ans, elle aura plusieurs serviteurs et amis et aura compaignie avec tous ceux que bon lui semblera; puis au bout de quelque cinq ou six ans, elle prendra le quel il lui plaira pour son mari, et ils vivront ainsi ensemble, s'ils n'ont pas d'enfants, l'homme se pourra démarier et prendre une autre femme, disant que la sienne ne vaut rien : ainsi les filles sont plus libres que les femmes. Or depuis qu'elles sont mariées, elles sont chastes, et leurs maris sont la plupart jaloux, lesquels donnent des présents au père ou parents de la fille qu'ils auront épousée.» Dans le cas des alliances scellées parmi les peuples algo-

quiens, les femmes ne semblent pas jouer un rôle très important. Chez les peuples iroquoiens, leur rôle est mieux connu du moins dans les guerres et dans les stratégies concernant le traitement des prisonniers qui sont parfois tués ou adoptés²⁶.

Au Brésil, le don des filles Tupinambas aux Français était connu depuis longtemps, même s'il était défendu en France Antarctique et en France Équinoxiale²⁷. Plusieurs Français, qui habitaient parmi les Indiens, n'ont pas suivi les ordonnances ni du Seigneur Villegagnon en France Antarctique ni du Seigneur la Ravardière en France Équinoxiale. Dans les ouvrages du cordelier Thevet (1997, p. 178) et du capucin d'Evreux (1985, p. 122), ces deux auteurs reprochent aux Français d'avoir contribué à transmettre les maladies vénériennes qui étaient connues autant dans la France Antarctique que dans la France Équinoxiale.

Selon le cordelier André Thevet (1997, p. 167-168) : «Ils vous donneront une fille pour vous servir le temps que vous y serez, ou autrement, ainsi que vous voudrez; et vous sera libre de la rendre quand bon vous semblera, et en usent ainsi coutumièrement. Incontinent que serez là, ils vous interrogeront ainsi en leur langage : 'Viens-cà, que me donneras-tu, et je te baillerai ma fille qui est belle, elle te servira pour te faire de la farine et autres nécessités.' Pour obvier à cela, le seigneur de Villegagnon à notre arrivée défendit sus peine de la mort de ne les accointer, comme chose illicite au chrétien.»

L'huguenot Jean de Léry (1994, p. 180) nous fait savoir que certains Français «estoyent demeurez parmi les Sauvages, où vivans sans crainte de Dieu, ils paillardoyent avec les femmes et filles (comme j'en ay veu qui en avoyent des enfans ja aagez de quatre à cinq ans) tant, dis-je, pour reprimer cela, que pour obvier que nul de ceux qui faisoient leur résidence en nostre isle et en nostre fort n'en abusast de cette façon: Villegagnon, par l'avis du Conseil fit deffense à peine de la vie, que nul ayant titre de Chrestien n'habitast avec les femmes des Sauvages [...]».

Pour la France Équinoxiale, les ouvrages des capucins Claude d'Abbeville et Yves d'Evreux font également référence à ce sujet. Selon le capucin Yves d'Evreux (1985, p. 39), les Indiens «avaient coutume de donner leurs filles à leurs compères, celles-ci prenant dès lors le prénom de

Marie et le nom du Français, pour désigner l'alliance avec tel Français, de sorte que dire 'Marie une telle', c'était autant dire la concubine d'un tel [...]. Cette coutume de prendre les filles des Sauvages a été défendue aux Français et cela ne se fait plus, si ce n'est occultement».

Si par le don de leurs filles aux Français les Amérindiens envisageaient un échange plus favorable, il va de soi que cette circulation facilitait également les alliances. Cependant, il semble que parmi les peuples algonquiens du Canada, les femmes n'ont pas joué un rôle marqué dans l'échange, encore qu'elles soient toujours présentes dans les festivités qui entourent les rencontres importantes. Par ailleurs, la critique de Lévi-Strauss sur la théorie de Meyer Fortès concernant la parenté démontre que ce sont les liens d'alliance qui priment le fait social. Selon Lévi-Strauss, les règles du mariage assurent la circulation des femmes au sein du groupe social et remplacent ainsi un système de relations consanguines d'origine biologique par un système sociologique d'alliances. C'est celui qui assure à l'individu l'appartenance à un groupe. Il va de soi que la progéniture et la parenté renforçaient les liens entre les Français et les Amérindiens, surtout au Brésil, aux XVI^e et XVII^e siècles.

Au Brésil, la relation d'hospitalité intraculturelle qui prévalait entre les Indiens lorsqu'ils se rendaient en visite chez leurs alliés fut aménagée pour les Européens. Pour la France Équinoxiale, la mise en place d'une relation de compérage entre Tupinambás et Français a été bien détaillée par les Capucins Claude d'Abbeville et Yves d'Evreux. Les Français devaient être pourvus de marchandises à donner en échange de la nourriture qu'ils recevaient de leur hôte. Les Français devenaient ainsi Chetouasaps (= mon hôte, mon allié) des Tupinambás. Il faut souligner que dès la fondation de la France Équinoxiale, il a été défendu aux Français d'accepter les femmes indiennes. L'introduction de cette interdiction a créé un certain embarras puisque la circulation de femmes s'inscrivait dans le cadre des échanges entre Français et Tupinambás au nord du Brésil depuis 1570. Il s'agissait du don des jeunes filles à travers lequel des alliances étaient scellées. Il faut souligner que si les Tupinambas *baillaient* leurs filles aux Français, ils envisageaient par ceci établir des liens de parenté.

Selon le capucin Yves d'Evreux (1985, p. 102), il y avait deux sortes de parentés contractées par alliance : «la première, ou en donnant leur fille à quelqu'un, ou en recevant une fille pour femme de leur fils; la seconde, en contractant l'alliance d'hospitalité avec les Français, quand ils leur donnent leurs filles pour concubines. Ils appellent ceux à qu'ils donnent leurs filles *taiuuu*, gendre, ou *chéraiuiu*, mon gendre. [...] Ils appellent le Français avec qui ils contractent l'alliance d'hospitalité *touassap*, compère, ou *ché touassap*, mon compère, ou parfois, lorsque le Français retient leur fille pour concubine, *chéaire*, mon fils, ou *chéraiuiu*, mon gendre. Tel est donc ce rameau d'alliance.»

Le lien entre le compérage, le don des filles et l'échange de produits divers semble fort étroit dans le passage suivant sur les attentes des Tupinambas à l'arrivée des Français : «Voilà les navires de France qui viennent, je ferai un bon compère : il me donnera des haches, des serpes, des couteaux, des épées et des vêtements; je lui donnerai ma fille, j'irai à la chasse et à la pêche pour lui, je ferai force cotons, je chercherai des aigrettes et de l'ambre pour lui donner; je serai riche, car je choisirai un bon compère qui aura beaucoup de marchandises» (d'Evreux, 1985, p. 197).

Les femmes cherchaient à leur tour à profiter de leurs hôtes tant en France Antarctique qu'en France Équinoxiale. Selon le cordelier André Thevet (1997, p. 177), «les femmes sont plus flatteresses que les hommes, et toujours pour tirer à elles quelque chose, bien vrai qu'elles se contentent de peu». Thevet n'oublie pas la réciprocité entre le don et le contredon, puisqu'elles apportent aussi de petites choses : «Elles s'en viendront à vous de même grâce que les hommes, avec quelques fruits ou autres petites choses dont ils ont accoutumé faire présent». À son tour, le capucin Yves d'Evreux (1985, p. 196) avertit son lecteur : «Ne vous laissez pas emporter aux mignardises des filles de votre hôte, ou des autres : elles ne manqueront pas de vous cajoler si elles savent que vous avez des marchandises.»

Le concubinage entre Français et Indiennes pourrait avoir une raison insolite. Yves d'Evreux (1985, p. 116) dénonce que les Français prenaient de jeunes filles pour concubines «puisque la nécessité requiert qu'elles tirent et ôtent des pieds des Français cette vermine»²⁸. Les Français

achetaient aussi des esclaves pour profiter de la parenté, du don et du contredon, car l'esclavage était une sorte d'adoption. Le mariage d'une femme esclave impliquait l'élargissement du réseau parental puisque son époux devait, en général, travailler pour son *chérou*. La présence française chez les Indiens nous fait croire que «l'endotisme» (Lestringant, 1987) n'a pas empêché le changement dans la structure sociale et parentale. L'exemple suivant de la France Équinoxiale démontre une innovation française dans le cadre des alliances franco-amérindiennes. Selon d'Evreux (1985, p. 70), les Indiens prennent les filles esclaves pour femmes, et ils donnent leurs propres filles ou leurs soeurs aux garçons esclaves pour accroître leur ménage et entretenir la cuisine, alors que «les Français font autrement, car ils achètent des hommes et des femmes esclaves qu'ils marient ensemble, la femme pour faire le ménage de la maison et le mari s'en va à la pêche et à la chasse. S'il arrive quelquefois qu'un Français recouvre et achète une jeune fille esclave, il la fait voir à quelque jeune Tapinambos fort porté à l'amour de celles qui ont bonne grâce, et il lui promet qu'il le prendra pour gendre car il aime son esclave comme sa propre fille; ainsi le Tapinambos vient demeurer chez lui, épouse la jeune fille, si bien que pour une esclave il en a deux. Il les appelle du nom de fille et de gendre, et eux l'appellent leur 'chérou', c'est-à-dire leur père.»

Dans l'ouvrage de Yves d'Evreux (1985, p. 207), on trouve une promesse des Français aux Principaux des Tupinambas. Il s'agit de faire venir des femmes depuis la France. Selon le capucin, quelques Indiens ont manifesté leur contentement puisque «si nous voyons venir des femmes en notre pays, nous tiendrons pour certain que les Français ne nous abandonneront plus, ni les Pères, surtout s'ils nous donnent des femmes de France.» Le Principal Grand Chien avait dit à son tour : «l'on m'a promis de m'amener une femme de France que j'épouserai de la main des Pères et je me ferai chrétien, comme j'ai fait faire chrétien mon petit Louis Coquet dont je veux faire mon fils légitime dans peu de temps. Ma première femme est vieille, elle n'a plus besoin de mari; quant aux huit jeunes que j'ai, je les donnerai pour épouses à mes parents; j'aurai plus que la femme de France et ma vieille femme pour nous servir» (Evreux, 1985, p. 208).

Le passage ci-dessus démontre bien comment les enjeux politiques et religieux dans

le cadre des alliances franco-amérindiennes passaient par la circulation des personnes. Monogamie, évangélisation et d'autres éléments d'acculturation n'étaient donc pas imposés par les Français et les Pères, mais largement négociés par les Indiens.

L'ADOPTION DANS LE CADRE DES ALLIANCES

Pour l'historien français Bonnichon (1997, p. 28), le Brésil a introduit le Canada en France. Si l'expérience française au Brésil a influencé la rencontre entre les Français et les Indiens au Canada, elle a pu également l'ébranler puisque les Micmacs ou les Iroquois n'étaient pas les Carijós ou les Tupinambás. Malgré le propos de Sturtevant sur la tupinambisation des Indiens de l'Amérique du Nord²⁹, il faut quand même rendre compte des singularités qui, depuis André Thevet jusqu'à nos jours, sont mises en évidence³⁰.

Absente des premières rencontres franco-amérindiennes au Canada, l'adoption de la part des Indiens de plusieurs Français a joué un rôle important dans le cadre des alliances franco-amérindiennes au Brésil. L'historien français Frank Lestringant (1987) a nommé «endotisme» ce phénomène d'intégration des Français dans les communautés indigènes au Brésil. Le sociologue brésilien Florestan Fernandes avertit à son tour que la présence des Français chez les Tupinambás ne menaçait pas l'organisation socio-économique et culturelle des Indiens. Si les sources sur les voyages d'explorations du Canada au long du XVI^e siècle ne font pas référence à l'adoption de Français par les «Sauvages», l'alliance franco-amérindienne de 1603 est la première et la dernière à laquelle les truchements ou coureurs des bois d'origine française et qui ont vécu l'adoption et/ou la captivité parmi les Amérindiens ne participent pas aux négociations. Pour le XVII^e siècle, des noms de Français comme ceux d'Étienne Brûlé, Jean Nicolle, Louis Thomas de Joncaire et Pierre-Esprit Radisson, Nicolas Marsollet abondent dans les négociations et traités de paix entre les Français et les Amérindiens de la Nouvelle-France³¹.

À défaut de truchements d'origine française, l'alliance franco-amérindienne scellée à Tadoussac prenait appui sur deux Amérindiens qui agissaient comme interprètes. Pierre Chauvin les avait ramenés en France pour les présenter à Henri IV en 1602. De retour en 1603, leurs harangues ont permis à Champlain et à Pont Gravé de s'ajuster

à la coutume du pays pour sceller l'alliance avec les Montagnais et leurs alliés, les Algonquins et les Malécites. Il faut souligner que des seize hommes laissés dans le poste de traite fondé par Chauvin en 1600, cinq seulement ont survécu à l'hivernage, secourus par les Montagnais. Les sources ne donnent aucune piste si les cinq hommes ont été adoptés ou s'ils ont joué le rôle de truchements pour les Montagnais.

Champlain rapporte en 1629, lors de la prise de Québec par les Anglais, que les Indiens alliés des Français lui ont offert deux jeunes filles pour aller en France. Les Indiens semblent hésiter à confirmer ce don, puisque les Français ne pourront plus ramener les filles au pays après leur séjour en Europe. Champlain se sert de cet incident pour montrer sa position d'interlocuteur privilégié auprès du conseil de ses alliés. Il rappelle que le tout doit se faire en accord avec les parties. Il répète : «... en vous demandant permission d'emmener ces filles que j'aime comme si elles étaient miennes, vous me permettrez que je parle pour ces pauvres innocentes qui m'ont été données par les sauvages assemblez en Conseil, sans que je les aye demandez, mais au contraire comme forcé avec le consentement des filles et des parents, à telle condition que j'en disposerois à ma volonté, pour les instruire en notre foy, comme si c'étaient mes enfants, ce que j'ay fait depuis deux ans le tout pour l'amour de Dieu... » (Champlain, 1973, III, p. 1254-1255). En fait, Champlain semble avoir adopté les deux filles qui lui «avaient été données de la bonne volonté, sans esperance autre que de nostre amitié...» (p. 1258). Mais, ultimement, les alliés veulent le retour des jeunes filles auprès de leur famille. Même si Champlain envisage de «contenter les sauvages par présent», et malgré qu'il envisage l'enlèvement, il se résigne à retourner les deux jeunes filles en prenant soin de dénoncer le truchement Nicolas Marsolet qui a agi en faveur des Anglais dans ces pourparlers.

Il faut souligner que depuis la première rencontre luso-amérindienne au Brésil, il y a eu plusieurs cas d'adoptions. Les sources portugaises et françaises sont riches en exemples de Portugais et Français adoptés par les Indiens. Le truchement Diego Alvarez, plus connu sous le nom de *Caramuru*, a été un des principaux anneaux de l'alliance luso-tupi. Adopté lui aussi, *Caramuru* a renforcé son lien avec les Indiens à travers son mariage. Lui aussi a voyagé en Europe

et il a eu même l'occasion de visiter Paris avec son épouse indienne *Paraguaçu*³².

Le nombre de Français adoptés par les Tupinambás a été remarquable à l'époque de la fondation de la France Antarctique. Même le récit d'un mercenaire allemand, Hans Staden (1557), lors de sa captivité chez les Tupinambás, nous informe sur un Français qui habitait parmi les Tupinambás. Plusieurs Français adoptés par les Tupinambás ou simplement alliés ont participé aux «petites guerres» menées contre les Portugais vers la moitié du XVI^e siècle. Les sources portugaises décrivent ces Français et ces métis qui participent aux festins anthropophages et qui parfois sont «plus barbares que les sauvages».

Pour la France Équinoxiale, le Français des Vaux a joué un rôle décisif pour sceller l'alliance franco-amérindienne. Selon Claude d'Abbeville (1975, p. 22), des Vaux s'est rendu au Brésil avec le capitaine Riffault en 1594³³. Le capitaine français avait déjà de bonnes relations avec un Principal, appelé *Uirapive*. Mais un désaccord entre les Français de son équipage et le naufrage d'un de ses trois vaisseaux ont obligé Riffault à retourner en France avec seulement quelques membres de son équipage. Toujours selon le récit d'Abbeville, des Vaux et d'autres Français qui sont restés au Brésil ont appris la langue du pays et se sont battus, épaulés par les Tupinambás, contre leurs ennemis. L'expérience en région et le prestige guerrier de des Vaux auprès des Indiens ont aussi été mentionnés par d'Abbeville. Lors de son retour en France, des Vaux prône auprès du roi Henri IV la colonisation française de l'île du Maragnan et des terres circonvoisines. Rassuré par le récit de des Vaux, le roi ordonne à La Ravardière d'entreprendre un voyage au Brésil. Après six mois au nord du Brésil, La Ravardière retourne en France pour rassurer le roi de toutes les choses dites par des Vaux. La mort d'Henri IV a retardé néanmoins le nouveau départ de La Ravardière. En 1611, La Ravardière et son associé Rasily ont été nommés lieutenants de la France Équinoxiale par la reine Marie de Médicis. Avec quatre capucins et de nombreux Français (parmi eux des Vaux), La Ravardière et Rasily se sont lancés dans l'entreprise coloniale au nord du Brésil. En dépit de la courte vie de la France Équinoxiale, il faut souligner que les Français fréquentaient déjà depuis environ 40 ans le nord du Brésil et la circulation et

l'adoption de personnes comme des Vaux ont été préalables à la colonisation³⁴.

Le séjour des *morubixabas* ou de leurs fils en France avait pour but de sceller ou de consolider les alliances. D'ailleurs, la paix entre les groupes Tupinambá et Tabajara sous la médiation française démontre la réussite de la politique indigéniste sous la France Équinoxiale. Yves d'Evreux (1985, p. 130-131) nous fait savoir que le *morubixaba* de Caietes, Grand-Raie, «était autrefois venu en France, dans un navire de Saint-Malo, et y avait séjourné l'espace d'un an ou environ. En si peu de temps, il avait appris à parler français, si bien qu'encore aujourd'hui il se fait entendre des Français quoiqu'il y ait bien des années qu'il soit de retour.» Le capucin fait aussi référence à une alliance potentielle avec le Principal d'une «grande nation des Canibaliens», appelé Grand Diable. Selon d'Evreux (1985, p. 137), «c'est chose assurée que si les Français ont du bon en ces pays-là, il trahira les Portugais et se joindra aux Français, car on tient qu'il est mulâtre français, c'est-à-dire né d'un Français et d'une Indienne.»

Dans la France Antarctique et dans la France Équinoxiale, il y a eu aussi plusieurs adoptions de jeunes Indiens. André Thevet, Jean de Léry, Claude d'Abbeville et Yves d'Evreux font référence à des jeunes garçons, dans la plupart des cas, dont les parents voulaient qu'ils deviennent «caraïbes» et qui, pour cela, les confiaient aux religieux des deux colonies françaises au Brésil. Plusieurs jeunes hommes convertis au christianisme sont allés en France selon les sources référées ci-dessus. Il va sans dire que les pratiques de plusieurs chefs indiens d'autoriser le séjour en France de quelques-uns des leurs et de donner des enfants aux Français, notamment aux prêtres, s'inscrivaient dans la logique de s'emparer d'une connaissance «magique» dont le pouvoir était convoité par les chefs indiens. Dans les ouvrages de Claude d'Abbeville et Yves d'Evreux, on trouve plusieurs exemples d'Indiens qui voulaient devenir «caraïbes» ou s'assurer que leurs enfants le deviennent. Si la circulation de personnes a contribué à augmenter la connaissance européenne du Nouveau Monde, elle n'était pas sans avantage réciproque pour les Amérindiens désireux de mieux connaître leurs alliés.

CONCLUSION

Jusqu'au début du XVII^e siècle, les relations interculturelles entre Français et Indiens du

Brésil ont été plus régulières et moins instables que celles entre Français et Indiens au Canada. Cependant, l'entreprise coloniale française au Brésil n'a pas eu le même avenir que celle du Canada. Les alliances franco-amérindiennes au Brésil n'ont pas empêché l'échec de la France Antarctique (1550-1600) et de la France Équinoxiale (1612-1617). Toutefois, l'échec de deux projets de colonisation française au Brésil ne veut pas dire que le troc ait été sans importance. Les Français avaient des comptoirs très rentables dans les littoraux de l'Atlantique sud et un commerce interlope a eu lieu à défaut d'une colonisation durable au Brésil.

Malgré l'expérience brésilienne, et notamment celle des Normands qui fréquentaient la côte atlantique du Brésil depuis le début du XVI^e siècle, Jacques Cartier a commis des erreurs diplomatiques lors de ses voyages au Canada. Étant donné la série de fautes commises par le capitaine malouin, on peut douter de son intérêt à sceller des alliances avec les Amérindiens de Stadaconé et Hochelaga. Les enlèvements pratiqués par Cartier ont rendu plus difficiles les relations des Français qui ont pris la relève de l'entreprise coloniale au Canada. L'enlèvement se faisait aussi parmi les Amérindiens et le sort des enlevés parmi eux laissait craindre pour le sort de leurs proches enlevés par les Français. La circulation plus ou moins volontaire des personnes a permis cependant une connaissance réciproque plus profonde et des alliances ont pu être scellées, malgré le sort de quelques malheureux pris en otage.

La circulation des personnes était devenue une coutume dans les relations franco-amérindiennes. S'il y avait des Amérindiens qui séjournaient en France, nombreux sont les Français qui habitaient volontiers parmi eux au Brésil du XVI^e siècle. En demeurant parmi les Indiens, les Français étaient, en général, adoptés. Il n'était pas rare de les voir aussi enlevés par les Amérindiens du Canada du XVII^e siècle. En fait, les Amérindiens étaient habitués à faire des razzias contre leurs ennemis³⁵. Pour cela, l'avenir des comptoirs français et de la colonisation du Canada passait plutôt par les alliances. Les alliances franco-amérindiennes au Brésil et au Canada des XVI^e et XVII^e siècles ont été scellées dans un contexte où le don et l'adoption étaient des pratiques courantes dans les relations euro-amérindiennes et inter-amérindiennes.

Si les alliances franco-amérindiennes ont débuté au Brésil, c'est en Nouvelle-France que leurs retombées pour la colonisation ont été plus remarquables.

Au Brésil, les Français sont de moins en moins nombreux au cours du XVII^e siècle. Mais l'abandon des projets de conquêtes territoriales au Brésil n'empêche pas la France d'envisager une pénétration commerciale en Amérique portugaise. Et les négociations du chevalier de Chavigny (1740-1748) et la vaine poursuite du traité de commerce franco-portugais (1752-1774) démontrent que la diplomatie française ne s'intéressa qu'assez peu au Brésil et que le négoce français dut se contenter d'un commerce interlope dans la riche colonie portugaise (Labourdet, 1989, p.270). Non seulement pour l'or, le Brésil est devenu très rentable pour la traite d'esclaves dans laquelle les négriers nantais seront impliqués et à partir de laquelle ils feront de grands profits à compter du XVIII^e siècle³⁶. Après l'échec de la France Équinoxiale, les alliances franco-amérindiennes au Brésil ne sont plus renouvelées. Cependant l'accession de la France au traité du Pardo (1783) faisait espérer une ouverture du Brésil au commerce français, notamment pour le profit des négriers. En réalité, la circulation des personnes dans l'espace atlantique est devenue une composante de la modernité.

Les contextes des alliances franco-amérindiennes au Nouveau Monde ont été variés dans le temps et dans l'espace, résultant des particularités culturelles de leurs protagonistes (Normands ou Bretons, Catholiques ou Huguenots, Iroquois ou Tupinambas...). Ainsi, la circulation des personnes s'inscrivait dans l'univers symbolique européen et amérindien depuis les premières rencontres de ces univers symboliques et était parfois préalable à quelques alliances franco-amérindiennes au Brésil et au Canada. □

* Sílvia Marcus de Souza Correa est professeur à l'Université Santa Cruz du Sud (UNISC), Brésil. Camil Girard est professeur à l'Université du Québec à Chicoutimi et membre du Groupe de recherche sur l'histoire (GRH-UQAC et CIÉRA-Université Laval).

Bibliographie

Abbeville, Claude (d'). 1922, *Histoire de la mission des Pères Capucins en l'Isle de Maragnan et terres circonvoysines où est traicté des singularitez admirables et des meurs merveilleuses des Indiens habitants de ce pais*. Avec les missives et avis qui ont été envoyez de nouveau, Paulo Prado éditeur.

Alencastro, Luiz Felipe. 2000, *O trato dos Viventes. Formação do Brasil no Atlântico Sul*. São Paulo : Companhia das Letras.

Beaulieu, Alain. «La paix de 1624 : les enjeux géopolitiques du premier traité franco-iroquois.» dans Beaulieu, Alain (sous la dir. de), *Guerre et Paix en Nouvelle-France*. Sainte Foy : Les Éditions GID, 2003. p. 53-102.

Beaulieu, Alain et Réal Ouellet. 1993, *Champlain. Des Sauvages*, Montréal, Les Éditions Typo.

Bideaux, Michel. 1986, *Jacques Cartier*, Relations, Édition critique, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

Bréard, Charles et Paul. 1889, *Documents relatifs à la marine normande et à ses armements au XVI^e et au XVII^e siècle*, Rouen, A. Lestringant.

Caminha, Pero Vaz de. 1987. *Carta a El-Rei D. Manuel sobre o achamento do Brasil*. Lisboa : Publicações Europa América.

Cartier, Jacques. 2000, *Voyages au Canada* (suivis du voyage de Roberval). Introduction de Marie Hélène Fraissé. Montréal : Lux.

Champlain, Samuel. 1993, *Des Sauvages*. (texte établi, présenté et annoté par Alain Beaulieu et Réal Ouellet). Montréal, Éditions Typo.

Champlain, Samuel. 1973, *Œuvres*, Montréal, Fides. Trois volumes.

Cuena Boy, Francisco. 1998, Utilización pragmática del derecho romano en dos memoriales indios del siglo XVII sobre el Protector de Indios, *Revista de estudios histórico-jurídicos*, no 20, Valparaíso, Ediciones Universitarias de Valparaíso, Pontificia Universidad Católica de Valparaíso, Chili. (version en ligne, janvier 2006)

Cortés, Hernán. 1996, présentation, Bernard Grunberg, *La Conquête du Mexique*, Paris, La Découverte/Poche.

Costa e Silva, Alberto. 2002, *A Manilha e o Libambo. A África e a escravidão de 1500 a 1700*. Rio de Janeiro: Editora Nova Fronteira.

Daher, Andréa. 2002a, *Les Singularités de la France Équinoxiale. Histoire de la mission des pères capucins au Brésil (1612-1615)*. Paris : Honoré Champion.

Daher, Andréa. 2002b, «Do selvagem convertível.» Topoi. Rio de Janeiro, p. 71-107.

D'Avignon, Mathieu. 2006, *Champlain et les historiens : les figures du père et le mythe de la fondation*, thèse de doctorat, Université Laval.

D'Avignon, Mathieu. 2001. *Samuel de Champlain et les alliances franco-amérindiennes : une diplomatie interculturelle*. Mémoire de maîtrise. Québec, Université Laval.

Dickason, Patricia Olive. 1984, «The Brazilian Connection: a Look at the Origin of French Techniques for Trading with Amerindians». *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, LXXI, n° 264-265

Dickason, Olive Patricia. 1993a, *Canada's First Nations: A History of Founding Peoples from Earliest Times*, Toronto, McClelland & Stewart.

Dickason, Olive Patricia. 1993b, *Le Mythe du sauvage*, Septentrion.

Dictionnaire bibliographique du Canada en ligne : <http://www.biographi.ca/FR/>

Dionne, Narcisse Eutrope. 1891, *La Nouvelle-France. De Cartier à Champlain*, Québec, Darveau Typographe.

Encinas, Diego (De). 1596, *Cedulario Indiano*, reproduction sous la direction d'Alfonso García Gallo, Madrid, Ediciones cultura Hispana (1946), 5 volumes.

Evreux, Yves (d'). 1864, *Voyage dans le Nord du Brésil fait en 1613 et 1614*. Leipzig & Paris: Librairie A. Franck, 1864.

Evreux, Yves (d'). 1985, *Voyage dans le Nord du Brésil fait en 1613 et 1614*. Paris : Payot.

Ferland, Catherine. 2003, «Le rôle des boissons alcoolisées dans les rapports franco-amérindiens, XVI^e et XVII^e siècles» dans Beaulieu, Alain (sous la dir. de), *Guerre et Paix en Nouvelle-France*. Sainte Foy : Les Éditions GID, p. 15-52.

Fernandes, Florestan. 2000, «Antecedentes Indígenas : Organizações das Tribos Tupis» dans Holanda, Sérgio Buarque (sous la dir. de), *História Geral da Civilização Brasileira*, Rio de Janeiro : BCD União dos Editores S. A.

Girard, Camil et Normand Perron. 1995, *Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, Institut national de la recherche scientifique (INRS-Culture et Société), 660 pages.

Girard, Camil et Édith Gagné. 1995, «Première alliance interculturelle. Rencontre entre Montagnais et Français à Tadoussac en 1603», *Recherches amérindiennes au Québec, Le droit international et les Peuples autochtones*, no. 11, vol. XXV, no 3, p. 3-14.

Girard, Camil et Mathieu d'Avignon. «À propos de transferts culturels. Les alliances franco-amérindiennes et la coutume du pays. Champlain 1600-1635», *Chicoutimi-Saguenay, Saguenayensis*, vol. 47, numéro 1, janvier-mars 2005, p. 69-76.

Girard, Camil. 2004, *Reconnaissance historique des peuples autochtones au Canada. Territoire et autonomie gouvernementale chez les Innus (Montagnais) au Québec. 1603 à nos jours*, Texte en ligne : <http://www.uqac.ca/dsh/grh/>, Symposium international sur la Résolution non violente des conflits dans les sociétés indigènes d'Amérique latine, Conseil pour la Paix section Amérique Latine (CLAIP-El Consejo Latinoamericano de Investigación para la Paz) et l'Université nationale de Mexico (CRIM), Yautepéc, Morelos, Mexico, les 29-31 mars 2004. Publié en espagnol Girard, Camil, 2004, «Acercamiento histórico a los Pueblos autoctonos en Canada : Territorio y autonomía gubernamental de los Innues (Montañeses) del nordeste de Québec desde 1603 a nuestros días», Ursula Oswald Spring, direction, *Resolución noviolenta de conflictos en Sociedades Indígenas en América Latina*, Mexico, CLAIP et Université autonome de Morelos, Mexico, 2004.

Godelier, Maurice. 1997, *L'énigme du don*. Paris : Editions Fayard.

Harrisse, Henry. 1968, *Découverte et évolution cartographique de Terre-Neuve et des pays circonvoisins, 1497, 1501, 1760*, New-Jersey, The Gregg Press, Ridgewood (réédition de l'original chez, H. Welter, Paris, 1900).

Havard, Gilles. 1992, «La Grande Paix de Montréal de 1701 : les voies de la diplomatie franco-amérindienne.» Montréal : Recherches amérindiennes au Québec.

Holanda, Sérgio Buerque de. 1995, *Die Wurzeln Brasiliens*. Frankfurt. Ed. Suhrkamp.

Humeres, Roxana Paniagua. 1995, «Le Statut de l'Indien au temps de la Conquête. Le débat de Valladolid (1550) et les thèses de Vitoria», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XXV, no 3, p. 15-28.

Jennings, Francis, éditeur, et al. 1995, *The History and Culture of Iroquois Diplomacy. An Interdisciplinary Guide to the Treaties of the Six Nations and Their Leagues*, New York, Syracuse University Press.

Labourdete, Jean-François. 1998, La diplomatie française et le Brésil (XVII^e-XVIII^e siècle) Mattoso, Katia Q. (sous la dir. de), *Naissance du Brésil moderne*. Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne. p. 249-271.

Lacasse, Jean-Paul. 2004, *Les Innus et le Territoire. Innu Tipenitamun*, Québec, Septentrion.

Lejeune, Paul. 1999, *Un Français au pays des «bestes sauvages» (1634)*. Montréal : Comeau & Nadeaux.

Léry, Jean de. 1992, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Aubenas d'Ardèche, Presses du Languedoc/Max Chaleil Editeur.

Léry, Jean de. 1994, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, 1578, Paris, Livre de Poche.

Lestringant, Frank. 1994, *Le Huguenot et le Sauvage*. Paris : Klincksieck.

Lestringant, Frank. 1998, «L'Effacement du Brésil français : les Lettres jésuites portugaises en France (1570-1590) dans Mattoso, Kátia de Queirós (sous la dir. de), *Naissance du Brésil (1500-1808)*, Paris : PUPS, Centre d'études sur le Brésil, p. 143-158.

Lestringant, Frank. 1987, Les débuts de la poésie latine au Brésil : le «De Rebus Gestis Mendi de Saa» (1563). *De Virgile à Jacob Balde. Hommage à Mme André Thill. Etudes recueillies par Gérard Freyburger*. Publication du Centre de Recherches et d'Etudes Rhénanes, Université de Haute-Alsace (diffusion : Les Belles Lettres), p. 231-245.

Lévi-Strauss, Claude. 1987, *Race et histoire*. Paris: Folio. (1^{re} édition en 1952).

Luiz Felipe, Alencastro. 2000, *O trato dos Viventes. Formação do Brasil no Atlântico Sul*. São Paulo: Companhia das Letras.

Magalhães, Joaquim R. et Miranda, Suzana M. (sous la dir. de). 1999, *Os primeiros 14 documentos relativos à Armada de Pedro Álvares Cabral*. Lisboa: Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses.

Mahn-Lot, Marianne (sous la dir. de). 1964, *Barthélémy de las Casas : l'évangile et la force*, Paris, Les Editions du Cerf.

Mauss, Marcel. 1950, «Essai sur le Don» dans *Sociologie et Anthropologie*. Collection Quadrige, PUF. 1950.

Montadon, Alain (sous la dir. de). 2004, *Le livre de l'hospitalité. Accueil de l'étranger dans l'histoire et les cultures*, Paris, Bayar.

Perrone-Moyses, Leyla. 1995, *Le voyage de Gonneville (1503-1505) et la découverte de la Normandie par les Indiens du Brésil*. Paris : Editions Chandeigne.

Pêtré-Grenouilleau, Olivier. 1996, *L'argent de la traite*. Paris : Aubier.

Prem, Hans J. 2000, «La extension del dominio Mexica» dans Constanza Vega Sosa, coordinadora, 2000, *Códices y Documentos sobre México*, Instituto Nacional de Antropología e Historia, Mexico, D.F. Primera Edición, p. 595-615.

Radisson, Pierre-Esprit. 1999, *Les aventures extraordinaires d'un coureur des bois. Récits de voyage au pays des Indiens d'Amérique*. Éditions Nota bene.

Savoie, Sylvie. 2003, «L'alliance franco-abénakise à l'époque de Nescambuit vers 1660-1727» dans Beaulieu, Alain (sous la dir. de), *Guerre et Paix en Nouvelle-France*. Sainte Foy : Les Éditions GID, p. 141-174.

Staden, Hans. 2005, *Nus, féroces et anthropophages*, Paris, Ed. Métailié.

Sturtevant, William. 1988, «La tupinambisation des Indiens d'Amérique du nord» dans G. Therrien (sous la dir. de), *Les figures de l'Indien*. Montréal : Université du Québec à Montréal, p. 293-303.

Thevet, André. 1997, *Les singularités de la France Antarctique (1557)*. Édition intégrale établie, présentée et annotée par Frank Lestringant. Editions Chandeigne. Paris.

Thierry, Éric, dir. (2004), Samuel de Champlain, *Voyages en Nouvelle-France. Exploration de l'Acadie, de la vallée du Saint-Laurent, rencontre avec les autochtones et fondation de Québec*, Paris, Cosmopolé.

Todorov, Tzvetan. 1982, *La Conquête de l'Amérique. La Question de l'autre*, Paris, Seuil.

Turgeon, Laurier. 2004, «Les Français en Nouvelle-Angleterre avant Champlain», dans Raymonde Litalien, Denis Vaugeois, dir., *Champlain. La naissance de l'Amérique française*, Québec, Septentrion, Paris, Édition du Nouveau Monde.

Viau, Roland. 2000, *Femmes de personne, sexe, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne*, Montréal, Boreál.

Vincent, Sylvie et Joséphine Bacon. 2002, *Première rencontre entre Innus et Français : la tradition de Betsiamites*, Montréal, Centre de recherche et d'analyse en sciences humaines. Rapport préparé pour Parcs Canada.

Vincent, Sylvie et Joséphine Bacon. 1997, *Uepishitkuiaw. Récits et dires des Innus sur les premiers contacts avec les Français*, Montréal, Centre de recherche et d'analyse en sciences humaines. Document utilisé avec la gracieuse permission de l'Institut culturel et éducatif montagnais (ICEM).

White, Richard. 1991, *The Middle Ground. Empires and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*. Cambridge : Cambridge University Press, 1991.

Zurara, Gomes Eanes de. 1989, «Die Eroberung von Guinea auf Befehl des Infante Don Henrique» in Pögl, G. e Kbroth, R. (dir.): *Heinrich der Seefahrer oder die Suche nach Indien*. Erdmann Verlag, Darmstadt.

Notes

* Les auteurs remercient le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH, 2004-2008) ainsi que le Comité de Perfectionnement long de l'Université du Québec à Chicoutimi (CLU) pour leur soutien de recherche. Merci à Carl Brisson, géographe au GRH-UQAC, et à Mathieu D'Avignon, professeur à l'Université d'Ottawa ainsi qu'à M. Guy Simard qui ont apporté leurs suggestions. Pour cet article nous traiterons seulement de la circulation des personnes dans le cadre des alliances franco-

amérindiennes au Brésil et au Canada. Nous rappelons que les relations interculturelles dont les Français étaient protagonistes concernent une géographie plus vaste dans le continent américain. La colonisation française en Floride (1562-1565) et d'autres expériences franco-amérindiennes dans les îles du Caraïbe et en Guyane aux XVII^e et XVIII^e siècles en sont quelques exemples.

1 Cf. Perrone-Moyses, 1995, p. 24.

2 Plusieurs discours et harangues sont documentés dans les ouvrages des capucins Claude Abbeville et Yves d'Evreux.

3 Dans le cas brésilien, les alliances luso-amérindiennes ont été vitales pour le succès de l'entreprise coloniale portugaise. Même si la couronne portugaise défendait l'esclavage des Indiens de l'Amérique portugaise, elle leur donnait le statut de sujets. Malgré les alliances, l'évangélisation s'imposait aux Alliés, parfois aussi la corvée, en échange d'armes, de protection ou d'aide militaire. Aux ennemis, les Portugais menaient la guerre juste et réduisaient à l'esclavage les prisonniers de guerre. Malgré l'ethnocentrisme luso-chrétien, les colons portugais se sont vite adaptés aux moeurs des Indiens alliés. Le métissage (biologique et culturel) était une composante fondamentale du succès de l'entreprise portugaise dans les Tropiques. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que les Portugais étaient un peuple métis et cela a beaucoup aidé dans la formation du «monde lusotropical», pour employer une expression du sociologue Gilberto Freyre. Selon l'historien Sérgio Buarque de Holanda (1995, p. 57), les Portugais ont su «s'afrikaniser» en Afrique et «se brésilianiser» au Brésil.

4 Dans la lettre de Pero Vaz de Caminha, nombreux sont les indices qui démontrent qu'ils ont entamé un premier contact avec les Amérindiens dans un cadre de connaissance empirique construit pendant leurs voyages précédents en Afrique.

5 Pour une étude comparative entre la lettre de Caminha et la relation de Gonneville, cf. Perrone-Moyses (1995, p. 183 ss.).

6 Il faut dire aussi que les alliances en Afrique et en Amérique ont joué un rôle important dans les stratégies géopolitiques des Européens, notamment dans leurs alliances intra-européennes.

7 Il s'agit de la «*leyenda negra*» anti-espagnole, tirée par le parti huguenot, des écrits du Dominicain Bartolomé de Las Casas et d'autres dénonçant les horreurs commises par les Espagnols, notamment le *Discours de l'histoire* de Le Challeux, témoin oculaire des massacres de la Floride en 1565. Il va sans dire que la destruction de la colonie huguenote de Floride par les soldats de Pero Menendez de Avilés, envoyé du roi d'Espagne Philippe II, et l'égorgeement des colons huguenots ont suscité une certaine indignation dans les pays protestants. Mais l'affaire n'a entraîné aucune riposte française.

8 Dans les lettres envoyées au roi d'Espagne, Cortés (1996, p. 74) montre l'importance des alliances sur la route qui mène vers Mexico. Dans sa deuxième lettre du 30 octobre 1520, Cortés souligne l'importance des alliés dans la pacification de plus de 50 villages qui regroupent plus de 50 000 hommes de guerre qu'il s'engage à traiter avec bienveillance. L'alliance avec les Tlaxcalteques semble avoir perduré (Cortés, 1996, p. 10). La circulation de personnes, dont les caciques et les femmes, semble aussi s'inscrire dans un processus d'échange qui favorise des alliances. Pensons ici au rôle primordial de Dona Marina qui agit comme interprète, diplomate, et vivra avec Cortés après son baptême (Cortés, 1996, p. 31). Le roi d'Espagne peut être considéré comme fiduciaire en créant en 1516 le *Protectorio de Indios* (Protecteur des Indiens) qui vise à protéger les Indiens et leurs territoires. Sur cette question, ainsi que sur les détournements de cette politique, voir :

Cuena Boy, Francisco. 1998, «Utilización pragmática del derecho romano en dos memoriales indios del siglo XVII sobre el Protector de Indios», *Revista de estudios histórico-jurídicos*, n° 20, Valparaíso, Ediciones Universitarias de Valparaíso, Pontificia Universidad Católica de Valparaíso, Chili. (version en ligne, janvier 2006); sur les territoires indiens au Mexique, Diego de Encinas, 1596, et Hanns J. Prem, «La extension del dominio Mexica» dans Constanza Vega Sosa, coordinadora, 2000, *Códices y Documentos sobre México*, Instituto Nacional de Antropología e Historia, Mexico, D.F. Primera Edición.

9 La France Antarctique est devenue vulnérable, car son commandant Villegagnon a choisi l'isolement plutôt que de se joindre à d'autres Français sur le continent, truchements, marchands et métis, qui avaient une alliance avec la confédération des Tamoios. Selon Frank Lestringant (1999), la crise interne entre calvinistes et papistes au sein de la communauté française est aussi très importante pour comprendre la débâcle de la France Antarctique. Si quelques Français ont

su garder une alliance franco-amérindienne au Brésil, d'autres n'ont pas su mener à bon terme une alliance entre calvinistes et papistes. Contrairement aux Français du continent, les colons français de Villegagnon ont préféré être «isolés», ce qui a mis en péril la France Antarctique. Cet isolement nous permet de soutenir la thèse d'un refus de la part de quelques colons d'accepter les Amérindiens comme alliés.

10 Le voyage d'Esmericq en France et son parcours biographique ont été étudiés par l'historienne brésilienne Perrone-Moysés (1995). Voir aussi, Leyla Perrone-Moysés, *Le voyage de Gonville a-t-il vraiment eu lieu ?* Colloque international «Voyages et images du Brésil», Paris, 10 décembre 2003, Table 2. Les récits de conquête et de colonisation [En ligne], <http://www.chairesergioibuarque.msh-paris.fr/pdf-voyageurs/lperrone.pdf>

11 Il est vraisemblable que Jacques Cartier se soit rendu au Brésil puisque son épouse, Catherine des Granges, a été la marraine d'une Indienne du Brésil dans un baptême qui s'est déroulé à Saint-Malo le 31 juillet 1528. Avant son premier voyage comme pilote de sa Majesté, Jacques Cartier aurait été présenté au Roi François I^{er}, comme un navigateur qui aurait déjà fréquenté le Brésil et Terre-Neuve. Le spécialiste Bideaux (1986, p. 13) reste sceptique concernant les voyages de Cartier au Brésil. Cependant, il estime, à l'instar de Trudel, qu'il serait plutôt surprenant que Cartier n'ait jamais fréquenté Terre-Neuve avant de venir de manière plus officielle au Canada. Samuel de Champlain aurait probablement séjourné au Mexique. Chose certaine, il connaît bien le monde de la navigation et de la politique espagnole. Voir : D'Avignon, Mathieu, 2006, *Champlain et les historiens : les figures du père et le mythe de la fondation*, thèse de doctorat, Université Laval; Raymonde Litalien, Denis Vaugeois (sous la dir. de). 2004, *Champlain. La naissance de l'Amérique française*, Québec, Septentrion, Paris, Édition du Nouveau Monde, pp. 63-97.

12 Cf. Catherine Ferland, 2003.

13 *Apud* Daher, 2002b, p. 98, note 37.

14 Michel Bideaux, 1986, p. 180; 152-153.

15 Cf. Alencastro, Luiz Felipe. 2000, p. 256-259; Costa e Silva, Alberto. 2002, p. 424.

16 Cf. Girard, Camil et Édith Gagné, 1995, p. 3-14.

17 Hans Staden, 2005, *Carriots alliés des Espagnols*, p. 57, p. 127; Tupinambas et Tupinikins, 69, 94 ss. Jean de Léry, 1994, sur les Tupinambas, alliés des Mairs ou Français, p. 154, 189, 211, 335, 412; les Tamoio, p. 159, les co-alliés Oueanen, p. 417. Sur les Kario et les Margaïas, alliés des Peros ou Portugais, p. 147, 154; Lestringant, Frank, 1999, p. 28. Sur les peuples alliés en Floride, l'auteur souligne l'appui des Timucua le 1^{er} mai 1562

(p. 290) et des Indiens de Satouriana qui participent avec les Français aux guerres contre les Espagnols (24-27 avril, 1568), p. 294.

18 Cf. Richard White, 1991, p. 25.

19 Michel Bideaux, 1986, p. 142-143 ss;

20 Dans son *Essai sur le Don*, Marcel Mauss (1925, p. 150) écrit : «Dans les économies et dans les droits qui ont précédé les nôtres, on ne constate pour ainsi dire jamais de simples échanges de biens, de richesses et de produits au cours d'un marché passé entre les individus. D'abord, ce ne sont pas des individus, ce sont des collectivités qui s'obligent mutuellement, échant et contractant; les personnes présentes au contrat sont des personnes morales : clans, tribus, familles, qui s'affrontent et s'opposent soit en groupes se faisant face sur le terrain même, soit par l'intermédiaire de leurs chefs, soit de ces deux façons à la fois. De plus, ce qu'ils échangent, ce ne sont pas exclusivement des biens et des richesses, des meubles et des immeubles, des choses utiles économiquement. Ce sont avant tout des politesses, des festins, des rites, des services militaires, des femmes, des enfants, des danses, des fêtes, des foires dont le marché n'est qu'un des moments et où la circulation des richesses n'est qu'un des termes d'un contrat beaucoup plus général et beaucoup plus permanent.» Les échanges entre Français et Amérindiens ne s'inscrivent pas tout à fait dans le modèle proposé par Mauss. Par ailleurs, Lévi-Strauss avait perçu l'erreur de Mauss lorsque ce dernier n'a pas su percevoir le fait que, au-delà de la chose échangée, c'est l'échange qui «constitue le phénomène primitif, et non les opérations discrètes en lesquelles la vie sociale les décompose.» Cf. Godelier, 1997. Voir aussi Alain Montadon (sous la dir. de). 2004, *Le livre de l'hospitalité. Accueil de l'étranger dans l'histoire et les cultures*, Paris, Bayard, articles sur le don, Danielle Perrot, «Hospitalité et réciprocité», pp. 47 ss et Anne Gotman, «Marcel Mauss. Une saison sacrée de la vie sociale», p. 61 ss.

21 Paul Lejeune, 1999, p. 83.

22 Cf. Daher, 2002, p. 100, note 53.

23 N. E. Dionne, 1891, note 11, liste des armements de navires normands pour les Terres Neuves et le Canada, 1574-1603. Voir aussi Bréard, 1889, 53 ss et Laurier Turgeon, 2004, pp. 108 ss.

24 Cf. Henry Harsrisse, 1968, p. vi et note 4.

25 Cf. Champlain, 1993, p. 112.

26 Pour une analyse approfondie, voir Roland Viau, 2000, *Femmes de personne, sexe, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne*, Montréal, Boréal.

27 Au Mexique, Cortés avait déjà montré dans ses relations diffusées en Europe à partir de 1522 que les femmes s'inscrivaient dans les stratégies afférentes aux alliances. Hernàn Cortés, 1996, p. 112.

28 Il s'agit d'une sorte de puce dont la femelle pénètre sous la peau des orteil où elle dépose ses oeufs.

29 Cf. William Sturtevant, 1988, pp. 293-303.

30 Cf. Daher, 2002a.

31 Le récit de plusieurs voyages réalisés par le coureur des bois Radisson est riche en exemples de circulation des personnes et du rôle important de l'adoption dans le cadre des alliances interculturelles. Lui-même aurait été captif chez les Iroquois et adopté par eux. Par la suite Radisson (1999) a fréquenté plusieurs groupes d'Amérindiens. Étant adopté par quelques autres, il a scellé des alliances dont les conséquences n'étaient pas toujours favorables aux intérêts français en Nouvelle-France. Il faut souligner qu'il avait aussi fréquenté les Hollandais et les Anglais. Cela démontre que les alliances scellées par des individus comme lui échappaient parfois au contrôle de la couronne française et des ses commissionnaires en Nouvelle-France. Le *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* : <http://www.biographi.ca/FR/>

32 Un autre nom important dans les premières alliances entre Portugais et Amérindiens au début du XVI^e siècle est celui de João Ramalho. Il a aussi renforcé ses liens par un mariage qui lui a donné une progéniture fort nombreuse.

33 On peut se demander si le capitaine Riffault est le même capitaine Jean Ribault. Le Dieppois Jean Ribault et le Breton René de Laudonnière ont prêté main forte à l'implantation d'un Refuge huguenot en Floride, entre 1562 et 1565, à l'instigation de l'amiral de Coligny.

34 D'autres truchements comme le Dieppois David Migan ont joué un rôle important pour les alliances franco-amérindiennes. Cf. Daher, 2002b, p. 97, note 29.

35 Les récits de voyage et les nombreux ouvrages parus au cours du XVII^e siècle sont riches en exemples de captifs français parmi les Amérindiens. La plupart n'ont pas connu la chance de survivre en se faisant adopter comme Pierre-Esprit Radisson (1999).

36 Cf. Olivier Pétré-Grenouilleau. 1996.

Librairie agréée

LA MAISON
DU BOUQUINEUR
INC.

1005, boul. Laure
Galeries Montagnaises
Sept-Îles (Québec) G4R 4S6
Tél. & Fax : (418) 962-3323





LECTURES ET RELECTURES...

□ ESPACE FRANCOPHONE

- p. 42 Le conte : universel et nord-côtier — Clément Lévesque
- p. 44 Vivre au phare de Pointe-des-Monts à la fin du XIX^e siècle — Pierrette Thibeault
- p. 46 Voyage sur la Côte-Nord, 1928 : compte rendu de Damase Potvin — Pierrette Thibeault
- p. 48 Les chemins d'Yves Thériault — Marie Lévesque
- p. 50 Une lecture du roman *Amor Amor* — Jérôme Guénette
- p. 56 La Côte-Nord dans *Mémoires incroyables d'un tricentenaire* — Marie-Ève Vaillancourt

□ ESPACE ANGLOPHONE

- p. 59 Pointe-aux-Esquimaux / Havre-Saint-Pierre... au début du XX^e siècle.
Un souvenir de Clarence Ahier — Pierre Rouxel et Isa Di Piazza
- p. 62 The Forgotten Labrador : Kegashka to Blanc Sablon — Cléophas Belvin

□ ESPACE AUTOCHTONE

- p. 63 La littérature amérindienne du Québec — Pierre Rouxel
- p. 68 Un compte rendu de *Caillou et les Innus* — Manon Beaudin

□ AU NORD DU NORD

- p. 70 Une lecture de *Je m'appelle Bosnia* — Pierre Rouxel
- p. 73 Gagnon, ville disparue — Pierre Rouxel

LE CONTE : *universel et nord-côtier*

CLÉMENT LEVESQUE

RICHARD-SANS-PEUR

(résumé)

«Une fois, il y avait un seigneur qui était dans une place...», un mauvais riche qui volait le pauvre monde. Un jour, lui prend l'envie d'avoir la corne du diable. Certains essaient, sans succès, de le berner avec un panache de caribou ou une corne de bœuf.

Il fera appel à Richard-sans-peur, lui promettant son royaume s'il parvient avant un an et trois jours à voler sa corne au diable.

Richard fait provision de linges et de victuailles pour un long voyage.

Fatigué, affamé, après avoir longuement cheminé, il rencontre un vieux mendiant, lui aussi tenaillé par la faim. Richard partage avec lui ses dernières galettes. Reconnaisant, le vieillard lui donne une relique montée sur une chaîne.

Le héros reprend la route, arrive à un camp. Le diable s'y manifeste pendant qu'il prépare des crêpes. Trois jours durant - plutôt trois soirs - il y aura combat entre les deux duellistes. Lucifer est sur le point de gagner lorsque Richard pense à sa relique et «varge, donne un coup sur la tête du diable, la corne tombe à bas.» Le diable vaincu, après une bonne nuit de sommeil, Richard prend le chemin du retour.

En route, il croise encore le vieux mendiant qui le met en garde : «La richesse du roi est faite de toutes ces choses volées aux pauvres, tu devras leur rendre ce butin.»

Las, Richard «oublie» le conseil et garde pour lui les biens mal acquis par le roi.

Mais, à l'orée de la mort, il doit faire son «bilan de bonté». Petit crédit : une galette partagée avec un gueux. Le diable lui rend visite et dit : «Tu achevais, puis tu as bien fait de penser à cela. Si tu n'y avais pas pensé, tu étais à moi encore, tu n'étais pas délivré.»

Source

Gouvernement du Québec, *Corpus de faits ethnographiques québécois, région de la Côte-Nord*, Québec, Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, 1981, 327 p. (voir p. 133-138).

LE CONTE N'EST PAS QU'UNE HISTOIRE POUR AMUSER ET ENDORMIR LES ENFANTS. Le conte, voilà une chose sérieuse présente dans toutes les sociétés, étudiée dans les universités.

Pointons «conte» sur le Web. Le serveur a repéré plus de 19 000 000 mentions ! Affinons notre recherche et intéressons-nous à un conte particulier. Inscrivons «chasse-galerie». Réponse : près de 560 000 inscriptions! Vertigineux ! Les frères allemands Jacob et Wilhelm Grimm, le Danois Hans Anderson, les Français Alphonse Daudet et Charles Perrault ne représentent que la partie visible - écrite - d'un immense iceberg de littérature orale.

Souvent, ces écrivains figeaient à l'écrit des récits oraux circulant de bouche à oreille dans leur société. Le conte vit, évolue comme la rumeur, avec le temps et la multiplication des transmissions. Chaque nouvel auditeur nuance ce qu'il a appris selon sa compréhension, le contexte, ses croyances, ses valeurs personnelles. Il y inscrit aussi les valeurs, conflits, croyances et idéologies des divers groupes sociaux.

Auditeurs et lecteurs, au-delà des souvenirs d'enfance, peuvent y lire en filigrane l'histoire des hommes en société. Comme l'ADN porte la trace de nos lointains ancêtres, telle l'astronomie qui nous fait «voir» les débuts de l'univers, le conte et ses avatars écrits dévoilent des bribes du passé. Il nous montre à la fois l'unicité dans la diversité de l'humain, sous une multitude de manifestations, de représentations événementielles.

Les histoires de maison hantée, de diable danseur ou de chasse-galerie circulent sous de multiples variantes dans diverses sociétés. L'ensemble montre bien que local

est trace de l'universel et que l'universel est la synthèse de plusieurs lieux.

Y abondent aussi les histoires de personnes réelles qui, de narration en narration, prennent une dimension surhumaine et mythique. D'ailleurs, la plupart des contes prennent source dans des faits réels que le temps, et les conteurs et la mémoire collective ont estompés.

Les chercheurs Antti Aarne et Stith Thompson ont ainsi pu élaborer une typologie du conte. Ils proposèrent sept grandes catégories : contes d'animaux, de magie, religieux, romanesque, de l'ogre stupide, fabliaux et contes à formule. À l'intérieur de ces catégories, ils ont défini 2400 contes-types. Le conte nord-côtier *Richard-sans-peur* s'inscrit dans les contes de magie (type 326).

Depuis plusieurs décennies, au Québec, à l'Université Laval, le Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires (CELAT) compile, analyse et publie sur le sujet. Leurs chercheurs ont parcouru et parcourent toujours le pays pour alimenter le corpus québécois du conte.

Le Côte-Nord est bien présente dans leur répertoire. Tirés d'un document entièrement dédié à la Côte, publié en 1981, mentionnons, entre autres contes, *La légende de mamelons* (Tadoussac), *Les maisons hantées* (Godbout) ou *Le serpent de mer* (Sept-Îles).

Plusieurs écrivains ont aussi écrit des versions personnelles de l'oralité nord-côtière. Citons quelques exemples. Louis Fréchette, dans «Masques et fantômes», décrit un spectre qui roderait sur le site du naufrage de la flotte de Walker, en 1711, sur les récifs de l'Île-aux-Cœufs, près de Rivière-Pentecôte. Jean-Claude Dupont du CELAT a publié dans *Légendes de la Côte-Nord*, une abondance de contes tels «La femme abandonnée sur l'île», «L'île aux chats», etc.

De plus, depuis quelques années, le conteur traditionnel se professionnalise. Pensons aux conteurs Fred Pellerin de Saint-Élie et Simon Gauthier de Sept-Îles. Et se multiplient, au Québec, les festivals du conte : aux Îles-de-la-Madeleine, à Montréal, Trois-Rivières, Trois-Pistoles, Tadoussac ou Natashquan.

En somme, oral ou écrit, le conte se porte bien.



Les Nord-Côtiers, avides d'histoires régionales ou locales, ne devraient pas oublier cette dimension d'un passé toujours présent.

Au-delà des faits historiques, à qui sait le lire, le conte raconte les mentalités et, par osmose, il prend l'air du temps. □

CELAT, *Les Cahiers du CELAT, Les Nouveaux Cahiers du CELAT*.

Dupont, Jean-Claude, *Légendes de la Côte-Nord*, Sainte-Foy, Édition J.-C. Dupont, 1996, 64 p. (Du même auteur : *Légendes des villages, du Saint-Laurent, du cœur du Québec, du Bas-du-Fleuve*, etc.).

Fréchette, Louis, *Contes II. Masques et fantômes et les autres contes épars*, Montréal, Fides, collection Nénuphar, 1976, 372 p.

Légaré, Clément, *La bête à sept têtes et autres contes de la Mauricie*, Montréal, Quinze, 1980, 276 p.

Lemay, Pamphile, *Contes vrais*, Montréal, Fides, 1973, 284 p.

Norman, Howard, *Contes du Grand Nord*, Paris, Albin Michel, 1990, 370 p.

Pistes bibliographiques

Bettelheim, Bruno, *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Robert Laffont, 1976, 399 p.

Vivre au phare de Pointe-des-Monts *à la fin du XIX^e siècle*

PIERRETTE THIBEAULT*

ELIOZA FAFARD A NEUF ANS QUAND ELLE S'INSTALLE, AVEC SA FAMILLE, AU PHARE DE POINTE-DES-MONTS où son père occupera le poste de gardien. Elle y demeurera jusqu'à l'âge de 24 ans. En 1937, âgée de 74 ans, elle publie, à l'Atelier de l'Eclaireur de Montréal, le journal qu'elle a tenu tout au long de ces années où elle témoigne de ce qui s'est passé de marquant dans leur vie et dans celles des visiteurs, souvent importants, qui y ont été maintes fois reçus ou accueillis suite à un naufrage.

Il n'est pas rare qu'une fois atteint l'âge de la vieillesse, on aime à réveiller les souvenirs reliés à l'enfance, par un évident besoin de les revivre, mais aussi pour les laisser en héritage aux enfants et aux petits-enfants. Mme Fafard-Lacasse est née dans un petit village du Saguenay où, nous apprend-elle, elle ne s'est jamais plu tant son esprit romantique appelait une nature moins monotone, plus grandiose, une vie teintée d'aventures. C'est donc avec beaucoup d'excitation qu'elle accueillait cet emploi de gardien de phare pour son père et leur déménagement dans ce lieu aux portes de «l'extra-ordinaire».

Chacun des quatorze chapitres de ce livre nous rappelle un moment fort de son existence, laquelle se confond souvent avec des temps historiques marquants tels que les naufrages et les visites de hauts personnages ou de curieux visiteurs.

Grâce au talent d'observatrice hors pair de Mme Fafard, on apprend beaucoup sur les tâches reliées au poste de gardien de phare.

On sent bien qu'elle a suivi pas à pas son père maintes et maintes fois, recueillant avec précision les informations qu'elle glanait au fil des jours : les dix-sept lampes puissantes du phare, les petits gestes quotidiens, les coups de canon à tous les quarts d'heure par temps de brouillard, les premiers occupants du phare dont son père fut le quatrième gardien dès 1872, et ce, jusqu'à sa mort dix-huit ans plus tard. Il laisse alors son poste à son fils Victor le quel, après 35 ans de service, céda la place à son fils Georges, troisième génération de Fafard au phare de la Pointe-des-Monts.

L'auteure se rappelle tout d'abord leur arrivée, après trois jours de navigation, sur une goélette partie de Québec le 15 novembre 1872. Après avoir essuyé de forts vents, ils arrivent sains et saufs au terme de leur voyage, abordant ce lieu, nous dit-elle, où elle devait passer les plus belles années de sa vie.

Au contact des «sauvages» ou «métis», leurs seuls voisins, elle apprend de ces êtres superstitieux et croyant aux maléfices et aux mauvais esprits plusieurs légendes ayant trait à des personnages disparus ou à des faits curieux supposés s'être produits depuis l'existence du phare, légendes qu'elle s'empresse de partager avec ses lecteurs. Ethnologue sans le savoir, elle nous décrit précisément les vêtements des Indiennes qu'elle côtoie, les longs cheveux des hommes. Il lui fallut cependant vaincre d'abord sa peur d'être scalpée par ces êtres qui les observaient «à demi cachés dans les broussailles».

Jouant de malchance, ils sont tous atteints dès les premiers temps de leur arrivée par une terrible fièvre typhoïde à laquelle ils devaient faire face seuls, sans médecin ni secours d'aucune sorte et entourés d'Indiens frappés de terreur et croyant que ces blancs jetaient des maléfices. Ils avaient bien raison d'avoir peur, car, malgré leur prudence, quelques-uns ont été atteints de cette maladie et en moururent.

Même si Mme Fafard ne nous révèle rien de ses lectures, on dénote dans son style une nette propension aux envolées lyriques des grands romantiques. Au retour d'une promenade en voiture au clair de lune, elle s'extasie devant le spectacle grandiose des nuits d'hiver : «Celui qui a pu contempler le ciel parsemé d'étoiles, la lune projetant sa lumière opaline sur la sombre et vaste forêt, coulant ses rayons sur les arbres recouverts de frimas, les reflétant sur la neige immaculée, ne peut facilement l'oublier» (p. 16).

Texte hautement informatif que ce journal de jeune fille. Elle nous apprend, entre autres, que l'on peut voir, autour du monument de Wolfe à Québec, quelques-uns des vieux canons provenant des frégates de l'amiral Walker qui, on le sait, a fait naufrage en 1711 entre l'Île-aux-Œufs et la Pointe-aux-Anglais, canons que son père avait acquis des gens de l'endroit et qu'il avait offert au marquis de Lorne, alors gouverneur-général du Canada.

Après la longue captivité de l'hiver, c'est l'arrivée du printemps et l'ouverture de la

navigation. Et l'on se prend à envier l'auteur qui, de ses fenêtres, voit passer sur le fleuve de jolis vaisseaux à voiles blanches, pas tellement des bateaux à vapeur que des centaines de voiliers transatlantiques, lesquels passaient si près d'eux qu'elle entendait souvent les chants particuliers des matelots s'affairant aux changements de voile.

Plusieurs pages sont consacrées à l'événement majeur de l'année : l'accueil des officiers du gouvernement venus pour l'inspection du phare et le ravitaillement, que son père attend avec un grand sourire dont M. Faucher de St-Maurice, passager sur le même navire en 1873, parle d'ailleurs en termes émus dans son livre *De tribord à bâbord*.

Un chapitre est consacré aux mœurs indiennes des trois principales tribus de la région : les Montagnais, les Naskapis et les Esquimaux, dont elle nous décrit le caractère, le physique et la mentalité souvent curieuse à ses yeux. Elle raconte que son père a demandé un jour à un Naskapi de lui faire une paire de raquettes. Celui-ci lui répondit ainsi : «Moi capable faire raquettes, mais pas certain». Monsieur Fafard, qui ne comprend pas le sens d'une telle réponse, lui demande de s'expliquer : «Moi, dit le Naskapi, aller dans le bois couper l'arbre pour faire raquettes, l'arbre peut tomber, couper jambe à moi, mourir dans le bois, et moi pas capable faire raquettes». Quelle prévoyance !

Vivant plutôt de rêverie, dans une existence de liberté complète, sans aucune obligation sociale, il était dangereux pour une jeune personne comme Elioza de se former une fausse idée de la vie réelle. Ses parents, prévoyants, décidèrent de l'envoyer au couvent de Sillery, dirigé par les SS. de Jésus-Marie. Après une année d'absence, elle revenait, avec deux de ses sœurs, à Pointe-des-Monts pour les vacances estivales.

En novembre 1877, son père, malade, doit s'installer à Québec pour un congé de six mois. Il part donc avec plusieurs membres de sa famille à bord d'une goélette. À cette époque de l'année, la mer est grosse et rend difficile l'avancée du navire. Les hommes de l'équipage, épuisés, oublient, le premier soir, d'allumer les feux des signaux; ils sont donc réveillés, à minuit, par un choc épouvantable : ils venaient d'être frappés par un énorme trois-mâts.

Dans un passage très émouvant, elle relate alors leur sauvetage par l'équipage du trois-mâts norvégien, dans une mer démontée et après plusieurs moments d'angoisse.

Mme Fafard réserve tout un chapitre à deux des plus beaux coins de la Côte-Nord à ses yeux : la baie Trinité et le village de Godbout; lieux dont elle vante surtout les belles plages de sable fin, le panorama dont on peut jouir du haut des célèbres mornes de Godbout, les cascades aux «eaux jaseuses».

Au chapitre 10, intitulé «La Côte-Nord légendaire», il est question d'un feu étrange, surnommé «le feu fantôme», lequel occupa pendant de nombreuses années l'imagination des habitants de la Côte-Nord. Ce feu, explique l'auteure, est authentique et il «n'a nul rapport avec la superstition. J'en ai été moi-même le témoin plusieurs fois». Il s'agit d'un feu qui apparaissait de temps à autre et qui remontait ou descendait le fleuve, dans une lumière douce et vacillante, comparable à celle d'un navire, changeant quelques fois de couleur. Le phénomène pouvait se produire en toute saison, mais toujours par un soir de très grand calme. Elle précise même l'avoir aperçu devant le phare, un soir de janvier, alors qu'aucune navigation n'était possible. Feu l'honorable Taschereau, d'Ottawa, en excursion sur la Côte-Nord sur son yacht, ayant aperçu ce feu, l'aurait poursuivi sans succès toute la nuit. Le feu apparaissait toujours à une certaine distance de son bateau, mais il ne put jamais l'atteindre, de sorte qu'au matin le juge s'aperçut qu'il avait parcouru plus de quarante milles, vers le sud ! Quelle histoire ! On comprend le pouvoir d'un tel phénomène sur une imagination fertile ! Ne s'arrêtant pas là, Mme Fafard se lance ensuite sur le sujet de monstres marins d'environ quatre-vingt pieds aperçus non loin du phare. Voilà trouvée une belle explication à tous les naufrages !

Son père reçoit au phare, lorsqu'Elioza est âgée de 16 ans, deux visiteurs distingués qu'il hébergera plusieurs semaines : le comte Desloges et un jeune marquis de Roy. Ce dernier surtout, avec son joli langage parisien, avait tout ce qu'il faut pour représenter, aux yeux de l'adolescente, le Prince Charmant. Son départ fut un choc pour elle; son souvenir remplit encore longtemps ses rêves. Après le Prince Charmant, c'est au tour de cinq nègres



Elioza Fafard-Lacasse et son fils.

Source : Société historique de la Côte-Nord

africains naufragés de frapper à leur porte. Ces derniers travaillaient sur un navire norvégien, le Kinsberg. On ne peut pas dire que la vie soit monotone au phare de la Pointe-des-Monts.

En guise d'épilogue, l'auteure, devenue adulte, se revoit, «pensive et solitaire, assise sur la grève», en ces lieux qu'elle dut quitter non sans un vif pincement au cœur. Elle y est cependant revenue une dernière fois, plus tard, pour constater que rien n'avait changé. Elle retrouve intacts les huit étages du phare et ses plus beaux rêves de jeune fille.

Elioza Fafard-Lacasse quittera Pointe-des-Monts à l'âge de 24 ans. En 1891, elle épouse Louis-Télesphore Lacasse, à Sillery. Elle est décédée en 1946, à 83 ans. □

* Pierrette Thibeault est professeure de langue et littérature au Cégep de Sept-Îles.

Référence
Fafard-Lacasse, Elioza, *Légendes et récits de la Côte-Nord du Saint-Laurent*, Atelier de l'Éclaireur de Montréal, Bibliothèque électronique du Québec, volume 123: version 1.0, novembre 2001, 78 pages.

Côte-Nord, 1928 : Voyage d'études du ministre des Terres et Forêts, *Honoré Mercier*

PIERRETTE THIBEAULT



DANS UN TEXTE DE QUATRE-VINGTS PAGES, RÉDIGÉ EN 1929, LE JOURNALISTE ET ROMANCIER DAMASE POTVIN REND COMPTE D'UN VOYAGE EFFECTUÉ SUR LA CÔTE. Ce récit de voyage est divisé en deux parties d'égale longueur : la première, intitulée *Sur la Côte*, nous permet de suivre l'expédition, de l'accompagner lors des escales du navire dans quelques villages, alors que la seconde, *Dans l'Île*, relate les quelques jours passés dans cette « charmante et étrange Anticosti » (p. 73).

Dès la dédicace, l'auteur nous annonce clairement la couleur de l'ensemble; il offre, en effet, à l'honorable Honoré Mercier, ministre des Terres et Forêts, ces « quelques notes d'un voyage fait en son aimable compagnie sur la côte nord du Saint-Laurent que les effets de son programme d'exploitation forestière vont transformer bientôt en une série de petites villes industrielles ».

Damase Potvin entreprend cette croisière de huit jours le matin du 25 juillet 1928 en tant que membre d'un groupe de courriéristes parlementaires de la Législature de Québec qui, grâce au ministre Mercier, bénéficie d'un voyage d'études dans l'une des régions industrielles de la province : la Côte-Nord. L'auteur nous explique que ce programme, qui existe depuis trois ans, vise à montrer les développements de l'industrie forestière et les « bons effets de la politique du gouvernement ». Par conséquent, ne nous attendons pas ici à une critique des opérations menées par les dirigeants de l'époque, d'autant plus qu'embarquent avec eux sur le *Fleurus* de la *Anticosti Navigation Co.*, l'honorable Mercier lui-même et ses assistants les plus dévoués; ils sont tous les hôtes de M. François Faure,

gérant général des opérations forestières de la Anticosti Corporation.

Le style de l'auteur est plutôt grandiloquent, cherchant souvent l'image romantique, et nous rappelle de plus, à quelques endroits, l'érudition littéraire de Damase Potvin lorsqu'il emprunte, entre autres, une tournure du *Candide* de Voltaire : « Tout promet donc d'aller pour le mieux dans le meilleur des bateaux possibles » (p. 13).

Avant de se rendre à Anticosti, terme de leur voyage, ils visiteront, après une brève escale à Rimouski, la Rivière-aux-Outardes, Franquelin, Shelter Bay, Clarke-City et Sept-Îles. Vivement impressionné par la Côte vue du fleuve, Potvin déclare qu'il ne serait pas étonné que cette région devienne un jour « un lieu de promenade romantique » (p. 17), tellement il trouve remarquable ce mélange de lagunes, de steppes, de roches, de forêts, source inépuisable d'inspiration et de rêverie pour un esprit comme le sien.

L'intérêt majeur de cet ouvrage, c'est qu'on a droit, à chaque escale, à une description plutôt dynamique des lieux et des personnages souvent importants qui les accueillent et les dirigent vers l'objet de leur visite, le plus souvent des établissements forestiers de l'*Ontario Paper Co.* ou de la *Gulf and Paper Co.*, visites souvent prétexte à rappeler « l'excellent résultat » de la politique gouvernementale en ce domaine et permettant à l'auteur, en bon élève, de rédiger ensuite un texte riche en informations de toute nature sur ces établissements.

On a cependant droit à quelques passages savoureux comme celui-ci où Damase Potvin raconte le trajet fait par le groupe

dans une petite locomotive à moteur tirant avec grand bruit deux plateformes sur lesquelles ils sont installés : «Tout à coup se produit un choc formidable et nous roulons pêle-mêle sur les plateformes dans les positions les moins esthétiques que nous ne tenons pas, du reste, à éterniser. La plateforme d'en avant a déraillé et comme les roues sont profondément encastrées entre les traverses de la voie ferrée, le train a stoppé on ne peut plus brusquement. Le Consul de France, M. Henri Coursier, et le représentant du *Devoir*, M. Georges Léveillé, se trouvaient à l'avant de la malencontreuse plateforme et le choc les précipita, tête première, sur le talus. Minute d'émotion, mais que la France et le journal de M. Bourassa firent courte. Le *Devoir* se releva d'un bond suivi de la France pas le moins du monde affectée par cette chute qui n'était rien auprès de celle qu'elle a fait subir à l'Allemagne en 1918. Quant au *Devoir*, il se comporta avec toute la grâce acrobatique qui le distingue parfois. L'accident n'eut pas de suite, heureusement, ce qui dépita quelque peu le journaliste à sensation qui sommeille dans le cœur même du courriériste parlementaire» (p. 22).

De son bref passage à Sept-Îles, on retient que le problème de la disparition de la morue ne date pas d'aujourd'hui puisque, dès 1928, Potvin note que la pêche à la morue était l'affaire sérieuse de l'endroit... quand il y avait de la morue. Son souci du détail dans la description l'amène aussi à nous préciser que le menu du repas offert par M. Collier, gérant local des opérations à Clarke City, «était présenté sur des feuillets de pulpe telle que fabriquée dans les usines de l'endroit et ornée de différentes photographies» (p. 34).

Leur voyage vers l'Île d'Anticosti ne se fait pas aussi aisément que la première partie. Le mauvais temps et ses terribles corollaires, les nausées et la crainte du naufrage, sont de la partie et tous ont bien hâte de mettre pied à terre à l'extrémité ouest de l'Île. Mais, heureusement, «grâce au travail incessant du gouvernement fédéral, depuis cent ans, le fleuve et le golfe Saint-Laurent sont, pour ainsi dire, balisés de phares, de lumières flottantes, de bouées, de sifflets et de cornes à brume...» (p. 39); l'Île, nous apprend l'auteur, possède quatre grands phares dont la construction a coûté au gouvernement canadien la somme de 125 955,07 \$.

Après le rappel du «Massacre de l'Île d'Anticosti», événement tragique bien connu survenu en 1828 lors d'un naufrage, c'est avec soulagement qu'ils accostent enfin. Tous sont d'abord agréablement surpris de constater à quel point tout est propre et bien tenu, les rues droites, larges, «macadamisées»; ils visitent avec le plus vif intérêt les boulangeries, les forges, les magasins, les abattoirs, les écuries, l'hôtel, l'hôpital, etc. Damase Potvin nous apprend alors qu'il fallait obligatoirement, pour pouvoir mettre le pied sur l'Île, avoir été examiné des pieds à la tête par un médecin spécial se tenant sur le débarcadère et que, par un privilège spécial, ils en ont été exemptés !

Toujours instructif, ce récit de voyage aborde ensuite l'organisation religieuse, sociale et scolaire des lieux. On découvre donc que le lait des vaches est servi à domicile dans des bouteilles cachetées, que les 144 élèves de l'école ne paient qu'une somme minime pour leur instruction, que la population n'a rien à payer pour la dîme, qu'il y a un service d'aqueduc dont l'eau est «chlorinée», la compagnie prenant à son compte toutes ces dépenses. Voulant empêcher que l'isolement décourage ses employés, elle accorde également beaucoup d'attention aux amusements; c'est ainsi que l'Île a un théâtre, une salle de pool, de billard, un tennis et, bientôt, un terrain de golf. Chaque automne, il y a une grande fête pour les employés et distribution de cadeaux à Noël et au Jour de l'An.

Après la visite au village, c'est l'installation au château Ménier [sic] dont Potvin a surtout apprécié les richesses et les beautés intérieures plutôt que l'architecture extérieure d'un «style simple». Il ne tarit pas d'éloges sur la qualité et la gentillesse des employés à leur disposition. Suit un long récit sur Louis Jolliet, premier propriétaire de l'Île, puis un autre sur l'excentrique Louis-Olivier Gamache dont la vie solitaire a donné naissance à de nombreuses légendes.

Le séjour se poursuit avec l'inévitable voyage de pêche au saumon à la Rivière-à-la-Martre. Damase Potvin et Henri Méthot, intéressés plutôt par la géologie, partent à la recherche de fossiles ou de pierres rares, sans succès, et finissent étendus sur la grève, «ronflant comme des toupies anglaises» (p. 60). Revenant alors sur le problème de la disparition de la

morue de la Côte-Nord à cause des marsouins, il nous révèle l'idée complètement aberrante qu'on avait eue pour régler le problème : bombarder les marsouins du haut des airs ! Idée venue, paraît-il, de France et du Danemark ! On a heureusement vite réalisé que ce système de destruction serait beaucoup trop dispendieux et, en somme, peu efficace. On a plutôt préféré remettre sur pied l'industrie de la pêche aux marsouins, dont les débuts remontent en 1701, à Kamouraska.

Il ne pouvait passer sous silence la présence de plus de 300 000 chevreuils vivant partout en liberté, de même que de nombreux renards noirs et argentés. Cette abondance s'explique par la prohibition de la chasse et de la pêche sur l'Île. Seule la compagnie peut autoriser la chasse sur ce territoire et elle fournit alors au chasseur le matériel nécessaire.

Cette plaquette se termine par une histoire d'Anticosti, de Jacques Cartier, qui prit possession de cette île en 1534 à la vente de l'Île à l'Anticosti Corporation par M. Meunier, en 1926. Puis c'est le retour sur le Fleurus qui réussit à les ramener à Québec en quarante-huit heures seulement.

Ces pages d'impressions de voyage et de peinture des principaux lieux économiques de la Côte par Damase Potvin abondent en renseignements historiques susceptibles d'intéresser les lecteurs amoureux de la petite histoire et des anecdotes savoureuses dont l'auteur n'est jamais avare. □

Note

- 1 Potvin, Damase, *En zigzag sur la Côte et dans l'Île, simples notes d'un journaliste*, imprimé par Ernest Tremblay, 1929, 80 pages.

Les chemins

d'Yves Thériault

MARIE LÉVESQUE*

POURQUOI DEVRAIT-ON S'INTÉRESSER À LA LECTURE OU À UNE RELECTURE DES ŒUVRES DE THÉRIAULT ? Parce que l'homme, l'écrivain, a souvent choisi la Côte-Nord comme référent géographique et aussi parce qu'il s'est intéressé à des personnages qui, vraisemblablement, ne pouvaient donner leur pleine mesure que dans ces paysages arides, parfois inhospitaliers. Enfin, notre intérêt pour l'œuvre peut aussi résider dans le fait qu'elle nous rappelle comment nous étions nous-mêmes, lorsque nous sommes arrivés ici, à découvrir ce pays comme une césure de routes, le pays des Montagnais qui se défonçaient à La Grange, et aussi nous apprendre que ces terribles bateaux ne transportaient pas que de bonnes intentions.

Parmi les histoires d'Yves Thériault, les trois suivantes, présentées dans la chronologie de leur édition, ont retenu mon attention : *Les temps du carcajou* (1965), *N'tsuk* (1968) et *La Passe-au-Crachin* (1972).

On a beaucoup écrit sur l'œuvre de Thériault, son pouvoir de conteur, sa nécessité d'écrire pour faire vivre la famille. On dirait aussi que l'homme s'est perdu dans ces considérations sociales. Il n'était pas un universitaire, plutôt un observateur de la scène humaine, un fabuleux «mémorisateur» des gestes, des expressions verbales, des regards et probablement de la luminosité qui descendait sur des paysages qu'il n'avait pas toujours vus, mais qu'il a transposés, comme un peintre ou un traducteur, en les interprétant.

Si aujourd'hui je reprends la lecture des *Temps du carcajou*, c'est surtout que la première lecture à l'adolescence m'avait paru d'une extrême violence. C'est ce dont je me souvenais. La Côte-Nord, ce pays, cette région devrait-on écrire, m'avait saisie. Pouvait-il exister un lieu de la vengeance aussi terrible et un équipage si mal famé, que même le capitaine arrivait mal à maîtriser les ten-

dances malsaines, plus proches de la déviance que de la rationalité. Mais en littérature tout est possible, les lointains Labrador, comme les femmes infidèles qui méritent une punition que seule la nature arrivera à dominer. Le capitaine, tel un Achab de Melville, connaît la Côte en allant et en revenant et lorsqu'il décidera que le moment est venu, minutieusement, il choisit un à un ses hommes de pont pour un sombre dessein, que même les plus téméraires n'arriveraient pas à concevoir. Esprit tordu de celui qui se dit le «roi du golfe», ici, il s'agit peut-être d'un clin d'œil à Hemingway, qui avait aussi passablement bourlingué, sur les mers comme dans les verres d'alcool.

«Je cherchais cette fois une brute, seulement une bête de force. Une puissance d'homme. Je l'ai trouvée, un peu comme j'ai trouvé tous les autres, par hasard. Un colosse aux yeux chassieux, qui se nommait Burrell, une sorte de gorille, un être mentalement arriéré, que j'ai facilement recruté au bureau d'emploi du syndicat des marins. Un gars tout au plus bon à soulever des montagnes sans réfléchir.» (p. 127)

Ce qu'il faut voir ici, c'est la grande capacité de Thériault à évoquer la blessure de l'homme, blessure de l'orgueil bien sûr, mais de la masculinité prise dans ce qu'elle a de plus vulnérable, la femme. Sans trop discourir, sans faire de volutes de sensiblerie comme la fumée d'une cigarette dans la pénombre, l'auteur décrit simplement le cri d'une douleur dont les résonances se rendent jusqu'à nous. Aujourd'hui si Thériault repassait, il s'arrêterait prendre un café avec les gens du collectif Hommes Sept-Îles et écouterait les histoires de ces gaillards et de leurs peines. Peut-être écrirait-il un autre roman, qu'il publierait chez Actes Sud, comme *Les temps du Carcajou*, qui a été publié en France. Un récit pour raconter le

Canada - vocable du temps- et ses mœurs, mais aussi ces grands oubliés, qui accomplissent des périple interminables pour amener vivres et marchandises à des gens du bout du monde. Cette réalité est encore celle des villages de la Basse-Côte-Nord, comme l'a si éloquemment montré Jean-Claude Labrecque dans son documentaire *Le chemin d'eau* (2006).

La description des paysages est toujours juste, la phrase brève, comme celle des auteurs américains contemporains. En lisant Thériault, on ne peut que penser à Steinbeck et Hemingway, tant pour la pertinence que pour la concision du propos.

«Tels certains soirs du Labrador où n'existent que la falaise de granit, la vague déchaînée et le ciel où guettent les étoiles. Tout est si grand, si haut, si puissant, irrévocable, qu'une frayeur originelle saisit l'homme, car il a soudainement pris conscience de sa propre mesure.... Voilà ce que je ressentais. Or tout cela est ordinaire, et c'est paraît-il de même au Sahara, de même au faite de l'Everest, de même dans l'avion de ligne qui vole à dix mille mètres et qui va choir. La vraie mesure de l'homme.» (p. 20)

C'est le capitaine qui parle ainsi. Tout n'est pas que déviance, nous rappelle aussi Thériault.

Toujours ce désir de décrire l'homme dans ce qu'il a de plus fondamental. Aussi, quand c'est la femme qui parle et une Innue d'autant plus, le discours mérite, particulièrement aujourd'hui, qu'on s'y arrête. Pourtant, à sa sortie en 1968, le roman *N'tsuk* est perçu par les critiques, encore ceux-là, comme une longue mélodie du Nord, un monologue ethnologique, sans apparente consonance

littéraire ou digne de mention. On se trompe encore sur la verdeur et la perspicacité d'Yves Thériault. Avec le recul biographique, on peut y voir ici des traces du passage de l'auteur au ministère canadien des Affaires autochtones et du Grand Nord. Jamais, cependant, l'auteur ne s'exprime comme un fonctionnaire et la position qu'il prend mérite, particulièrement sur la Côte, que le récit soit lu dans les classes innues.

N'Tsuk est l'histoire oubliée ou l'histoire que nous refusons d'entendre, celle de la sédentarisation d'un peuple nomade, forcé, par le développement du Nord, à se redéfinir. On met encore ici le doigt sur ce que l'être a de plus fondamental : l'identité. Elle passe par la voix d'une vieille Montagnaise, qui s'adresse à la femme blanche. La prétendue liberté, qu'apporte la vie citadine, est au cœur du débat. Celle-ci prend le nom de liberté, on n'écrit pas encore le féminisme, cela viendra cependant.

Il y a, tout au long du récit, cette insistance profonde à reconnaître et à nommer le drame des peuples vrais, déchirés entre la filiation - la transmission de la tradition - et l'idée de progrès. C'est dans le Nord, lieu des grandes réalisations techniques, que se tient la conversation. Le rapport à la réalité passe par la tradition, les craintes et les joies qu'apportent le froid, la solitude des vastes étendues et surtout le sens du devoir de la femme montagnaise, son inlassable quête de faire vivre la famille en ces lieux hostiles, riches en gibier et parfois terrifiants, parce que non domptés.

«Vois-tu, nos préoccupations à nous peuvent sembler futiles à la femme blanche des villes, pour qui tout est accompli par d'autres. Point besoin de marcher en raquette dix, vingt, trente lieues. Point besoin d'attendre à partir d'un quatrième soir, un homme en forêt qui n'entre qu'au sixième.

(Et les grands vents du nord étaient venus, nantis d'une infinie puissance, pour tout écraser. Où était Sholshe? Sous quel abri? Devant quel danger? On dira que chez les miens, le sens du temps et du passage des jours n'est pas le même que chez les tiens. C'est peut-être vrai. Aux moments de sérénité, nous ne comptons ni les heures ni les jours. Mais nous connaissons, comme toi, comme vous tous la peur de la mort. Surtout celle de ceux qui nous sont chers. C'est peut-être là de l'égoïsme...)» (p. 37)

N'Tsuk, on voudrait la rencontrer, écouter encore son histoire, à l'heure des négociations territoriales. Si Thériault refaisait le voyage jusqu'à Schefferville, il la trouverait assise sur un banc de train à revoir en rêverie ses terres et ses chasses, ses attentes et sa grande préoccupation des enfants, ses enfants qui fréquentent dorénavant l'université et reviennent travailler au Conseil de bande. N'Tsuk est plus nécessaire que jamais. «Ayant accordé sa propre démarche à celle de la nature même, l'homme pourrait, tout en progressant et tout en fabriquant tous les artifices de son choix, rester tel qu'il fut placé sur la terre.» (p. 86)

Le «je» est une femme, un exercice, à mon avis, toujours périlleux pour l'auteur d'un autre sexe. Peu réussissent à transgresser les codes et les symboles propres à sa vision sexuée des émotions, indéniablement liée à l'identité. C'est peut-être ce qui avait choqué à l'époque, cette prétention à vouloir devenir l'autre. On ne peut cependant que reconnaître la grande maîtrise de Thériault qui, une fois de plus, innove dans un Québec figé par ce qu'il ne voulait pas voir. Veut-il, aujourd'hui, revoir cette vision? La question, sur la Côte-Nord, se pose avec acuité. La réponse viendra probablement des Innus eux-mêmes.

Enfin, dans *La Passe-au-Crachine*, nous repartons vers le Labrador, pays mythique il semble bien, puisqu'il ne nous appartient plus depuis 1927! Son appellation, toutefois, demeure contemporaine de Thériault. Et puis on a aussi besoin de ces endroits sur lesquels on arrive mal à prendre pied. C'est le pari d'un couple de Bretons, parti à la recherche d'eaux poissonneuses et d'une autre vie, délaissant tout derrière lui, et particulièrement pour la femme, le confort de sa maison et la proximité de la famille, en un mot le cocon. «Des eaux douces et sereines donc, jusqu'aux mers glacées qui naissent du Pôle et torturent douze mois l'an les hautes rives du Golfe, de Belle-Isle jusqu'aux Madeleines, et de Miquelon jusqu'à Mille-Vaches.» (p. 33) Étonnante leçon de géographie, qui a le mérite de nous rappeler, en plus des points cardinaux, que les gens de la mer ont des voisins lointains qu'ils traitent comme de la parenté, une parenté maritime, s'il en est une.

On largue les amarres donc et après une navigation presque parfaite, l'anse apparaît, l'anse de la solitude et de la désolation, que seul un Inuit viendra rompre avec ses

arrivées et ses départs impromptus; puis un Montagnais, qui travaillera de concert avec le Breton, Jean. Partenariat qui ne souffre d'aucune animosité, mais plutôt d'un grand effort de compréhension mutuelle sous ces latitudes de toundra et de grand vent, dont seuls les autochtones connaissent les mystères.

Puisque le pays est d'une grande solitude, la femme Marie, se surprendra à rêver d'un ailleurs plus clément. Ainsi dans son projet de fuite, elle nous apprend qu'elle

«avait examiné l'anorak de Kulak, curieuse de savoir comment était conçu ce vêtement. Elle en avait retenu la coupe, la disposition de la fourrure, les proportions justes. Elle savait pouvoir le reproduire au besoin. [...] Ainsi vêtue, si c'était l'hiver, Marie savait pouvoir atteindre Sept-Îles s'il le fallait et à la marche. L'été, il fallait se résigner aux moustiques, ou bien attendre le mois d'août, quand la forêt en était débarrassée. Donc, un mois de jours plutôt frais, du beau temps de cheminement dans une forêt propre... Bref été ou hiver, si elle voulait fuir, elle y arriverait. Mais quand exactement?» (p. 66)

Voilà donc une question que bien de explorateurs de l'univers nord-côtier se sont posée périodiquement, au gré des hoquets économiques de l'industrie, des saisons de solitude marquées par la rudesse du climat et la réalité des distances incommensurables. Marie se demande surtout si son désir d'enfanter est réaliste sur une lande si désolée. Si Thériault survolait le territoire, la réponse de Marie se justifierait amplement.

Bref, quel auteur pourrait aujourd'hui chausser les raquettes de Thériault (ou enfourcher un VTT) et partir dans l'aventure littéraire avec autant de souffle et de volonté de raconter le territoire, ses dires et ses peuples? Vraisemblablement, il y a peu de candidats, sinon la fille Thériault, Marie-José, qui a choisi, tel un hommage à l'écrivain, de rééditer l'œuvre en entier. Travail de titan, pour un espace littéraire et imaginaire, qui s'était trouvé un pays. ICI. □

* Marie Lévesque est professeure de langue et littérature au Cégep de Sept-Îles.

Médiagraphie :
LABRECQUE, Jean-Claude. Réalisateur, *Le chemin d'eau*, 2006

THÉRIAULT, Yves. *La Passe-au-Crachine*, Ferron, 1972.

THÉRIAULT, Yves. *Les temps du carcajou*, Institut littéraire du Québec, 1965.

THÉRIAULT, Yves. *N'Tsuk*, Typo, 1998.

C'était le temps d'un été...

JÉRÔME GUÉNETTE*

EN 1993, AUX ÉDITIONS GUERNICA, EST PARU LE ROMAN *AMOR, AMOR* DE CHRISTINE CORMIER. Salué par certains¹, ce court opus entraîne ses lecteurs à Havre Saint-Pierre, village où, le temps d'un été, retourne la narratrice, qui s'était exilée à Montréal pour ses études collégiales. Au sortir de l'adolescence, l'étudiante nous présente une Côte peu attrayante, surtout synonyme d'ennui, ennui qu'elle tente de tromper en visitant son frère aîné Gratien, pour qui elle semble éprouver une affection plus que fraternelle. Bien que cette ambiguïté des rapports fasse naître bien des questions chez le lecteur, le rapport à l'écriture les unissant nous semble beaucoup plus déterminant pour le sens général à donner au roman.

Deux espaces circonscrivent le roman : d'une part, les chapitres I à V relatent le retour, entre la mi-mai et la mi-août, de la narratrice à Havre Saint-Pierre; d'autre part, les chapitres VI et VII se déroulent à Montréal lors des dernières semaines de l'été. Le temps d'un été (de la fin des années 1970), on assiste à la naissance d'une écrivaine qui devra dompter ses démons pour arriver à créer.

La narratrice, dont on n'apprendra le nom qu'à la page 116, à dix pages de la fin, se nomme Solange. D'emblée, nous croyons que le choix de ce nom n'est pas fortuit. Pour marquer l'appartenance à cette époque, les prénoms de Marie-Hélène, Manon, Brigitte, Sylvie, Nathalie, Christine (comme l'auteure), Linda ou Louise nous sembleraient plus représentatifs, Solange faisant plus référence à la génération précédente... Étymologiquement, le prénom Solange vient du latin *solemnis*, «solennel» en français, ce qui convient parfaitement au ton à la fois intimiste, distant,

sérieux et détaché, rarement complice ou enjoué, du moins dans les premiers chapitres. Nous croyons donc que l'auteure a baptisé² son héroïne ainsi pour marquer sa double quête :

- 1) celle, d'abord, concrète, de l'identité, suggérée par le «sol», que revient fouler, dès la première page, l'héroïne sans trop savoir ce qu'elle vient y faire;
- 2) celle, ensuite, plus abstraite, d'un sens, à sa vie, d'une quête spirituelle, sphère évoquée par l'«ange».

Justement, dès l'incipit, Solange nous décrit le sol nord-côtier à partir du hublot d'un avion, moyen de transport qui peut paraître onéreux et peu vraisemblable pour une jeune étudiante de famille modeste. Symboliquement, par contre, il est tout à fait efficace de lancer ainsi le récit : la description du haut des airs permet à la narratrice de porter un regard sur l'espace et les semaines qui l'attendent. Par ailleurs, plus on avance dans le roman, surtout lors de ses promenades à Montréal, plus le soleil se fait présent, plus l'héroïne voit clair : *el sol*, la lumière après la nuit.

Ainsi donc, à la fois quête d'un territoire et quête de soi, quête tellurique et métaphysique, quête extérieure et quête intérieure, ce roman au *je* nous propose un parcours, un aller-retour entre l'identité et l'altérité, entre la Côte-Nord et Montréal, entre un printemps morne et un automne radieux, entre un passé lourd et un avenir prometteur. Nous tenterons de voir où mènent ces directions, inscrites dans le prénom et l'identité d'une héroïne qui se cherche. En effet, la collégienne retourne dans son village natal avec bien peu d'enthousiasme et on a du mal, lors d'une première lecture, à saisir les raisons de cette indolence. Nous verrons dans les prochaines lignes en quoi consiste la transforma-

tion intérieure de l'héroïne et comment les lieux extérieurs et imaginaires y participent.

RETOUR, SEULE, SUR LE SOL DU PASSÉ

C'est donc à bord d'un avion que la narratrice revient sur les lieux qui l'ont vue grandir. Dès les toutes premières phrases, une direction est donnée, une tension s'installe dans cette façon révélatrice qu'aura Solange d'appréhender le monde et d'envisager sa vie :

«Je rêvais entre deux eaux. J'attendais la vie. Que ça fasse sens, un jour. J'attendais tout. J'attendais activement, partout, constamment tout.» (p. 5)

C'est à croire que l'auteure a lu Gaston Bachelard : «C'est près de l'eau que j'ai le mieux compris que la rêverie est un univers en émanation, un souffle odorant qui sort des choses par l'intermédiaire d'un rêveur.»³ En fait, les chapitres se déroulant à Havre St-Pierre sont en effet révélateurs d'une héroïne prise entre la vie mouvante de l'imaginaire et la vie statique de la réalité, prise non seulement «entre deux eaux», mais envahie, noyée dans ses divagations : «Et je replongeais vers la Côte-Nord découpée de lacs, de rivières, vers le Golfe qui s'allonge à sa côte. Une terre couchée avec la mer qui la presse et la presse.» (p. 5) La Côte-Nord de Christine Cormier est d'abord le lieu d'une tension née de la rencontre des éléments eau et terre : «[...] l'eau mange la terre. Les rivières, elles, déracinent les arbres toutes seules. Et la mer gagne toujours. Ailleurs, on disait que le désert gagnait.» (p. 5-6) Mais ici, sur la Côte, la narratrice pourra-t-elle échapper à cette vie intérieure envahissante ? Comme la terre où elle retourne, il semble bien que ce

sera difficile, constate-t-elle : «Mon corps, comme la Terre, est composé aux trois quarts d'eau. J'y pensais un instant et tout s'enfuyait comme au fil de l'eau d'un rapide, s'engouffrait dans une spirale. C'était bon et doux, et terrible à la fois. Comme la Côte-Nord, j'allais à la mer.» (p. 6)

Avant de poursuivre, un premier constat s'impose : retourner au lieu d'origine correspond à un retour à soi, en soi. Mais qu'en est-il de cette attitude antithétique «d'attente active» évoquée plus haut, de ce sentiment à la fois «bon et doux, et terrible» ? Ne nous révèlent-ils pas le malaise de la protagoniste confrontée à une vie et à un espace qu'elle n'arrive plus à apprécier ? Généralement vue comme la terre de tous les possibles, la Côte-Nord peut être considérée comme un Klondike, du moins par ceux qui viennent d'ailleurs. Or, pour Solange, «[r]etourner sur la Côte-Nord, c'était reculer dans un espace sans limite, sans horizon. Imaginez ce que serait le sentiment de perdre son temps à un être qui se sait éternel. Il pleuvait le premier jour.» (p. 5) Après avoir évoqué la Côte et ses eaux, la narratrice présente l'immensité d'un territoire dans lequel on se perd. Comment se retrouver alors ?

Dès cet incipit, on sent que ce retour ne sera pas des plus faciles. En fait, pour Solange, la Côte est derrière elle et, y retourner, c'est arrêter le temps ou plutôt retourner dans un temps *qui ne passe pas* : la première page marque donc le roman de cet état d'âme accablé par cette association d'un temps lourd, température froide et humide, à de longues heures pénibles à attendre le jour d'un nouveau départ. Cette apathie, nous la sentons durant tout le roman grâce à l'usage tout à fait surprenant que fait la narratrice de l'imparfait. Le récit relate une succession de faits du passé : on s'attendrait donc à ce qu'on nous raconte des faits accomplis et terminés, au passé composé ou au passé simple, mais c'est plutôt l'imparfait, qui permet de sentir et de mesurer la durée d'un événement passé, qu'a privilégié la narratrice. Voilà donc, encore une fois, une particularité gênante de cette Côte présentée dans *Amor, amor* : l'ennui est lié au temps qui semble ralenti presque arrêté. En considérant que la narratrice retourne dans l'espace de son enfance, on constatera vite que le passé est synonyme de malaise. Retourner chez elle, c'est reprendre contact avec ce qu'elle a laissé en suspens : tôt ou

tard, elle devra affronter ces *eaux dormantes* qui la tourmentent.

Fait étrange, Solange retourne chez ses parents, mais presque jamais n'évoquera-t-elle leur présence : peut-être travaillent-ils sur des quarts de travail à la compagnie minière ? C'est donc par l'évocation de son seul frère, Gratien, 27 ans, que nous voyons Solange reprendre contact avec les gens de son milieu.

D'abord, terrée dans le salon familial, Solange refuse l'appel de la mère-mer :

«Devant la fenêtre du salon, la mer m'appelait. Mais la neige me dégoûtait. Un 24 mai, c'était révoltant. J'essayais encore de lire. Je résistais à la mer. [...] J'ai coulé avec l'après-midi, j'avais réussi à vraiment lire une cinquantaine de pages.» (p. 9)

Si la chaleur et la mer évoquent le bien-être et des images de farniente, il en est tout autrement du littoral de la Côte-Nord, au cours d'un printemps pluvieux et froid : on cherche à s'en éloigner. Mais Solange, lorsqu'elle sortira de chez elle, n'y résistera pas, et c'est tant mieux. Lorsqu'on vient de la Côte, retourner à la mer, c'est se retrouver, enfin, chez soi :

«J'entrais dans le froid du soleil couchant. Je descendais la petite rue menant à la Promenade des Anciens qui longe la plage. Je traversais, la mer était là. J'inspirais, je pouvais respirer fort, même si ça me faisait trembler. Même si des larmes remplissaient mes yeux, personne ne me voyait. [...] La mer sombre ne bougeait pas. [...] Rentrée à la maison, [...] [m]es gestes étaient lents, à cause de la mer. Elle avait réussi à me calmer tout à fait, comme toujours. Son rythme avait envahi mon corps. J'étais maintenant prête à dormir pendant trois mois durant. Ici au moins, j'avais la mer.» (p. 22-23)

La fin du premier chapitre nous présente donc l'acceptation par Solange de cette «mer grise» (p. 19-20), telle qu'elle est, à laquelle elle ne peut se dérober. Cela lui permet par ailleurs d'échapper à l'inertie de ces journées qui font parfois davantage penser à un séjour en prison qu'à des vacances estivales :

«Je n'avais rien à faire de toutes mes vacances. Je me levais avec peine, la lourdeur accrochée aux épaules.» (p. 21)



Dégoûtée par une Côte hostile, humide, froide et pluvieuse en mai⁴, Solange s'obligera donc à sortir pour aller visiter son frère Gratien qui est en train de terminer son contrat comme enseignant d'anglais à l'école secondaire, contrat qu'il ne renouvellera pas afin de voyager. Des retrouvailles étranges nous donnent un aperçu de la relation ambiguë qu'entretient Solange avec Gratien :

«Un fantôme opaque. Gratien, en classe, pensait peut-être à moi. Gratien qui ? Je ne savais plus. Je ne connaissais que le rêve.» (p. 9) [...] «Je ne saurais jamais, par exemple, à quel moment d'amour ou de je ne savais quoi... [...] J'aimais l'écouter mais ça me faisait mal. [...] Je croyais comprendre confusément qu'il m'aimait bien. Je notais tous ses gestes, sa beauté. Il me paraissait si libre. Je l'écoutais. Je n'ai oublié aucune de ses histoires.» (p. 10) [...] «J'aimais comment Gratien regardait toujours dans les yeux, de ses yeux bleus, quand il parlait. Il voulait peut-être s'assurer de mon attention. Oh, comme il aurait dû l'être ! Je ne savais jamais dire quoi que ce soit. Le silence s'installait. Brisé par des restes de rire. Avec Gratien, je pouvais rester en silence sans être embarrassée. Sans y penser.» (p. 13)

Voilà ce à quoi est confrontée Solange en retournant chez elle : revoir son frère adoré, digne objet du désir occulté... Comment Solange va-t-elle se mesurer à ce retour du refoulé, qui, on l'a vu, était attendu dès les premiers mots du roman : «Je rêvais entre deux eaux. J'attendais la vie. Que ça fasse sens un jour. J'attendais tout.» (p. 5) Et non pas «à tout»... La jeune fille risque d'être déçue. Son frère a une amie, Murielle. Active et joviale, celle-ci est d'abord présentée comme l'antithèse même de Gratien. De toute façon, Gratien n'est plus vraiment amoureux. De fait, comme nous l'avons mentionné plus haut, il partira en voyage, non pas avec sa copine, mais avec un ami, Bert, en Scandinavie. En apprenant cela, Solange, bien que contenue, cache mal sa peine de voir partir son frère chéri : «Ma voix sortait mal, étouffée. Je me taisais, incapable d'articuler quoi que ce soit.[...] Je regardais Gratien. Je m'abîmais dans son absence. Il se retournait vers moi pour s'installer confortablement sur sa chaise, les jambes écartées.» (p. 16 et 18) Il est à la fois facile de comprendre l'admiration présente dans cette relation oedipienne non résolue et tout à fait consciente : le frère aîné, objet de ses désirs, représente l'inaccessible et l'innommable. Et elle trouvera le moyen d'attirer l'attention de Gratien⁵, le moyen de créer une complicité avec cet adulte qu'elle ne pourra jamais vraiment aimer comme elle le souhaite. Et comme pour conjurer cette relation basée sur l'ultime tabou et sur le non-dit, c'est justement par le travail sur les mots qu'ils se rejoignent, c'est-à-dire par l'écriture :

«Humiliée d'avoir à briser le silence, je lui demandais pleine d'espoir quand même :

Qu'est-ce que tu fais, tu écris ?

Gratien se mettait à bouger sur sa chaise. [...]

Oui, un peu, pas vraiment, non.

De toute évidence il ne faisait rien de bon. Il n'écrivait pas. Je lui souriais pour l'assurer que je l'aimais quand même. Je savais, c'est difficile d'écrire. [...]

Et toi, quand vas-tu nous montrer tes chefs-d'œuvre?

Il se moquait. Gratien et moi, nous ne parlions que de livres. De livres et de lui. [...] Moi, je n'écrivais pas.

Je sais que tu vas écrire. [...] Ça va être bien. J'en suis sûr.

Nous allions étouffer. [...] J'aurais voulu l'embrasser. Lui dire que s'il n'écrivait pas, je n'écrirais sûrement pas» (p. 18-19)

Solange n'écrit pas, sauf «des bouts de papier» ou «un journal intime dans lequel [elle] ne racontai[t] rien.» (p. 19) Dans cette conversation à bâtons rompus où tout est dit sans que rien ne soit dit, Gratien charge Solange d'une mission, celle de réaliser ce que lui n'arrive pas à mener à bien.

Le nœud est ainsi, en partie, dénoué, le transfert, effectué : le pacte amoureux se transforme en un pacte de confiance. Le nouvel objet du désir est dorénavant acceptable et accepté, de part et d'autre. Gratien peut partir en voyage et Solange, confinée à Havre St-Pierre pour l'été, peut penser à écrire, à l'exemple de Bert, l'ami de voyage de son frère dont elle lira le manuscrit et qui deviendra, dans sa quête des mots, son nouveau mentor.

Au début du chapitre 2, la narratrice commence en précisant qu'«une brume dense enveloppait tout le village. Cette brume de printemps dont on dit qu'elle mange la neige.» Une fois de plus, elle semble faire corps avec le paysage, souffrant «d'une vague douleur à propos de Gratien, mêlée à la conscience diffuse de [sa] vulnérabilité. La brume recouvrait le tout.» (p. 25) Elle évoque ainsi l'ennui, la débâcle amoureuse et les rêves de Gratien (p. 26-31), son frère qu'elle aimerait sauver, dont elle aimerait terminer le roman. Cette atmosphère se poursuit lorsque, de retour d'une soirée passée chez Gratien, Solange décrit, autrement qu'on s'y attendrait, l'arrivée des caplans, habituellement synonyme de célébration :

«J'allais retrouver le silence solennel de la plage. Je ne voyais pas comment ils pouvaient s'aimer après [cette dispute]. Pour moi, une question restait toujours sans réponse : Est-ce que Gratien aimait ?

Les vagues apportaient des bancs de caplans qui venaient mourir sur le sable. [...] Tout le long de la plage, comme des algues, des caplans se mouraient. Je devais marcher un peu plus haut pour ne plus voir la mer froide. Toutes ces nuits finissaient par peser aussi lourd que ces soirs au cœur gros de l'enfance. Tous ces mystères que je n'avais jamais éclaircis, qui me faisaient encore mal. [...] Plein d'autres points d'ombre m'envahissaient pendant que le soleil enflammait le village entier. [...] Les questions se multipliaient seulement, sans qu'aucun sens n'apparaisse. Il ne me restait plus que la force de n'en pas douter.

Jamais. Sinon, j'aurais déjà été morte.» (p. 39-40)

Le retour du refoulé, les fantômes de l'enfance, la mort de ses chiens (p. 40) sont là toutes des questions qui reviennent à l'esprit de Solange. On comprend mieux maintenant ses appréhensions, ses doutes et ses peurs du début. Revenir sur la Côte, c'était confronter ses démons, combattre ses désirs. Mais du désir du frère est né le désir de plaire au frère par le biais de l'écriture. Des eaux troubles asséchées, une nouvelle flamme brille. Et c'est ainsi qu'à la fin de cette partie sur le passé assumé, on voit Solange assister au traditionnel feu de la St-Jean dans «ce village québécois peuplé d'Acadiens qui se souvenaient» et où le «drapeau bleu, blanc, rouge orné d'une étoile dorée flottait au milieu des fleurdelisés. Le feu de joie lançait des charbons brûlants.» (p. 43) Le printemps officiellement terminé, place à l'été, au soleil, à la chaleur. Maintenant qu'elle a regardé en face ce qui la torturait, qu'elle a su nommer ce drame de l'intime dans son journal, Solange est maintenant prête à entrer en contact avec le milieu qui l'entoure.

LES CALMES SEMENCES DE L'ÉTÉ

Le chapitre 3 s'annonce déjà moins désolant, mais plus dynamique, à preuve ces mots du début : «La route longeait la mer calme.» (p. 47) La mer n'est plus «froide» ou «grise» durant cette «journée douce de fin juin.» (p. 47) D'ailleurs, Solange en profite pour visiter les foyers de son village : en effet, son emploi d'été lui requiert de sonder les familles, ce qui permettra à Solange de prendre contact avec les gens de chez elle. Mais l'enquête, selon Solange, ne sera pas complétée : «Je pouvais déjà déclarer que la Côte-Nord échapperait aux sondages.» La réalité socio-économique particulière fait en sorte qu'on n'arrive pas à dresser un portrait juste du milieu, ce qu'endossent, et Solange, et ceux qui ne veulent pas se montrer tels qu'ils sont :

«Pour la partie questionnaire qui portait sur les «Problèmes d'alcool ou de drogue» vécus par la famille, les réponses, bien que variées, se résumaient à la case «non». [...] Ou alors on me servait le classique :

Oh, mon Dieu, pas chez nous !

On me parlait à mots plus ou moins couverts des jeunes du voisin. [...] Selon mon sondage, il n'y aurait eu que zéro

virgule deux pour cent d'alcooliques à Havre Saint-Pierre. La Côte-Nord étant une des régions où l'on boit le plus au Québec...» (p. 66-67)

La lucidité secrète de Solange s'étend à son milieu : elle voit clair, mais, comme elle l'a fait pour elle, ne va pas à l'encontre des forces qui l'animent. Tout au plus, elle devient «complice» de cette enquête qu'elle qualifie de «vraie farce» (p. 65). Solange suit le courant, comme elle suit le littoral au cours de ses nombreuses promenades sur la plage qui l'entraînent dans ses rêveries, mais, dorénavant, ce n'est plus la mort dans l'âme : «Je me suis vue, jouant avec des coquillages et j'ai retrouvé l'image familière de l'ennui. Un ennui doux, étale comme la mer, sans objet précis, sans larme, sans drame.» (p. 48) Elle fait de nouveau partie de son village natal, dont on saisit vite les habitudes évoquées justement :

«Il faisait déjà noir. Une auto roulait lentement, montait sur le trottoir derrière moi. Quatre hommes plus ou moins jeunes me criaient des noms. Une sorte d'artisanat local. Je les ignorais, ils finissaient par repartir à grande vitesse. Marcher dans la nuit me donnait toujours un formidable sentiment de liberté. Mais Havre Saint-Pierre *by night* donnait seulement l'envie de s'esclaffer.» (p. 49)

Le ton est déjà plus détendu qu'aux deux premiers chapitres; plutôt que de désespérer ou d'étouffer, Solange assume le fait de venir d'un village et même, pour l'instant, d'y vivre : «personne ne savait jamais quoi faire à Havre Saint-Pierre, les lendemains ou les dimanches.» (p. 54)

Le lendemain, c'est le départ de Gratien qui, avant de quitter pour la Scandinavie, fait faire à sa sœur, comme il le ferait avec une amoureuse, «le tour de Havre Saint-Pierre plusieurs fois. [...] Rue Babord, avenue de la Brise, rue du Tangon, rue de la Vague. Tout ce vocabulaire maritime balisait [leur] tour de piste. Il y a même une rue de la Dérive, à Havre Saint-Pierre.» (p. 58) Toujours perspicace, Solange n'est plus triste devant le départ de celui qu'elle admire : «J'allais rester seule tout l'été, à lire et à rêver. Je m'en fichais complètement.» (p. 59) Mauvaise foi ou délivrance véritable ? Solange repassera par l'ennui, mais, comme toujours le paysage la prend et elle fond ainsi à «la plage. Tout était égal, étale. Je n'essayais pas d'échapper à cette ligne.

Murielle partait passer un week-end à Sept-Îles. C'était mieux pour elle, l'ennui à Havre Saint-Pierre, l'ennui à ce point, elle n'en pouvait plus. Moi, je ne résistais pas à l'ennui, je le laissais me submerger.» (p. 59) Au printemps, le retour subit de Solange à Havre Saint-Pierre avait provoqué chez elle un spleen provoqué par un hiver qui n'en finissait plus de finir et par l'impression d'isolement provoquée par un retour après des mois à la ville. Or, l'été a complètement transformé la plage qui est maintenant vue comme le lien avec le reste du monde : «Quand il faisait soleil, j'allais sur la plage. Je m'amusais à croire que les cours d'eau relient tout. Ce que j'écrivais sur le sable, les vagues l'emportaient jusqu'en Californie ou jusqu'au Japon.» (p. 60) Non pas considéré comme la limite qui sépare du reste du monde, le fleuve est ainsi vu comme ce qui relie au reste du monde.

Cette nouvelle ouverture se fait d'ailleurs sentir dans l'exploration que Solange fera des environs de la Minganie, à l'intérieur des terres, dans la forêt qu'elle «connaissait mal» (p. 62). Les mots qu'elle utilise pour décrire sa randonnée témoignent de cette méconnaissance : elle précise passer par «les plaines» (p. 62). Étonnant vocable dont on userait plus pour parler des étendues saskatchewanaises que pour désigner l'orée des bois nord-côtiers. Comme on l'a vu au début, le lexique maritime de Solange est beaucoup plus vaste et précis. Donc, au lieu d'être envoûtée, au lieu d'entrer dans une torpeur comme elle le fait ordinairement en longeant la mer, Solange, dans sa promenade aux bois, s'éveille, stimulée par les multiples sensations qui s'offrent à elle et la syntaxe même, habituellement simple et répétitive, se trouve affectée par les surprises et l'activité grouillante au cœur des broussailles : «Les odeurs, les couleurs, il avait plu, tout attirait mon attention. Je n'avais pas le temps de rêvasser comme à la plage.» (p. 62) Si le retour de Solange correspond à un retour en soi, comme nous l'avions d'abord précisé au début de ce texte, l'épisode de la marche en forêt marque un tournant dans le récit. En entrant dans les terres, la description cesse d'être mélancolique : Solange n'est plus captivée par le temps qui passe et qui coule, sémantiquement rattaché à la mer qui va et vient; dans les sentiers, on la voit, on la sent revivre. Ainsi, pendant sa flânerie, elle suivra un jeune garçon enjoué, qui bouleversait tout «dans une fureur joyeuse» (p. 62). La perspective sera double : elle

dressera un relevé précis de la végétation qui s'offre à elle tout en décrivant le garçon qui se promène devant elle en train de tout détruire sur son passage. En considérant que le paysage correspond à l'état d'âme de Solange, ne pouvons-nous pas voir dans cette figure de jeune garçon dissipé l'image intérieure des envies, des désirs, de la fougue de Solange ? Comme dans une quête pour se mieux connaître, elle nous dresse donc un inventaire précis de la flore et de la faune qui l'entourent : «baies rouges prises sur un sureau», «un tremble», «deux vesses-de-loup», «le thé du Labrador, le bleuet, les quatre-temps», «deux ou trois rhododendrons», «le coton sauvage», «les sentiers de terre battue», «une hirondelle», «un lac», «les oiseaux» (p. 62-63) Non seulement le ton de la jeune femme a-t-il changé, mais le regard est lui aussi transformé, mû par un nouveau contact avec la Côte, comme si le fait d'entrer dans les terres lui avait permis, loin du Fleuve, de mieux s'ancrer à cette terre entre les «arbres [qui la] protégeaient du vent.» (p. 62) Suite à son escapade en forêt, le retour de Solange devant le couchant tend à confirmer l'effet trouble qu'a la mer sur elle. Elle redevient alors spectatrice passive, victime du temps qui passe : «Le silence, le couchant, la mer, les vagues qui roulaient immuables. Je me perdais dans un fondu enchaîné. Une semaine, deux semaines passaient.» (p. 63) Solange n'est donc pas sortie de sa déroute, de sa dérive, de son statisme. En revenant sur la Côte, Solange découvre des espaces, retrouve des gens, recouvre même ses sens, sans même donner de sens à ce qu'elle fait. À la fin du chapitre 3, après avoir évoqué les îles Mingan, Solange revendique son appartenance à la Côte, tout en précisant qu'elle n'y est plus bien : «J'avais droit à mes îles, moi aussi. Les autres y faisaient un tel vacarme, que je n'avais plus envie d'île du tout. J'aurais voulu être n'importe où ailleurs, je ne savais pas encore où.» (p. 64) Elle n'a plus qu'à attendre que l'été passe, prisonnière d'une contrée éloignée et démesurée :

«En été, je faisais mon temps, à ne rien faire, à Havre Saint-Pierre. En prison dans l'espace à perte de vue. Prise sur une ligne d'où je ne pouvais m'échapper. Les grands espaces, la liberté... Sur la Côte-Nord, ce cliché devenait tout à fait incompréhensible.» (p. 64)

Pourtant, elle trouvera une confidente et une alliée en la personne de Murielle qui,

délaissée par Gratien, semble s'abandonner, elle aussi, dans une dérive existentielle : «Sa passivité semblait infinie, indicible. J'aurais voulu qu'elle bouge, qu'elle fasse quelque chose. Qu'elle aille se chercher un autre verre, le sien restait vide. [...] Elle se taisait longuement. Elle semblait fixer un gouffre, elle cherchait quelque réponse et ne trouvait pas. Elle n'arrivait pas à comprendre comment elle était parvenue à se séparer ainsi des autres.» (p. 71-72) Or, c'est justement l'alcool, apparemment malsain, qui rapprochera les deux amies et leur permettra de sortir de leur torpeur caractéristique. En effet, c'est à la brasserie qu'elles feront la rencontre de ceux qui, en quelque sorte, sont en mesure de leur faire oublier l'absence de Gratien. Chacun de ceux-ci est en quelque sorte le représentant d'une couche sociale représentative de l'activité socio-économique de la Côte-Nord. D'abord, il y a le petit-bourgeois, Albert, professeur, qui se plaît à détailler le prix de son bateau pour mieux impressionner les jeunes filles. Le second, plus charmant, le ténébreux Bob Plouffe, est garde-chasse et cherche à les séduire en évoquant de façon fanfaronne les relations troubles entre Blancs et Amérindiens. Ce n'est pas avec lui qu'elles poursuivront leur soirée, mais bien avec trois autochtones, Pierre, Gertrude, qui sont en couple, et la sœur de cette dernière, Jacynthe. L'alcool leur permettra de nouer des liens plus qu'amicaux, puisque, rendus tous les cinq chez Murielle, celle-ci et Gertrude feront plus que discuter... Fin de soirée malgré tout salubre pour Solange qui a vécu là une soirée dépayssante, digne des plaisirs montréalais les plus fous. C'est par ailleurs avec joie qu'elle passe par le littoral pour retourner chez elle : «Marcher tout à fait seule, sur la plage de cinq heures en été, c'était le bonheur.» (p. 91). Cet épisode marque aussi la fin du contrat d'enquête que devait mener Solange. C'est d'abord avec appréhension que Solange considère les jours qui lui restent à passer à Havre Saint-Pierre : «Complètement libre, toujours prisonnière des grands espaces, de la ligne, de l'étable, j'ai traîné entre les points d'interrogation de mon journal et la rêverie.» (p. 92)

APRÈS L'ENNUI, LES MOTS LENTS

Mais cette langueur lui permettra, enfin, de se mettre à l'écriture. Elle écrira trois textes. Le premier consiste en une suite de questions et d'impressions destinées à son frère Gratien. Dans le second, signé *La Marieuse*,

elle évoque clairement son désir pour son frère à travers le personnage, biblique ou rimbaldien, de la vierge folle délaissée :

«La vierge folle sait très bien qu'elle est folle d'être vierge. [...] Du sang clair coule encore des larmes d'attente. Toutes ces années, personne ne saura jamais venir la chercher.[...] Mais elle saura se mettre au monde seule. Elle aimera seule et furieuse. Pas d'amour, pas d'amour. [...] Amour, cette fureur la tuera bien avant de l'effleurier, lui. Puisqu'il n'y a pas d'amour. [...] Amour, ça ne sera jamais égal l'amour et ça ne lui sera jamais égal à elle. [...] Amour, la nuit, elle ira hurler dans la forêt. Mais au matin, ça ira.» (p. 93-94)

Faisant écho au titre du roman, la répétition du mot «amour» et les négations qui le définissent marquent un évident passage de la passivité à l'activité, de l'accablant refoulement à l'expression libératrice de la passion taboue qu'entretient Solange pour son frère. À la fin de son séjour, Solange arrive, en partie, à échapper à ses démons ou, du moins, à les affronter: elle n'est plus paralysée. Et c'est ce dont fait preuve son troisième texte signé *La mer* :

«J'ai écrit une dernière lettre peut-être à moi : Petite fille. [...] Je l'appelais petite fille. Sur la plage, les autres allaient vers le quai, elle allait de l'autre côté, seule. Petite fille. Petite fille. Amour, amour. La vie. Sa vie de porte-plume.» (p. 94)

En évoquant à la fois sa vulnérabilité mais aussi son désir de poursuivre seule sa voie d'écrivaine, Solange jette les bases à partir desquelles elle fera ses choix. En effet, une fois évoqués ces textes qu'elle collera dans son journal (p. 95), le temps de la narration va soudainement se précipiter : retour à Montréal en avion, retrouvailles avec Bert qui s'est fait une amie qu'il compte épouser, rapprochement avec Bert qui est en voie de publier, retour au cégep, description des nombreuses balades dans la ville qui lui permettront, différemment qu'auparavant sur la Côte, de trouver un sens à ce qui se dessine dans sa vie. Pour ce faire, elle relira son journal de l'été pour constater son incapacité à évoquer et à décrire :

«Bizarrement, je n'avais pratiquement rien relaté des quelques événements de ces vacances. [...] J'avais un carnet bourré de "je n'arrive pas à dire ce que

je veux dire", de "pourquoi ?", de "je ne suis rien". J'ai passé des journées à lire et à relire ce carnet, à me souvenir de tout ce que je n'avais pas écrit.» (p. 111)

Solange, étonnée, prend conscience de toute l'indolence dans laquelle elle était plongée tout au long de son séjour sur la Côte, et ce n'est qu'éloignée de celle-ci que la jeune femme arrive à porter un regard décisif sur sa vie.

Le dernier passage que nous examinerons est à mettre en rapport avec celui, analysé plus haut, de la promenade en forêt, où Solange, pour une des premières fois, décrivait quelqu'un d'autre en action, en l'occurrence un petit garçon qui détruisait tout sur son passage. Cette entrée dans le territoire pouvait être vue comme une entrée en soi, signe d'une nouvelle fougue, d'un désir d'agir qui ne pouvait plus être occulté. Ainsi, au Parc Jeanne-Mance, Solange fera la rencontre d'un petit garçon qui l'a frappée avec son ballon. Elle se présentera et répondra à son invitation :

«Wanna play with me ?

Okay.

J'ai lancé le ballon au petit garçon, qui s'appelait Mike. Il n'arrivait pas à prononcer mon nom, Solange, mais il s'appliquait très fort en riant.» (p. 116)

Ce nouvel endroit, le parc urbain, lieu du jeu et de la rencontre de l'autre, est à mettre en opposition directe avec le boisée nord-côtier. Les petits garçons rencontrés aussi : le premier, farouche et totalement occupé, ne remarque même pas la présence de Solange; le second, pourtant anglophone, l'invite à jouer et lui adresse la parole en riant. Et c'est la seule fois où la narratrice nous fait part de son nom. C'est par l'autre, l'enfant rieur et joueur, qu'on connaît enfin l'identité de cette narratrice en quête d'elle-même; c'est dans l'altérité qu'elle s'ouvre à elle, s'ouvre au monde et à l'écriture, qui ne sera plus un synonyme de souffrance. En rentrant chez elle, elle reçoit d'ailleurs un appel de Bert, l'ami écrivain. En raccrochant, elle s'est mise à relire son carnet pour «essayer de comprendre quelque chose à l'été qui venait de prendre fin», «pour voir ce qui s'était passé là, pour arriver à écrire.» (p. 117) Après quelques pages où Solange continue de tergiverser, on apprend qu'elle abandonne ses études collégiales: «Je suis capable de lire toute seule et je veux écrire.» (p. 123) Son frère Gratien, défenseur du libre choix et de la liberté individuelle, ne saura qu'approuver

cette décision (p. 124). Par cette incursion de Gratien dans la vie de sa sœur, on pourrait croire que celle-ci retombera dans les anciennes réactions qui étaient siennes, mais Solange a changé et saura dorénavant, grâce à l'écriture, «refoul[er] les vieilles questions prêtes à [l']engloutir.» (p. 125)

Solange a finalement trouvé, inventé, choisi sa propre voie, après un passage obligé en elle-même, le temps d'un retour à soi, en soi, sur la Côte-Nord, terre d'exil, désert infini, littoral envahissant. Après les bru-

mes du printemps, les angoisses torturées de soirées solitaires et l'apathie de longues promenades, Solange a traversé son désert et vaincu ses démons. Elle n'est plus seule, rassurée par les mots de son ami qui lui garantit, en conclusion du roman, de meilleurs horizons : «Il va faire jour maintenant.» (p. 126) □

* Jérôme Guénette est professeur de langue et littérature au Cégep de Sept-Îles.

Notes

- 1 VOIR François Ouellet, «Christine Cormier, *Amor amor*», *Nuit Blanche*, n° 53, septembre-novembre 1993, p. 61; Pierre

Salducci, «Les Amants de la Côte-Nord», *Le Devoir*, samedi 2 mai 1992; Gabrielle Pascal, «Compte rendu du roman *Amor amor*», *Lettres québécoises*, n° 67, automne 1992, p. 11-12.

- 2 En fait, pour valider cette hypothèse, nous avons fait l'exercice pour tous les prénoms des personnages et avons pu conclure qu'il existe indéniablement un lien symbolique entre le prénom porté par les protagonistes et leurs caractéristiques.
- 3 Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, Le Livre de Poche, 1993.
- 4 C'est surtout le fait que cette température soit celle du mois de mai qui rebute Solange : «[...] je fermais les yeux pour ne plus voir la neige. À Montréal, c'était le printemps.» (p. 7) La Côte est ainsi dépeinte comme le lieu isolé d'un décalage du temps, là où le temps n'est pas à temps...
- 5 Vient de grâce, du latin *gratia* : charme particulier de quelqu'un.



LA FORCE DU CHÊNE

Claude Marceau,
*Mémoires incroyables
d'un tricentenaire*,
Montréal, Libre Expression,
1998, 211 p.

MARIE-ÈVE VAILLANCOURT*

NOËL CHÊNEVERT, UN VIEILLARD DE TROIS CENT QUARANTE ET UN ANS, né d'un père français et d'une mère huronne le 25 décembre 1656, décide d'écrire ses mémoires alors qu'il s'est échoué entre les quatre murs blancs d'une chambre d'hospice quelque part dans les années 1990. Il a été de toutes les batailles et de tous les événements qui ont influencé l'histoire du Québec, de la colonisation de la Nouvelle-France au référendum de 1980; de la bataille des plaines d'Abraham à la crise d'Octobre de 1970 en passant par le Guerre de Sécession. Il a pratiqué cinquante-six métiers : militaire, coureur des bois, pirate, propriétaire d'un poste de traite, pêcheur, bûcheron, cuisinier, métayer, tenancier, proxénète, piqueur de gomme, homme à tout faire à Expo 67... pour finir professeur d'histoire dans un collège de Québec ! Héros épique mystérieusement doté d'une force herculéenne et d'une longévité qui rendrait jaloux Mathusalem; cru sans nécessairement être vulgaire, mais certainement irrévérencieux, ce géant de près de 7 pieds dont la soif est intarissable, surtout dans les moments de profonde déprime, est à l'image des contrées qu'il a arpentées, c'est-à-dire démesurément résistant et éclectique.

Nous sommes donc en présence d'une «autobiographie» burlesque aux accents rebabelaisiens, mais narrée à la manière des conteurs traditionnels avec tous les procédés que le genre sous-tend. Le récit s'organise autour de 4 grandes périodes :

1. Le premier centenaire (1656-1756) : la période de la Nouvelle-France, la jeunesse du héros;
2. Le second centenaire (1756-1856) : la vie adulte;
3. Le troisième centenaire (1857-1956) : la période américaine, la vieillesse;
4. Les dernières années : le progrès, la fin d'une longue vie mouvementée.

À travers cette orchestration, Claude Marceau, la plume derrière Chênevert, arrive à passer en revue les faits marquants qui ont conduit l'histoire du Québec sans la lourdeur ennuyante du manuel scolaire. Par ailleurs, outre les multiples références historiques, le lecteur appréciera aussi les nombreuses allusions aux légendes arthuriennes et ovidiennes qui ponctuent chacun des centennaires de Chênevert et qui sont autant d'occasion pour mettre en valeur cet irréductible épicurien dans des contextes régionaux peu circonstanciés. Quelques brèves descriptions, qui reposent principalement sur des poncifs folkloriques, suffisent en effet au lecteur qui saisit en un clin-d'oeil les enjeux de l'aventure qui lui est relatée. Ainsi, même si l'histoire de Chênevert se déroule principalement dans les environs de Québec, son port d'attache, l'endroit où il revient toujours après avoir essuyé bon nombre de frasques, l'ensemble du continent nord-américain et surtout l'entièreté du territoire québécois sont néanmoins représentés et la Côte-Nord y est, à cet égard, essentiellement évoquée comme un territoire sauvage, austère et notamment propice à la mise en pratique de son savoir autochtone.

À travers ses pérégrinations nord-côtières, ce nomade s'est ainsi retrouvé prisonnier des glaces sur l'île d'Anticosti alors que le capitaine du chalutier sur lequel il s'était embarqué comme pêcheur avait jeté l'ancre pour dépecer un épaulard. C'est seulement «grâce à [sa] connaissance approfondie de la nature» (p. 85) que l'équipage réussit à survivre jusqu'au dégel. Plus tard, l'un de ses fils, un prêtre missionnaire, meurt dans une tempête au nord de la mission des Sept-Îles après lui avoir sauvé la vie «dans le bout des Îlots-de-Jérémie» (p. 48) quelques années auparavant. Dans les années 1950, à la mort de sa douzième

femme, il participe aux travaux de harnachement sur les rivières aux Outardes, Bersimis et Manicouagan avant de retourner voir ce qu'était devenue Montréal parce qu'il était «assez écoeuré de l'enfermement dans ces hautes montagnes boisées» (p. 201), des emplois médiocres et des paies ridicules. Bref, dans *Mémoires incroyables d'un tricentenaire*, la Côte-Nord apparaît souvent comme un endroit où l'on va par obligation bien plus que par choix. C'est souvent la Côte-Nord sauvage de la colonie, un «enfer de glace» (p. 49) dont la rigueur climatique exige un instinct de survie avancé avec ses bourrasques de poudrerie, ses rafales de vent et de neige étouffantes et ses «cristaux de glace d'une neige si dure qu'elle [pique] les yeux aussi bien que des aiguilles» (p. 49). Toutefois, cette terre inclémente peut aussi se montrer surprenante puisque les bleuets y poussent de façon miraculeuse (p. 72) et le poisson s'y trouve en abondance (p. 82-83). Quant à la chasse, les «toundras de l'Ungava [sont] couvertes de hardes de caribous» (p. 167).

Sur le plan humain, la Côte-Nord, comme toutes les autres régions du récit qui rassemblent des communautés amérindiennes, est un lieu de rencontres autochtones dont la chaleureuse hospitalité fait contrepoids à la rigueur climatique du territoire. Ce retour aux sources, pour le héros, constitue en conséquence l'occasion de renouer avec la culture maternelle puisqu'il peut mettre en pratique ses talents de guérisseur avec «un mélange de castoréum et de différentes écorces pulvérisées» (p. 49) et ceux de vaillant combattant «à la baie de James» (p. 190) en réduisant à néant le Wendigo millénaire dans un combat se rapprochant étrangement à celui qu'Ulysse mena contre le Cyclope. Enfin, ses rencontres avec les communautés autochtones se soldent également très souvent par le

recouvrement d'un bonheur conjugal perdu puisqu'il y trouve à plusieurs reprises de quoi sustenter son grand appétit sexuel¹ et revient à tout coup dans la capitale avec une nouvelle femme qui est à la fois porteuse de la sagesse des anciens et d'un bourgeon de Chênevert. Bref, le chemin parcouru est vaste et vastes sont les possibilités d'aventures sur cette terre de Caïn.

L'ultime partie, qui fait état des dernières années (1956-1998) d'une existence tumultueuse, se déroule principalement à Québec. En 1998, le héros jette un regard philosophique sur sa vie en dressant un bilan plutôt positif. Il se calme. On se serait peut-être attendu à une fin plus tragique, plus spectaculaire... un peu à l'image de ses exploits. Mais non. Comme il a pris conscience de son être, comme il s'est assagi (par son instruction tardive en 1967 ?), il meurt paisiblement dans sa «chambre de l'hospice de vieillards où il s'est réfugié quelques années auparavant» (p. 209). Le lieu de sa sépulture n'est toutefois pas s'en rappeler celui de Tristan et Iseut ou encore celui du père Milon d'Honoré Balzac puisqu'il y pousse, à l'endroit exact où il est enterré, «une tige surmontée d'une grappe de feuilles lobées, d'un vert brillant, celles caractéristiques du chêne...».

En somme, à la lecture des *Mémoires incroyables d'un tricentenaire*, on pourrait croire à une banale exposition de clichés éculés à propos des régions visitées par le héros. Cependant, l'objectif premier de Claude Marceau n'étant pas de faire voyager son héros géographiquement mais plutôt de le faire pérégriner dans le temps, le constat de ce parcours pour le moins original fait davantage naître un sentiment d'éternel recommencement : peu importe le lieu, l'époque ou les gens, les hommes, au sens large du terme, restent fidèles à eux-mêmes. Les situations changent, mais l'enjeu demeure : il faut vivre... avec soi-même. □

* Formée en littérature, Marie-Ève Vaillancourt est adjointe aux communications et à la Direction des études au Cégep de Sept-Îles.

Note

1 Le patronyme du héros, Chênevert, est, à cet égard, assez révélateur...



*La Commission scolaire
du Littoral est fière de s'associer
à cette première édition
de «La revue Littoral», une vitrine
pour l'écriture nord-côtière.*



*The Littoral School Board is proud
to sponsor this first issue of
“La revue Littoral”, a window
for the writers of the North Shore.*



**Commission scolaire
DU LITTORAL**

789, rue Beaulieu, Sept-Îles (Québec) G4R 1P8
Tél. : 418 962-5558 • Téléc. : 418 968-2942
www.csdulittoral.qc.ca



Pointe-aux-Esquimaux / Havre-Saint-Pierre... au début du XX^e siècle

Un souvenir de Clarence Ahier¹

PIERRE ROUXEL ET ISA DI PIAZZA

CHARLES AHIER, LE PÈRE DE CLARENCE

Jerseyais d'origine, il vint travailler sur les côtes de la Nouvelle-Écosse pour la compagnie de pêche Le Boutillier. En 1866, on le retrouve à Pointe-aux-Esquimaux où il occupe divers emplois dont celui de maître de poste, avant d'ouvrir un commerce, une sorte de magasin général. En 1900, il quitte Pointe-aux-Esquimaux pour Montréal où il meurt en 1924 à l'âge de 91 ans.

Les écrits de Placide Vigneau évoquent à maintes reprises sa forte personnalité et ses nombreux talents et notamment ceux de musicien et d'artiste, car il a peint, dans ses moments libres au magasin, des décors et des scènes caractéristiques des années 1885-1899 à Pointe-aux-Esquimaux. Dans une de ses lettres, le fils peint ainsi le père de ces années-là :

«Mon père était ce que vous pourriez appeler un négociant achetant la morue, le hareng, l'huile de morue, de phoque et de baleine, et les fourrures. Son commerce n'était pas très gros, mais très complet et était sans doute le plus connu des deux magasins existant alors dans le village, car mon père était à la fois juge de paix et maître de poste.»²

Yvette Barriault évoque ainsi le souvenir de ce personnage remarquable de la modeste communauté d'alors : «Pour les habitants de Havre-Saint-Pierre le nom de Charles Ahier évoque le souvenir d'un vaillant navigateur, d'un riche marchand, d'un musicien apprécié, du premier maître de poste et surtout d'un grand artiste»³

CLARENCE AHIER (OU AYER)

En 1972, Clarence est le dernier survivant de la famille Ahier. Entre 1890 et 1899, il passe des vacances libres et heureuses à

Pointe-aux-Esquimaux qu'il quitte alors pour la région de Montréal. Il va perfectionner son français au collège de Pointe-aux-Trembles. Puis il occupera divers emplois à Montréal avant de franchir la frontière pour traverser plusieurs grandes villes américaines, avant de s'installer pour de bon dans la région de San Francisco où il va rester fidèle au même emploi pendant plus de 40 ans. En 1971, alors qu'il est en retraite, heureux de son sort, il lui arrive dans sa correspondance de se remémorer les années insouciantes de son enfance à Pointe-aux-Esquimaux. Et plus particulièrement certaines scènes qui ont marqué son imagination, comme par exemple la visite des Montagnais de Mingan au magasin de son père, scène qu'il raconte avec originalité et vivacité pour la première fois dans le *Pacific Purchasor* d'octobre 1937 (p. 9 et 10), sous le titre suivant : «Ugh! Ugh! Copy Cat Buying».

Ce texte a été traduit et adapté par les étudiants de deuxième année du programme *Langues, lettres et communication* du Cégep de Sept-Îles dans le cadre du cours de traduction de 60 heures. C'est un cours dans lequel ils se familiarisent avec les notions de base de la traduction. Ainsi, le texte qui suit ne se veut pas un travail de spécialistes dans le domaine. Les étudiants qui ont participé à ce texte sont : Dominique Alain, Caroline Arsenault, Martine Chapados, Marie Gagnon, Edith Marcoux, Stéphanie Martin, Catherine Michaud, Laurie Morin, Émilie Noël, Célia Philippe, Guillaume Piché, Véronique Poliquin, Virginie Rouxel et Marie-Andrée Thériault.

Pierre Rouxel a effectué la recherche pour la mise en contexte du texte de Clarence G. Ayers, texte dont Isa Anna Maria Di Piazza a supervisé la traduction. Tous deux enseignent au Cégep de Sept-Îles.



Clarence Ahier à Pointe-aux-Esquimaux.

Source : *Cahiers d'histoire* N° 3 de la Société historique de la Côte-Nord

ACHATS EN GROS OU GROS ACHATS!

Par Clarence G. Ayers

Acheteur, The Envelope Corporation,
San Francisco

L'endroit où se déroule cette l'histoire se situe sur le rivage nord du fleuve St-Laurent (près du Labrador), plus précisément au nord-est de la partie de l'île d'Anticosti où l'île s'incline légèrement vers le nord. Cet endroit était connu sous le nom de Pointe-aux-Esquimaux, nom qui est peut-être encore utilisé. C'était un petit village dont la majorité des habitants étaient des Canadiens-Français, qui passaient leur temps à pêcher la morue et le hareng pendant la saison de pêche. Lors de la débâcle, au début du printemps, ils chassaient aussi le phoque dans les eaux du port et dans les eaux qui entouraient les îles de la baie. Les îles, qu'on voyait en grand nombre, longeaient la côte et il y avait assez d'espace pour naviguer entre elles. Je me souviens du nom de trois des îles : l'île du Fantôme, l'île du Havre et la dernière, sans végétation, que nous appelions l'île aux Goélands, car beaucoup de goélands virevoltaient au-dessus de cette dernière.

Après cette courte description des lieux, je vais débiter mon récit en remontant dans le temps, aux jours d'été de mon enfance quand je venais régulièrement passer mes trois mois de vacances à Pointe-aux-Esquimaux. Mon père était ce que l'on pouvait appeler un négociant qui achetait de la morue, du hareng, de l'huile de morue, de l'huile de phoque et aussi des fourrures. Son magasin, qui n'était pas très grand, ne manquait de rien et était le plus connu des deux magasins du village puisque mon père faisait aussi fonction de juge de paix et de maître de poste de l'endroit.

Tôt dans l'après-midi d'une journée ensoleillée, mon père se dirige vers la cuisine et s'empare d'une lunette d'approche de marin qui se trouve derrière la porte. Tout en scrutant l'horizon, il met la lunette au point et la dirige vers l'ouest vers l'entrée du port. Soudainement, il semble apercevoir ce qu'il cherche et il se tourne vers moi en s'exclamant : «Ils arrivent !».

Peu après, on voit arriver dans le port plusieurs bateaux de pêche bien tenus, ayant à bord des Indiens montagnais. Après

une bonne saison de chasse et de pêche, ils viennent faire leurs provisions, ou comme nous disons, leurs gros achats. Bientôt les ancres sont jetées et les voiles sont ferlées. Puis les canoës d'écorce de bouleaux sont mis à la mer. Il faut voir ces canoës pour apprécier tout le travail requis pour les construire. À l'exception de grands morceaux d'écorce de bouleaux posés sur la charpente, ces embarcations, en soi, ressemblent à celles que l'on retrouve dans n'importe quel club nautique. Les joints faits pour raccorder l'écorce des canoës sont recouverts avec de la gomme d'épinette. Arrivés sur la plage, les canoës sont soulevés et placés à l'envers pour rester au sec.

Les Indiens marchent en file, les hommes à l'avant suivis des femmes et des enfants. Ils se dirigent vers le village en empruntant le trottoir de bois qui sert de rue principale. Lorsqu'ils arrivent au magasin général, mon père les accueille debout derrière le comptoir et enfin le magasinage peut commencer.

La nourriture étant la priorité pour le long hiver à venir, il était tout naturel qu'elle fut en tête de liste des choses à se procurer. Puisque mon père n'avait qu'une connaissance élémentaire de leur langue, le commerce était mené par signes. Une rotation ou une torsion du pouce ou de l'index, comme pour insérer une vis, représentait les percuteurs pour des anciens fusils chargés par le canon. Ils continuaient en mettant leurs mains en forme de coupe, comme s'ils désiraient remplir un contenant. Ceci indiquait qu'ils voulaient de la poudre à canon et chaque homme de la tribu faisait ainsi remplir sa boîte de poudre noire. Ensuite, venait l'achat des plombs et des bourres qu'ils mimaient en faisant semblant d'armer un fusil. Les jeunes Indiens, ayant des fusils plus modernes, frappaient la paume de la main droite avec le poing gauche comme s'ils inséraient des cartouches dans leur arme et chacun d'eux en obtenait ainsi une boîte.

Après l'achat des armes à feu, les Indiens se préoccupaient du confort de leur logis, soit leur tipi ou leur cabane en bois rond. Donc, ils achetèrent des cheminées en verre pour lampe et lanternes, des mèches, et parfois même une marmite ou une grosse cocotte en métal. Ainsi, Fiston (comme on m'appelait à l'époque) devenait fort occupé à courir du magasin à l'entrepôt pour ramener de la marchandise.

La solidité de chaque cheminée de verre était vérifiée en frappant le verre légèrement et en écoutant le son ainsi produit. De cette façon nous pouvions déceler les cheminées qui étaient défectueuses et alors Fiston devait retourner à l'entrepôt pour en chercher d'autres. Lors de mes excursions à l'entrepôt, je devais ramener plusieurs autres objets : du tabac à chiquer, du tabac en feuilles, des pipes en argile qui coûtaient un cent chacune, des moulinets pour cannes à pêche, des hameçons pour la morue, des hameçons plus petits pour d'autres types de pêches et des plombs pour les lignes.

Avant d'aller plus loin, parlons un peu des vêtements que les gens portaient. Les hommes étaient vêtus d'un pantalon noir avec un veston de toile blanche ou de coutil (toile fine). Ils avaient aussi une casquette, généralement bleu foncé, avec une visière laquée de couleur vive ou de cuir verni. La casquette était parfois ornée d'une plume de couleur vive piquée de travers pour donner un air désinvolte. Les visières de ces chapeaux se divisaient en deux catégories : les nautiques, du même genre que celles que portaient les plaisanciers, et les «couteaux de fromage», comme on les appelait. Ces dernières étaient plates, presque carrées, et étaient assez semblables à celles que portent nos chauffeurs de tramway à San Francisco. Des mocassins brodés de perles, que les Indiens avaient eux-mêmes confectionnés, venaient compléter leur habillement.

Les squaws étaient pour la plupart petites et potelées. Elles portaient d'amples jupes noires confectionnées de plusieurs mètres de tissu. Les blouses, elles, étaient faites d'un tissu imprimé de gros motifs multicolores. Mon père me disait souvent que les tissus qui se vendaient le mieux étaient ceux avec des imprimés à gros carreaux. Plus ils étaient colorés, plus on en vendait. Pour ce qui est des cheveux des femmes, ils étaient noirs, épais et longs et ils formaient de chaque côté de leur tête un rouleau de quatre à six pouces de long. Elles enroulaient du ruban tressé noir autour de ces cheveux pour former des semblants de nattes. Ce ruban était donc un autre très bon vendeur, et toutes les squaws en achetaient en grande quantité, sans doute, pour le partager avec les autres squaws qui étaient demeurées au campement.

Nous ne pouvons pas oublier les papooses emmaillottés dans un châle et confinés au



Magasin de Charles Ahier.

Source : Cahiers d'histoire N° 2 de la Société historique de la Côte-Nord

dos de leurs mères. Pour les tenir tranquilles pendant les longs jours d'hiver jusqu'à la réouverture de la navigation, on leur donnait une petite balle de coton ou de mousseline à fromage sur laquelle on avait laissé tomber quelques gouttes de menthe. On plaçait cette gâterie dans la bouche du bébé pour qu'il puisse la sucer à volonté. Cela avait un nom que je suis incapable d'épeler mais qui se prononçait comme «sous» auquel on aurait ajouté un «e» à la fin.

Devant la fenêtre qui se trouvait à l'arrière du magasin, il y avait une étagère sur laquelle étaient alignées, au centre, des petites bouteilles d'essence de menthe. Vous pouvez vous imaginer qu'il n'en restait pas beaucoup après que chaque Indien en ait acheté une ou deux. Je vous reparlerai de cette étagère plus tard en vous expliquant comment nous nous en servions pour faire la promotion de notre magasin.

Nos clients, qui étaient maintenant bien équipés en articles de chasse et en objets pour le foyer, jetèrent un coup d'œil autour du magasin pour voir ce qu'ils auraient pu oublier. Lorsque leurs regards se posaient sur la tablette à droite de la caisse, sur une belle rangée de pots à bonbons, ils s'exclamèrent et on entendit une quantité de «UGH». Les pots étaient remplis de bâtonnets de bonbons à la menthe poivrée. Il y en avait des petits et des gros. Ayant la dent sucrée, nos amis commencèrent à les vider de leur contenu jusqu'à ce qu'ils aient tous un bâtonnet rayé dans la bouche. Une fois de plus, «Fiston» fut sollicité pour aller chercher d'autres boîtes de bonbons. Ce fut sa première expérience de vendeur, ou plutôt d'acheteur, car, avant ce jour, les seules sucreries vendues au magasin

étaient des bâtonnets et des pastilles de menthe poivrée. Ayant remarqué que l'autre magasin du village offrait une grande quantité de friandises de toutes les couleurs et de toutes les formes possibles, j'ai convaincu mon père de commander une plus grande variété de bonbons pour notre magasin. Ainsi, il m'a chargé de faire les commandes auprès de notre fournisseur à Québec. Toutes les sucreries bizarres, telles que des animaux faits de guimauves et saupoudrés de sucre, m'ont immédiatement intéressé et je me suis fait dire plus tard que ces bonbons n'étaient pas seulement les premiers à être vendus, mais ils étaient aussi les plus populaires auprès des Indiens.

Quand l'agitation et les ventes ont commencé à ralentir, mon père a décidé qu'il était temps de retenir les Indiens plus longtemps dans notre magasin. Bien entendu, il savait que plus de temps ils passeraient dans le magasin, plus ils achèteraient. De plus, il fallait vendre plus de marchandise, car les Indiens ne seraient de retour qu'à la prochaine saison. C'est à ce moment que l'étagère mentionnée plus tôt entre en jeu, engendrant une publicité qui assurerait la venue de beaucoup de gens pour regarder et acheter la marchandise du magasin.

Voici comment la chose se déroulait ! Il faut dire que, située près de la fenêtre, la longue étagère qui supportait les pots de bâtonnets de menthe poivrée avait double utilité. Premièrement, bien sûr, sa fonction initiale était de présenter la marchandise. Cependant, son rôle le plus important était de cacher la fine corde noire où la courroie de cuir qui était reliée à un personnage animé qui se trouvait dans le magasin. Ce personnage fait en carton représentait un homme sciant une bûche de bois. Le tout

était relié par un fil noir qui passait discrètement, à travers le mur, par deux petits trous. Le fil se rendait dans la pièce avoisinante où mon frère aîné avait un moteur à vapeur qui coûtait environ un dollar et qui fonctionnait à l'alcool. En attendant le signal prédéterminé entre mon père et lui, mon frère faisait chauffer le moteur. Pendant ce temps, les Indiens patientaient afin d'assister à la démonstration. C'est à ce moment que papa choisit d'attirer l'attention des clients sur sa dernière oeuvre, le «Scieur»; il expliqua en langue indienne qu'à son commandement le petit scieur débiterait son travail. Lorsque papa frappa sur le plancher avec son talon, le moteur à vapeur se déclencha et la fête commença.

Les Indiens achetèrent sans arrêt puisqu'ils avaient appris leur leçon l'été d'avant. Ils savaient que s'ils cessaient d'acheter, le personnage mettrait fin à son manège ! (Il me semble que le personnage animé de l'été dernier était une vieille dame qui faisait du beurre). Malheureusement, ces moteurs à un dollar avaient la mauvaise habitude de manquer d'eau ou de combustible. Lorsque mon père s'en aperçut, il fit preuve de prudence et expliqua à ses clients que son scieur ne pouvait faire trop d'heures supplémentaires. Après quelques petits coups de talon, tout s'arrêta et mon père promit que suite à un court repos, le petit scieur serait apte à retourner au travail.

Les bras remplis de provisions et la bouche pleine de friandises, nos amis sortirent lentement un à la suite de l'autre. Du pas alerte de l'Indien, ils retournèrent à leurs bateaux et à leurs canoës. Hissant voile et ancre, ils disparurent de l'autre côté de Pointe-aux-Morts retrouver leurs wigwams et leurs tipis. Les Indiens avaient fait leurs provisions et ne reviendraient que le printemps d'après. □

Pacific Purchasor - Vol.XIX, No.10

Notes

1 Pour plus d'informations, nous renvoyons ici le lecteur à deux articles d'Yvette Barriault publiés dans les nos 2 et 3 des *Cahiers d'histoire* de décembre 1971 et mai 1972, publiés par la Société historique de la Côte-Nord de Baie-Comeau : «Marchand...Musicien...Maître de poste...Grand artiste...c'est Charles Ahier» (no 2, p. 109 à 122) et «Clarence Ahier» (no 3, p. 27 à 37). Dans ce dernier texte, l'article de Clarence Ahier dont il sera question plus loin est publié en anglais (p. 33 à 37).

2 *Cahiers d'histoire*, no 2, p. 113.

3 *Ibid.*, p. 109.

NOUVELLE PARUTION :

The Forgotten Labrador *Kegashka to Blanc Sablon*

Cléophas Belvin

McGill Queen's University Press

Cet essai nous propose
un regard intime sur
le quotidien d'un peuple
dont la vie était
étroitement liée
aux incertitudes
qu'engendre la pêche
au phoque, au saumon
et à la morue.

Date de parution :
1^{er} décembre 2006

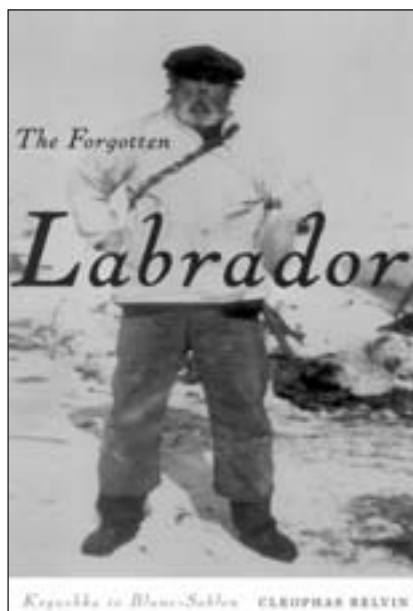
The Forgotten Labrador retrace l'histoire de cette remarquable région du Canada qui correspond à la partie québécoise de la Côte du Labrador, de Kégaska jusqu'à Blanc Sablon.

L'auteur Cleophas Belvin y décrit l'arrivée des autochtones, les activités des pêcheurs bretons et basques ainsi que celles des marchands franco-phones et anglophones de la ville de Québec qui contrôlèrent cette région pendant plus de 150 ans. Il brosse un portrait coloré des conditions et du style de vie des premiers colons de langue française ou anglaise. L'essayiste analyse ainsi les raisons pour lesquelles ces colons s'établirent dans la région et montre comment ils faisaient face à la situation précaire dans laquelle était régulièrement plongée l'industrie de la pêche au phoque, au saumon et à la morue. Cet ouvrage définit également le rôle tenu par les missionnaires anglicans et catholiques tout en analysant la mise en place des services d'éducation, de santé, de transport et de communication. On y aborde aussi les initiatives mises de l'avant, tant par les différents paliers de gouvernements que par les populations locales, initiatives qui ont permis aux gens de prospérer.

En plus d'être écrivain et rédacteur en chef pour le Département de la Défense nationale, Cleophas Belvin a été enseignant, archiviste et chercheur en histoire. □

Ce texte a été traduit par Ann-Nathalie Desrosiers, professeure d'anglais au Cégep de Sept-Îles.

Source : http://www.mqup.mcgill.ca/print_book.php?bookid=2024



MAURIZIO GATTI, *LITTÉRATURE AMÉRINDIENNE DU QUÉBEC / ÉCRITS DE LANGUE FRANÇAISE*¹

Pour découvrir la littérature amérindienne du Québec
(de langue française)

...et quelques auteurs nord-côtiers... *Amérindiens*²

PIERRE ROUXEL

MAURIZIO GATTI ?... UN ITALIEN !

Pourquoi un Italien ? Pourquoi pas un Français ou un Anglais ?... ou mieux encore un Québécois ? Non ! il fallait un Italien ! Décidément, les voies de la recherche resteront toujours impénétrables... et pleines de surprises ! Et disons-le tout net et tout franc : c'est à la fois formidable et rassurant qu'il en soit ainsi !

Maurizio Gatti découvre à Rome dans les années 1990 des auteurs amérindiens anglophones, et comme il se prépare à faire une maîtrise sur la littérature francophone, il se demande ce qu'il en est de la littérature amérindienne francophone, au Québec. Et de nous raconter avec humour cet étonnement des premières personnes qu'il consulte : pourquoi une telle préoccupation ? pourquoi ne pas faire comme tout le monde et s'intéresser d'abord à une littérature en pleine effervescence, la littérature québécoise ? Et il découvre un auteur amérindien plus connu que les autres, qui s'est mérité le prix France-Québec en 1997 avec *La Saga des Béothuks* (1996). Voilà ! C'est décidé, il étudiera *La Saga des Béothuks* de Bernard Assiniwi (p. 17 à 19). Il présente son mémoire de maîtrise à l'Université de Rome III en 1997 : *La Saga des Béothuks di Bernard Assiniwi e la letteratura amerindia del Québec*. Plus tard, une bourse lui permet de venir étudier au Québec, et en 2003, il soutient sa thèse de doctorat à l'Université Laval : *Qu'est-ce que la littérature amérindienne francophone du Québec ?* (p. 249).

À la fin de son introduction, il précise avec le sourire, l'avantage qu'il a eu tout au long de ses recherches sur le terrain «d'être Italien». Car, pour l'Amérindien qu'il rencontre, «comment être Italien» ? Cette rencontre de deux exotismes qu'aucun relent colonial ne venait obscurcir ne pouvait que favoriser, enrichie par l'empathie du chercheur, une relation de confiance favorisant l'émergence d'une saine et stimulante distance critique. Et le travail du chercheur s'en trouverait forcément facilité et enrichi (p. 41).

SON PROJET

À diverses occasions dans son introduction, Gatti précise divers paramètres de son projet. Affrontant le risque de ne pas plaire à tous, il nous dit qu'il a fui la rectitude politique, qu'il déplore, qui édulcore, sans doute pour ne pas blesser, mais qui finit souvent par distiller un certain mépris en infantilisant parfois les Amérindiens. Son livre ne se veut donc pas «mou» et condescendant, mais veut plutôt «mordre» pour provoquer réactions et réflexions. Il est bien conscient par ailleurs que son livre est l'aboutissement d'un travail de terrain qui ne débouche pas sur des réponses définitives, mais qui est plutôt alimenté par des questionnements, des énigmes et des contradictions, auxquels les textes cités font d'ailleurs largement écho.

Son anthologie vise avant tout à faire connaître la littérature amérindienne de langue française du Québec; et notamment

« Une littérature amérindienne francophone n'est pas une littérature québécoise, ni une littérature française, ni une littérature martiniquaise » (p. 36).

celle plus récente qui témoigne de l'effervescence créatrice des auteurs amérindiens contemporains (p. 27). Pour la faire connaître aux Amérindiens d'abord. Et aux Québécois bien évidemment. Et même s'il ne le précise pas, à tous les lecteurs étrangers intéressés par la question (p. 39, 40).

Le chercheur conclut ainsi son introduction : «Ce recueil, je l'espère, fournira aux Amérindiens un outil pédagogique de première main pour diffuser et valoriser leur culture, tout en offrant aux chercheurs un instrument de référence fiable et un ensemble textuel original et agréable à lire» (p. 42).

SON RECUEIL (p. 26 à 29)

Le chercheur s'est d'abord inspiré de travaux antérieurs sur la question, ceux de Diane Boudreau et de Charlotte Gilbert : les deux ont publié en 1993. La première, une histoire de la littérature amérindienne au Québec et la seconde, un répertoire bibliographique des auteurs amérindiens du Québec³. Gatti s'est aussi beaucoup promené «sur le terrain» et a pu, au fil de ses rencontres, enrichir son corpus de nombreux inédits cachés dans les tiroirs, et les sortir de l'anonymat en publiant certains extraits qui témoignent de l'évolution et du dynamisme de l'écriture amérindienne depuis 1993. Il a pu alors se constituer un corpus d'environ 150 textes de quelque 50 auteurs, témoignant de thématiques, de formes et de styles variés. Corpus qu'il présente ainsi :

«Toutes les formes de création littéraire y figurent : contes, nouvelles, poèmes, romans, pièces de théâtre, récits et témoignages. Cela souligne la diversité du corpus et présente des textes très différents par leur forme et leurs thématiques. Ainsi défilent le conte, la poésie revendicatrice, amoureuse ou satirique, le roman historique, autobiographique ou policier, le récit ironique ou humoristique, le journal intime, la réflexion sur la condition amérindienne actuelle : le métissage, les problèmes sociaux, le passé, le futur, le rapport intime avec la nature» (p.28).

Pour son recueil, il a décidé de privilégier la fiction et de s'en tenir aux textes de création, même dans le cas des contes et des légendes, retenues parce qu'elles ont été recréées. Mais il a décidé pour des raisons

« ...On ne prend pas la parole pour tuer, ni même pour blesser, mais pour apaiser, fermer une plaie, consoler et peut-être guérir » (p.13).

qu'il explique d'exclure les domaines de la chanson et de l'essai, pourtant riches par ailleurs⁴. Ainsi, vingt-neuf auteurs jugés représentatifs ont été retenus et les textes édités sont précédés de brèves notices biographiques visant à présenter sommairement leur auteur. Mais à la fin du livre, des PROFILS D'AUTEURS, plus élaborés, ouvrent des voies pour des recherches plus poussées (p. 203 à 237).

SA PRÉSENTATION D'UNE «LITTÉRATURE ÉMERGENTE» (p. 19 à 24)

Une littérature «émergente», c'est souvent le fait d'une littérature minoritaire et la littérature amérindienne de langue française du Québec n'est pas la seule à vivre cette réalité. Mais il est plutôt réconfortant de voir comment des populations souvent limitées en nombre arrivent non seulement à survivre, mais à se développer⁵.

C'est dans la fréquentation des missionnaires surtout que les Amérindiens ont vécu leur premier contact significatif avec l'écriture. Mais dans les années 1950, les mouvements de libération des peuples autochtones ont favorisé la naissance d'un discours revendicateur à caractère politique qui a permis bientôt à d'autres discours parallèles de s'approprier d'autres dimensions de la réalité vécue, et souvent subie dans l'isolement des réserves. Réserves dont Gatti fait plutôt le procès, leur reprochant d'avoir aussi «mis en réserve» les identités, rendant alors difficile ou impossible le contact avec «l'Autre», tout en favorisant de part et d'autre, la construction d'imaginaires stéréotypés qui éloignaient plutôt qu'ils ne les rapprochaient, les «Indiens» et les «Blancs».

Dans les années 70 surtout, se développera un corpus de plus en plus diversifié, écrit par des auteurs souvent «métissés biologiquement et culturellement» (p. 21) qui se sont appropriés souvent avec difficulté la langue française. Les premiers textes, plutôt récits de vie ou essais historiques, disaient l'urgence de réaffirmer et

de revendiquer l'identité, de garder les traditions et de transmettre les connaissances. Une façon de récupérer le passé pour se le réapproprier, chemin vers l'affirmation de la singularité et de la spécificité. Bientôt ces textes ont dénoncé les pertes culturelles et territoriales, et dit les tensions entre tradition et modernité, et la misère sociale. Dans des tonalités qui s'avéraient comme indispensables aux contenus : «Les Amérindiens se sentaient pressés de préserver et de transmettre leurs traditions et leurs connaissances. Leur production a donc pris la forme du souvenir, du ressentiment, de la nostalgie, de la douleur de la victime, du mal d'être, de la contestation et de l'idéalisation...» (p. 22).

Aujourd'hui, selon le chercheur, la littérature amérindienne aurait évolué, serait devenue plus créative et plus «soucieuse d'esthétique» (p. 22). Par ailleurs, la littérature destinée aux jeunes est de plus en plus dynamique, offrant alors aux pédagogues un matériel didactique toujours plus diversifié.

Dans les années 70, ce sont les hommes surtout qui écrivent, mais en 2000, il y a plus de femmes que d'hommes qui s'expriment. Peu sont ceux et celles qui peuvent se consacrer entièrement à la production littéraire; la plupart doivent travailler pour subvenir à leurs besoins, ce qui explique la rareté des publications. De son côté, le lectorat amérindien demeure encore trop clairsemé, ce qui ne favorise pas un discours critique pourtant indispensable. Enfin, la littérature amérindienne doit encore définir ses modèles et ses propres spécificités; elle subit et imite toujours celle du colonisateur. Elle n'est donc pas encore un modèle de référence : «elle demeure "importatrice" d'originalité plutôt qu'"exportatrice"» (p. 23).

Mais un corpus naît peu à peu, de plus en plus distinct de la littérature dominante, qui «aspire à un statut autonome au sein des littératures francophones...» (p. 23).

SES QUESTIONS

Le chercheur aborde aussi dans son introduction un certain nombre de questions qui enrichissent sa réflexion sur le statut de la littérature amérindienne et notamment sur celui de l'écrivain amérindien dont il examine par exemple le «rôle social» (p. 24 à 26).

Il note que certains leaders autochtones sont les premiers à déplorer la place trop grande tenue par le politique qui a tendance à occulter les autres discours, ce qui offre peu de place aux artistes et écrivains, autres modèles dont les jeunes auraient bien besoin. Car le discours littéraire contribue aussi, mais à sa façon, à faire comprendre la réalité et les enjeux. Et les écrivains d'aujourd'hui sont un peu les «nouveaux chamans», jouant comme leurs ancêtres sur la magie du langage et des images pour créer des illusions riches d'ambiguïtés stimulantes et dérangementes, qui parlent à l'imaginaire amérindien (p. 25).

Mais devenir écrivain chez les Amérindiens signifie plus encore qu'ailleurs, choisir la solitude, double ici, parce qu'il est souvent aussi seul dans sa communauté qu'au dehors de celle-ci. Mais c'est le prix à payer pour s'affranchir, ce qui voudra souvent dire parfois sortir des réserves... pour mieux y revenir. L'écrivain amérindien, selon Gatti, est de plus en plus conscient de son rôle social : faire sauter des barrières pour mieux reconstruire une nouvelle authenticité et identité, encore à inventer.

«Être un auteur amérindien aujourd'hui, signifie d'abord affronter l'angoisse de l'individu dans le monde moderne, seul face à sa collectivité immédiate et à la collectivité mondiale. Son rôle est difficile à assumer, car il incarne toutes les ambiguïtés, toutes les impossibilités d'un peuple colonisé, portées à l'extrême degré. En même temps, les auteurs amérindiens au Québec qui s'approprient la littérature écrite contribuent à affranchir graduellement leurs communautés des limites créées par la LOI SUR LES INDIENS et par le système des réserves. De plus en plus d'auteurs considèrent qu'écrire, publier et être lu est gratifiant et efficace. Ils commencent à être conscients du rôle social qu'ils jouent aujourd'hui» (p. 26).

Les paroles des écrivains nient celles des prophètes de malheur qui voient la mort au bout du tunnel ! Alors qu'elles sont de

plus en plus, volonté de vivre et projection dans un futur à bâtir. Ceci fait dire au chercheur que les «auteurs amérindiens au Québec sont donc bien davantage que des sujets d'étude : ils sont surtout les acteurs d'une culture en mutation rapide» (p. 26).

Mais comment distinguer les VRAIS Indiens des FAUX Indiens (p. 30 à 34) ? Autrement dit, qu'est-ce qui fait un authentique auteur amérindien ? quel est le degré nécessaire d'indianité qui permet de s'afficher comme tel ? et de le reconnaître comme tel ? C'est parce que la notion d'identité reste floue qu'on se pose de telles questions ; et l'identité qui transparaît dans les textes est souvent fragile, insécure et parfois susceptible. Ce que le chercheur explique à nouveau par un lourd passé.

«Les préjugés perdurent, les institutions également. Le système des réserves s'est révélé un échec : il a maintenu les communautés amérindiennes dans un état de sous-développement économique en suscitant des tensions dues à leur statut juridique particulier. De plus en plus d'Amérindiens quittent les réserves pour s'installer en ville. Mais les tiraillements qui en découlent et qui divisent parfois les communautés sont tout de même des conflits dynamiques et créateurs» (p. 31, 32).

C'est de plus en plus dans «l'agir» que l'écrivain amérindien s'affirme : autant citoyen dans sa réserve que citoyen du monde. Mais comment sortir des images traditionnelles sans se perdre ? comment rentrer dans le monde d'aujourd'hui sans couper ses liens avec le passé ? comment inventer de nouvelles continuités ? comment briser les solitudes pour que s'instaure un dialogue avec les autres, compatriotes ou Blancs ? Questions d'autant plus compréhensibles que la littérature amérindienne du Québec en est encore au stade de la reconnaissance -ce qui ne semble pas être le cas pour la littérature amérindienne des autres provinces du Canada⁶. On s'intéresse donc encore trop souvent à l'indianité de l'auteur... alors qu'on devrait plutôt interroger ses textes et leur qualité. Et Gatti constate : «Les textes reflètent les tensions qui existent entre Indiens VRAIS et FAUX, entre Indiens PURS et métissés, entre Indiens et Blancs» (p. 34).

Comment définir alors l'auteur amérindien (p. 34 à 39) ? Après avoir consulté Bernard

Assiniwi et Roméo Saganash, et fait un détour chez les Lapons, Gatti fait une proposition qui ne saurait être définitive et admise par tous : «un auteur amérindien est celui qui se considère et se définit comme tel» (p. 34). L'essentiel étant plutôt de savoir pourquoi tel écrivain s'estime auteur amérindien, et de s'intéresser à son univers de référence (p. 35). N'est-ce pas d'abord en effet par ses références que l'humain se définit ?

«Chaque être humain a une référence culturelle qui le façonne et par rapport à laquelle il se définit : langue, territoire, spiritualité, valeurs, sens du monde et de la vie, mode de vie et de pensée, coutumes, attitudes typiques, goûts, aspirations, imaginaire, traits de sensibilité ou de caractère, mémoire commune, ethnie, savoir transmis à travers le temps, époque, organisation sociale, etc. Ces traits sont partagés par une collectivité et deviennent son principe d'unité et de cohésion interne. L'auteur amérindien est celui qui se sent proche de ce patrimoine culturel auquel il décide consciemment de s'identifier» (p. 36).

Ce qui n'empêche pas l'auteur amérindien de se définir encore plus précisément par son appartenance à un groupe ethnique particulier. Encore que ce ne sont pas tous les auteurs qui affichent avec insistance leur ascendance⁷. Les réponses à des questions comme celles-ci ne sont donc pas faciles, et seront forcément différentes

« Nous commençons
tous comme ça : nous nous
parlons à nous-mêmes,
assis au pied d'un arbre,
espérant convaincre
le vent dans les feuillages
de porter notre pauvre
message aux hommes,
nos pareils si différents
et surtout si lointains »
(p.14)

Robert Lalonde,
juillet 2004, « Préface ».

selon les points de vue : les métis sont-ils en déficit d'indianité ? Grey Owl était-il un imposteur ? peut-on devenir aujourd'hui aussi facilement Amérindien qu'Italien, Français ou Québécois⁸ ?

Pour Gatti, il faut aborder la question avec beaucoup d'ouverture et admettre qu'il y a sans doute plusieurs façons d'être un auteur amérindien, comme il y a aussi plusieurs façons d'être un auteur québécois. Car, «tout comme Marie Laberge, Dany Laferrière et Ying Chen sont tous des auteurs québécois malgré leurs grandes différences» (p. 39). Toute définition trop définitive, et donc fatalement réductrice, doit donc être évitée. Surtout que la littérature amérindienne francophone au Québec reste encore un corpus à étudier pour le mieux définir.

DES AUTEURS AMÉRINDIENS... ET NORD-CÔTIERS

Nous nous contenterons dans le cadre de cet article de présenter très brièvement les auteurs amérindiens retenus dans l'anthologie de Maurizio Gatti, dont nous aimerions une autre fois commenter les extraits. Nos références renvoient aux grandes divisions du livre, par genres, et aussi aux PROFILS D'AUTEURS de la fin du livre : **dix auteurs; cinq femmes et cinq hommes.**

CONTES ET LÉGENDES (p. 45)

ANDRÉ DUDEMAINE : Innu qui vit aujourd'hui à Montréal où il est directeur de la société TERRES EN VUES qui vise à diffuser la culture autochtone (p. 52 à 58 et 216, 217).

ARMAND MCKENZIE : Innu de Schefferville qui représente son peuple auprès des Nations Unies (p. 59 à 63 et 223).

GENEVIÈVE MCKENZIE : auteure-compositeur-interprète née à Matimekush près de Schefferville (p. 70 à 73 et 223, 224).

MARIE ANDRÉE-FONTAINE : Innue née en forêt près de Schefferville. Elle vit aujourd'hui à Malinotnam où elle enseigne la langue innue et la religion (p. 74 à 79 et 205).

JEAN-LOUIS FONTAINE : Innu de Uashat, Sept-Îles. Il vit à Québec où il travaille comme consultant en histoire autochtone (p. 80 à 83 et 217, 218).

POÈMES (p. 85)

RITA MESTOKOSHIO : née à Mingan. Première poétesse innue à avoir publié un recueil au Québec (p. 92 à 96 et 224 à 226).

ROMEO SAGANASH : né dans le Nord du Québec. Il travaille comme directeur des Relations avec le Québec pour le Grand Conseil des Cris (p. 115 à 118 et 231).

MAYA COUSINEAU-MOLLEN : Innue de Mingan. Elle travaille à Ottawa pour Statistique Canada (p. 119 à 121 et 214, 215).

RÉCITS ET TÉMOIGNAGES (p. 159)

DOROTHÉE BANVILLE-CORMIER : d'ascendance huronne et acadienne, elle a travaillé dans plusieurs communautés et chez les Cris notamment. Elle vit dans la région

de la Baie d'Hudson où elle enseigne la poésie dans les écoles (p. 169 à 173 et 208, 209).

JEAN-PAUL JOSEPH : né en forêt dans la région de Moisie, près de Malinotnam. Il a mené une vie mouvementée, marquée par de fortes expériences (p. 191 à 196 et 219, 220).

POUR CONCLURE

L'ouvrage de Maurizio Gatti est décidément un livre de référence bien intéressant que tous ceux qui s'intéressent à la littérature amérindienne francophone en train de s'affirmer devraient avoir dans leur bibliothèque. Et qui devrait normalement interpeller les Nord-Côtiens soucieux de connaître leur région dans sa diversité, diversité dont l'écriture est sûrement l'un des véhicules par excellence dans la mesure où elle ne se limite pas aux faits et à l'analyse, mais où elle dit plutôt tout l'homme, dans toute sa complexité et sa riche ambiguïté. **Et qu'on se le dise une fois pour toute, l'ÉCRITURE NORD-CÔTIÈRE est aussi une écriture amérindienne !**

Le volume a un double mérite : le premier étant de nous mettre en contact avec des auteurs amérindiens pas toujours très connus, et surtout avec leurs textes qui témoignent de la vitalité d'une écriture «en émergence» qui fascine, même au-delà des frontières; textes qui disent les difficultés et les tensions bien sûr, mais aussi une certaine joie de vivre malgré tout. Car les tonalités sont différentes, et parfois l'humour -cet humour si particulier des Montagnais !- traverse les textes en dépit du



CHANTAL COLLIN
PRÉSIDENTE

LIBRAIRIE AGRÉÉE

MAIL PLACE DE VILLE, 770 LAURE, SEPT-ÎLES QC G4R 1Y5
TÉL. : (418) 968-8881 / 1 (800) 463-1705 (sans frais) / TÉLÉC. : (418) 968-0726

lourd passé et de la réalité difficile. Il y a dans ces textes un élan qui choisit la vie et qui construit sur la réussite.

Le second mérite du volume est dans son introduction dont nous avons essayé de faire ressortir la richesse : autant celle des informations que des questions soulevées. C'est donc deux façons différentes, mais complémentaires, de découvrir une nouvelle littérature, que nous propose cette étude.

Et il fallait peut-être que ce soit un Italien qui le fasse ! Ce que semble dire Robert Lalonde .

«Il fallait bien arriver d'Italie pour ouvrir d'abord une oreille impartiale, puis un œil intègre, neuf, sur ces mots qui, depuis belle lurette, n'étaient plus ces signaux de fumée qui autrefois montraient se mêler aux nuages, sans nous livrer leurs secrets. Ils sont ici une trentaine. C'est déjà beaucoup. Trente voix qui fusent, accusant plus d'avance que de retard à conquérir la liberté de parler "sur papier", à user enfin de ce "seul pouvoir que l'homme cache en lui"» (Rita Mestokosho) (p. 14-15).

On dira peut-être, et avec raison, que cet ouvrage de Gatti illustre encore une fois cet engouement, si agaçant pour certains d'ici, des Européens pour tout ce qui concerne les Amérindiens. Intérêt le plus souvent supporté, il est vrai, par des clichés éculés. Mais le stéréotype, souvent cul-de-sac, parce que début et fin, repos et complaisance, peut aussi devenir un point de départ et un tremplin; début d'une quête et d'une recherche; chemin vers la différence, vers l'Autre; et aspiration à l'échange et au dialogue. Et rencontre. C'est ce que prouve aussi le travail de ce chercheur⁹.

Il faut qu'on le comprenne bien et cet article l'illustre à sa manière : étudier sa région

par le biais de l'écriture nord-côtière, ce n'est pas choisir le chemin d'un régionalisme frileux, le repli sur soi et la peur des autres -de toute façon, tout, de notre «immense» région contredit une telle perspective! Mais c'est plutôt cheminer vers l'Autre et ses différences. Et rejoindre l'universel humain. Étudier la Côte-Nord, c'est donc aussi cheminer, passer, traverser, et s'évader au besoin; pour rejoindre, retrouver et mieux revenir. La Côte-Nord ne rapetisse rien; au contraire, elle agrandit tout. □

Notes

1 HMM / Hurtubise, Cahiers du Québec, Collection LITTÉRATURE, Montréal, 2004. Toutes les références seront précisées au fil du texte entre parenthèses et renverront au volume. Plus précisément à l'Introduction (p. 17 à 44).

2 Notre texte veut rendre compte de façon assez libre des grandes lignes de l'Introduction de Gatti qui nous semble particulièrement intéressante étant donné sa clarté et la richesse des informations et des questions soulevées, mais heureusement pas de façon trop savante et inutilement compliquée... comme c'est parfois le cas chez certains univ-

sitaires. Le texte de Gatti est décidément pour la personne intéressée et pour le profane une excellente «introduction». À lire par conséquent ! On aura compris que notre propre texte veut y renvoyer le lecteur.

3 BOUDREAU, Diane, *Histoire de la littérature amérindienne au Québec : oralité et écriture*, Montréal, l'Hexagone, 1993. Et GILBERT, Charlotte, *Répertoire bibliographique. Auteurs amérindiens du Québec*, Saint-Luc, Centre de recherche sur la littérature et les arts autochtones du Québec, 1993.

4 Sur les raisons qui motivent sa décision quant à la chanson, voir la p. 27; et quant à l'essai, voir la p. 28.

5 Pour plus d'informations sur les nations amérindiennes et inuit, voir p. 19 et 20. Gatti estime à environ 82 000 les Amérindiens du Québec parlant le français (p. 24).

6 Gatti affirme que celle-ci est déjà reconnue internationalement (p. 33). Il dit aussi au début de son essai que c'est par le biais des auteurs amérindiens anglophones qu'il est entré dans son sujet; auteurs facilement accessibles dans les librairies romaines (p. 17).

7 C'est par exemple le cas de Robert Lalonde qui ne fait pas de ses origines mohawk l'assise première de son œuvre (p. 36, 37).

8 Relire le témoignage de Bernard Assinwi concernant le cas d'un homme ayant vécu sa vie chez les Algonquins (p. 38).

9 L'article de ce même numéro sur le roman, *Je m'appelle Bosnia*, de Madeleine Gagnon, développe aussi, mais d'une autre manière et dans un autre contexte, la même perspective.

10 Dans *Les Gens de mon pays*, ÉdiPresse, Montréal, 2005, p. 97.

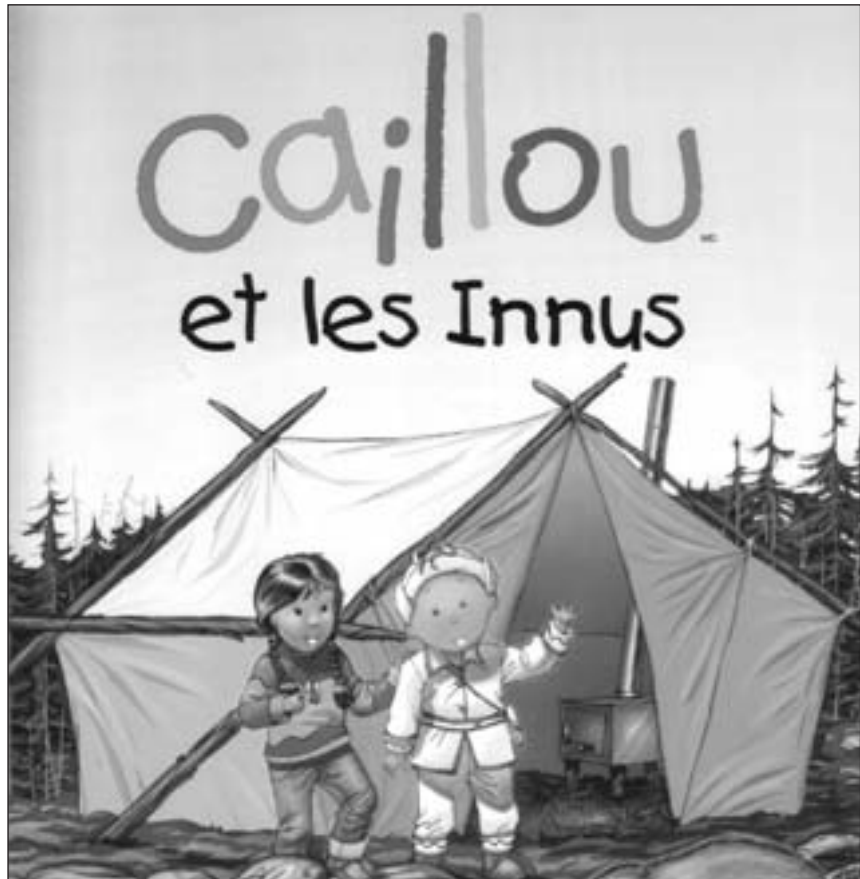
« De ce grand pays solitaire
Je crie avant que de me taire
À tous les hommes de la terre
Ma maison, c'est votre maison
Entre mes quatre murs de glace
Je mets mon temps et mon espace
À préparer le feu, la place
Pour les humains de l'horizon
Et les humains sont de ma race »

Gilles Vigneault¹⁰

*Chou,
hibou,
caillou,
genou*

...

MANON BEAUDIN*



NÉ EN 1990 DANS UNE «FAMILLE RECONSTITUÉE» PAR DE NOMBREUX CRÉATEURS, ILLUSTRATEURS, ÉDITEURS, PÉDOPSYCHIATRES, PSYCHOLOGUES, ETC., LE PETIT CAILLOU N'A AUJOURD'HUI PAS PLUS QUE SIX ANS DANS SES ALBUMS... Au fil des pages, il évolue donc dans un environnement où tout est pensé, étudié, vérifié, validé... En fait, même son prénom, qui semble rappeler sa pauvreté capillaire, est inspiré par la philosophie de Françoise Dolto (1908-1988), la célèbre psychanalyste française, qui «[...] désirait que les enfants lui donnent des cailloux comme paiement symbolique pour ses consultations!»

Mais la magie derrière ce qu'il convient d'appeler le «phénomène Caillou» est davantage liée au fait qu'un lien s'établit rapidement entre ce petit garçon bien ordinaire et les enfants, puisque les auteurs présentent la réalité telle qu'elle est perçue par un tout-petit; c'est ce qui explique d'ailleurs pourquoi le papa et la maman paraissent parfaits : ils le sont effectivement aux yeux de tout enfant d'âge préscolaire ! Ainsi, sans en avoir conscience, Caillou s'expose devant les petits de son âge afin de raconter

ses expériences quotidiennes, aidant par la même occasion ses amis «littéraires» à identifier, à nommer, bref à comprendre les émotions et les expériences qu'ils vivent.

À travers la quinzaine de collections et les nombreux accessoires, livres de bain, albums à colorier ou livres-hochets mettant en scène Caillou, un nouveau titre retient l'attention : *Caillou et les Innus*. En effet, même si, comme à l'habitude, il présente un Caillou simple, attachant et ouvert d'esprit, cet ouvrage fait figure d'exception dans la mesure où le héros est interpellé par son père, qui lui remet une photo, laquelle se transforme en prétexte pour retourner dans le passé, afin de plonger au cœur d'une aventure exceptionnelle, le présent étant, pour une rare fois, mis de côté au profit du vécu antérieur.

Ainsi, à l'occasion d'un voyage à Mingan, Caillou s'était vêtu en chasseur Innu, troquant par le fait même son légendaire chandail jaune ainsi que ses bermudas bleus. Les yeux tout ronds et tout pétillants, le héros a rencontré Maniss, une petite Innue, qui possède des connaissances

bien précises relativement à la faune et à la flore. Caillou raconte donc qu'elle lui a enseigné comment apprivoiser l'environnement afin d'y observer plusieurs espèces animales, et ce, que les enfants soient bordés par l'eau ou encore enveloppés par la forêt. En outre, à l'image de la réalité montagnaise, la famille élargie de l'héroïne est mise à contribution, étant donné que l'oncle de la jeune Innue invite les enfants à une séance de pêche au harpon. Enfin, au son du tambour, les enfants, à l'instar de leurs accompagnateurs adultes, célèbrent la générosité de la nature en savourant des pièces de caribou et de la banique, c'est-à-dire une sorte de pain.

Cette expérience n'est certainement pas dénuée d'intérêt sur le plan ethnologique puisque, jusqu'à maintenant, Caillou avait, dans ses aventures, fréquemment fait preuve d'ouverture d'esprit en visitant des amis dans leur demeure ou en accueillant des copains d'origines diverses. Ici, il se prête à la culture Innue en revêtant l'habit traditionnel du chasseur et en participant activement aux activités ainsi qu'à la fête, tenue à la belle étoile et dans un contexte traditionnel. Car la tradition Innue est au centre même de cet ouvrage, celui-ci s'ouvrant sur une carte géographique, simplifiée pour les enfants, ainsi que sur une brève présentation de *Maniss*, qui résume le mode de vie de ses semblables. Le lecteur

débute alors son odyssée dans cet univers sans se soucier du fait que les Montagnais contemporains connaissent également le mode de vie occidental des Nord-Côtiers, ce qui n'est guère mentionné ici. Malgré cela, tous s'abandonneront certes avec joie à cette excursion folklorique !

Cependant, si cette entente tacite avec l'auteure permet au lecteur adulte de naviguer dans un imaginaire qui s'est trop souvent terré dans une quelconque tanière, elle ne l'empêche pas d'apprécier l'étroite cohabitation des vocabulaires français et innu dans l'œuvre, quelques termes servant d'ailleurs à former le petit lexique imagé offert à la fin de l'ouvrage. Il s'agit là d'une stratégie fort pertinente, non seulement dans un contexte de sauvegarde de la langue innue mais également dans une société et dans des régions qui se veulent désormais pluriculturelles. Par ailleurs, en comparant les divers albums de *Caillou*, il faut admettre qu'il est rassurant de rencontrer un héros qui ne cesse d'évoluer sur le plan intellectuel, d'autant plus que ce retour dans le passé se fait le reflet d'une pensée qui se complexifie.

Dans le même ordre d'idées, l'utilisation que les enfants feront du Carnet de bord, présenté à la fin du volume, étonnera probablement les parents, car il invite les petits à réfléchir à propos des expériences vécues

par leur copain Caillou pendant son séjour sur la Côte-Nord. En effet, au cours de l'histoire, le héros présente un discours structuré, ce que viennent confirmer les phrases longues et complexes de même que la variété de signes de ponctuation utilisés. En outre, Caillou rapporte les paroles du père de *Maniss* ainsi que celles de son amie elle-même. Il s'agit donc d'un enfant visiblement doué pour la narration... un modèle, quoi! Mais les nombreuses répétitions du nom *Maniss* ainsi que de certains noms communs trahissent son jeune âge, de sorte qu'il s'avère plutôt un enfant comme les autres, exposant innocemment sa candeur et ayant beaucoup de choses à dire en même temps... N'est-ce pas ce qui fait son charme ? Questionnons le public cible...!

Les petits sont également invités à développer leur souci du détail et leur sens de l'observation grâce à des images davantage détaillées et réalistes que ce qu'il ont pu voir dans d'autres collections de *Caillou*, *a fortiori* si on tient compte du fait que les couleurs vives se sont adoucies pour faire place à des couleurs se rapprochant de celles de la nature. De plus, bien que la couverture soit souple, le format est différent et bien distinct des autres albums. Enfin, certaines stratégies gagnantes sont ici reprises, comme l'illustration initiale qui se retrouve, sans couleurs, à la fin du volume afin que l'enfant puisse la colorier.

La rencontre avec la culture innue s'effectue somme toute dans un environnement sobre et amical, de sorte que l'expérience de Caillou est présentée comme agréable et enrichissante. Souhaitons que cette aventure soit la première d'une longue série car, si «petit train va loin», peut-être que semer des *Cailloux* nous permettra de récolter une société unie par les particularités culturelles... □

* Manon Beaudin est professeure de langue et littérature au Cégep de Sept-Îles.

Source :
Caillou et les Innus
 Texte : Caroline Jobling; illustrations : Pierre Brignaud; direction artistique : Monique Dupras.
 Montréal, Éditions Chouette, 2005, 22 pages illustrées en couleur.
 ISBN 2-89450-577-9, 6,99 \$
 (Traduction de *Caillou visits the Innus*)

Note
 1 Éditions Chouette, «Qui est Caillou ?».
 Tiré de «Tout sur Caillou». Dans *Caillou*, [En ligne].
<http://www.editionschouette.com/fr/caillou/1.html>
 (Page consultée le 19 juin 2006)



LECTURE DE *JE M'APPELLE BOSNIA* DE MADELEINE GAGNON¹

Le NORD, paramètre indispensable du MYTHE NORD-AMÉRICAIN

PIERRE ROUXEL

LE MYTHE DE L'AMÉRIQUE DU NORD POUR UN(E) JEUNE EUROPÉEN(NE)

Dans un récent article, «Mythes nord-américains», Guylaine Massoutre parlait ainsi des images d'Épinal dont raffolaient naguère les petits Français -elle aurait pu dire les petits Européens : «monde des Sioux, espaces américains, plumes et vaticinations autochtones, guerres sauvages, conquête d'un territoire illimité où déambulent les troupes». Le tableau aurait été plus complet si elle avait évoqué aussi les Inuits et l'immensité des grands espaces nordiques. Car ces espaces-là, difficilement accessibles, on peut y rêver toute sa vie sans avoir pour autant, jamais, le désir d'y aller vraiment. Ce qui leur confère paradoxalement comme une sorte d'entièreté, de pureté et d'absolu. Certes, l'imaginaire peut les façonner à sa façon, en toute liberté et en toute impunité, construisant ainsi toute une ESTHÉTIQUE DU NORD. Mais la raison et la réflexion y trouvent aussi un espace pour prendre ses distances et mieux analyser l'invivable et l'insoutenable; un exutoire aux impasses conflictuelles, notamment d'ordres idéologique, ethnique ou religieux. Et l'on sait tous combien ces conflits-là ont été le ciment toujours «refissuré» de la vieille Europe, véritable cloaque dont elle ne parvient pas à s'extraire, comme si elle était toujours hantée et menée par ses vieux démons. Comment

ne pas comprendre alors la fraîche immigrée Bosnia qui vient d'arriver au Québec et qui, pour se distancer enfin de ses cauchemars et vivre et «s'ancrer» (p. 223), «maintenant (...) ici» (p. 225), veut aller «au bout de la terre», à Gaspé (Gespeg, c'est-à-dire «le bout de la terre» en langue micmaque), «jusqu'au bout du monde de l'Amérique», dire en face à l'Europe, en criant, en hurlant et en mugissant, qu'elle était une «vieille terre de guerres ensennée de sang millénaire» (p. 216). Comment ne pas rêver à l'Amérique et à ce qu'elle a de plus pur, le NORD, quand on a survécu aux horreurs et aux viols de tous ordres ?

JE M'APPELLE BOSNIA

PARTIR!

«[s]'imaginer ailleurs avait toujours été depuis ses quatorze ans catastrophiques et pendant la guerre une sorte de viatique de survie...» (p. 223)

Dès le début du récit, l'héroïne a décidé de quitter son pays, décision qui s'affermira alors qu'elle vient d'enterrer son père. Mais elle ira là où il n'y a pas de guerre (p.17). Et dans la tranchée où elle dort, elle est presque heureuse, car, grâce aux nombreux livres qu'elle a lus tout au long de ses études, elle s'évade et voyage : vers la France -surtout la Provence de Giono-,



l'Angleterre, l'Égypte... Mais dans les grands moments de détresse, ce sont fatalement «les histoires fantastiques» des livres d'enfance et d'adolescence (p. 17, 25, 87) qui remontent à la surface et qui permettent d'aller encore plus loin, pour fuir encore plus sûrement un présent insupportable et espérer un avenir meilleur. Le Grand Nord canadien avec «ses espaces immenses et la liberté de son temps égrené lentement dans l'hiver» (p. 22) s'impose alors à elle :

«Puis elle pensa au Grand Nord canadien, au pays des glaces, des Inuits et des Innus, là où il n'y avait jamais eu de guerre, jamais eu de sang sur le sein blanc des parterres -sauf celui des rennes et des phoques que l'on tue en priant juste pour survivre et celui des femmes qui accouchent dans les igloos-» (p. 22).

Alors qu'elle rentre à l'aube à Sarajevo et qu'elle devine comme un don la première neige, elle avance à pas souples et silencieux, comme ceux des Amérindiens de ses livres d'enfance (p.25). Et pour arriver au centre de la ville, elle devra franchir la rivière Miljacka «avec une prudence de Sioux» (p. 27). Bientôt la nourriture manque cruellement, mais, même si elle a l'impression que la guerre qui l'emprisonne est une guerre de «sauvages» (p.55), elle dit tout haut qu'il vaut encore mieux «commercer clandestinement, ou même voler, que de devenir cannibale, manger son prochain pour survivre» (p. 55), ce qui fait sursauter ses deux amies et dire à Adila qu'elle délire. Et plus tard, au cœur de l'hiver, alors que le bois manque, qu'on a brûlé les meubles et qu'on se prépare à brûler les livres, elle voit tout à coup autrement les sept collines qui entourent Sarajevo, chauves, sauf aux sommets où se cachent les snipers qui peuvent tirer sans être vus. Ces collines deviennent des têtes d'Iroquois, et sa ville est comme tout à coup «encerclée par ces Mohawks géants et menaçants qu'elle avait vus, adolescente, dans un livre d'histoire des Amériques» (p. 87).

Clichés que tout cela, dira-t-on ? Méfions-nous des jugements simples et faciles! Clichés certes, mais qui, bien à leur place, au bon moment, construisent une esthétique, un style et un sens. Car comment vaincre l'horreur sinon en s'en éloignant par le rêve et l'imaginaire qui se chargent tout à coup d'espoir, d'un irrépressible besoin de paix et d'un bonheur, malgré tout possible. Et qui sont en accord avec la

riche culture littéraire de l'héroïne. Et qui fournissent à la poète qu'est la romancière des images fortes, pleinement justifiées, générées qu'elles sont par des situations concrètes de vie en temps de guerre.

ET SI LE RÊVE DEVENAIT RÉALITÉ?

Étrangement, ce qui ajoute à l'originalité de la situation, ce sera l'ami de Bosnia, Adem, qui parlera de l'Amérique du Nord : et tout à coup le rêve, qui persiste bien sûr, va s'articuler de plus en plus à l'occasion de réflexions, de discours, d'échanges et de recherches, alimentées, encore une fois, par les livres, occasions de lectures et de perspectives de plus en plus diversifiées. S'installe alors comme une distanciation qui permet un regard plus raisonné, plus fondé, voire plus critique.

Les deux héros reviennent d'un court voyage à Sarajevo. Après une escale à Francfort, ils sont de nouveau dans l'avion, en route vers la France où ils sont maintenant installés. Et de quoi parler quand on est de jeunes immigrés, sinon d'avenir ? C'est alors qu'Adem confie pour la première fois à sa compagne un projet qu'il mijote pour eux deux, «une espèce de rêve» (p. 201). À la fac de droit, il a rencontré une spécialiste de la question yougoslave qui s'apprête à retourner dans son pays et qui lui propose une place d'assistant dans son équipe de recherche. Mais comme il appréhende sans doute un peu la réaction de sa compagne, il précise tout de suite, «mais c'est très loin, son pays, c'est au Canada, et l'hiver, il fait si froid là-bas» (p. 201). Nous qui savons que Bosnia rêve depuis son enfance de ce pays devinons sa réaction : elle n'oppose au projet aucune résistance! Mais son premier mouvement est d'abord tout intérieur; et spontanément, ce sont les images de la mythologie de l'enfance qui s'emparent d'elle. Les images du Nord mythologique s'imposent à elle à nouveau :

«Bosnia avait déjà rêvé du Canada, des Inuits et des Innus, des Mohawks et des Hurons, des grands espaces, des banquises et des déserts de neige dans lesquels seul le sang des animaux tués pour survivre est visible parfois, elle avait souvent rêvé aux millions de lacs et à la forêt boréale...» (p. 202).

Et dans sa tête, son argumentation non encore formulée commence à prendre

forme: dans un tel décor qui oblige chaque jour à envisager la fin du monde, on n'a sûrement pas le temps de penser à la guerre, «ni même le désir». Et c'est alors qu'elle perçoit mieux l'opportunité que lui offre cette nouvelle perspective : «elle avait souvent imaginé qu'un jour elle désirerait mettre un océan entre le vieux monde des guerres et le nouveau qui s'était depuis longtemps lavé des atrocités meurtrières» (p. 202).

Mais désormais, le Nord, future destination peut-être, ne peut plus se limiter aux images d'Épinal : il va falloir s'en distancer pour l'apprivoiser, le connaître et le comprendre. Et ce qui est remarquable, c'est que ce soit Bosnia elle-même qui, la première, introduise le regard critique- ce qui ne surprend pas tellement de la part d'une spécialiste des langues et des lettres. Son monologue intérieur fissure tout à coup l'image idyllique quand il la conduit à l'évocation des anciennes «atrocités meurtrières» dont se serait lavé le nouveau monde; c'est le savoir et le jugement qui nuancent ici le rêve, et qui obligent à une sorte de réserve que soulignent bien deux tirets : «-depuis, en fait, la tuerie des premiers peuples amérindiens dont tous étaient coupables encore, c'est ce qu'elle supposait-» (p. 202). Et cette distanciation désormais installée au cœur du rêve se prolonge tout de suite après dans le formulé, le dialogue et le rire d'Adem «amusé des fantaisies de Bosnia qui correspondaient à la vision idyllique partagée par des millions d'humains» (p. 202).

Adem sera désormais celui qui fera cheminer Bosnia qui a l'impression depuis toujours de bien connaître le Canada, mais qui ignore pourtant où est le Québec. Le savoir d'Adem qui a déjà beaucoup lu sur son futur pays continuera désormais à rendre compte de sa complexité, de son histoire et de ses misères passées : par exemple, de la colonisation, de la Conquête, de la déportation des Acadiens. Mais il ne faut pas pour autant évacuer tout d'un coup la part du rêve, tremplin indispensable de l'enthousiasme qui s'empare tout à coup du jeune couple ! Car ce qui fait toujours rêver, plus que les dix provinces, c'est encore le Nord : «En plus des dix provinces, pour la très grande majorité anglophones, il y a les territoires inuits du Grand Nord, fabuleux et mythiques, le Nunavut et le Nunavik...» (p. 203). Bosnia rêve d'y aller? Adem s'empare alors : «Oui, nous irons, nous partirons

vers ces pays sans frontières où les peuples ont pu vivre le pays rêvé et le rêve de pays, dans leur langue et dans leur religion chacun et sans guerre depuis plusieurs siècles, peux-tu seulement l'imaginer, Bosnia ?» (p. 203)

Désormais, Bosnia va faire son chemin par elle-même : Adem continuera à approfondir ses connaissances historiques, politiques et juridiques, tandis qu'elle rejoindra son futur pays par d'autres chemins qui seront ceux de la littérature. Grâce à la Librairie du Québec de Paris, elle découvrira des dizaines d'écrivains, Jacques Brault par exemple, dont elle lit à Adem un extrait d'*Agonie*, avant de lui demander soudain : «Est-ce que tu commences à comprendre, toi, où l'on s'en va ?» (p. 206).

Le mythe du Nord... exploité et maîtrisé par une romancière de grand talent ! Mythe qui évolue dans une série de nuances alimentées par les connaissances, qui évolue avec les deux héros tout en les faisant cheminer et mûrir, et qui fait progresser le récit dans une cohérence qui s'enrichit sans cesse d'éléments nouveaux. Décidément, le génie créateur est capable de se nourrir et de s'enrichir d'à peu près tout ! Même des images d'Épinal !

AU QUÉBEC !

Rendue au Québec, Bosnia continue son exploration : celui de son nouvel environnement et le sien propre aussi. Elle continue à le faire par les livres qu'accompagne toujours une carte géographique : «dans son sac, il y avait toujours un livre, elle apprenait le Québec par les livres, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, et avec la carte géographique...» (p. 224) À travers des échanges aussi. Avec Adem, bien sûr plus au fait des complexités politiques de ce pays où l'on se chahute sans cesse, et parfois de façon terrible, mais à coups de mots et de lois, sans les tueries et les prisons (p. 226). Avec ses amis : le colocataire gaspésien qui déroule la carte de l'immense pays pour mieux leur faire découvrir l'immensité du sien, à l'est, qu'ils visiteraient bientôt; et qui leur lit des auteurs québécois (p. 213-214). Avec leur hôtesse de Rimouski, Pauline (p. 212). Et la compréhension forge peu à peu une espérance plus raisonnée, car Bosnia comprend que, comme partout ailleurs, en dépit du décor bucolique, «sous l'image idyllique (...), coulait sans doute un flot de turbulences et d'épreuves» (p. 219).

Une autre façon d'approprié le pays, c'est aussi de le méditer, pour le noter, le commenter et l'écrire aux autres qu'elle a quittés (p. 224). Dans ce lieu de transhumance qu'est le port de Montréal où elle aime aller, elle comprend qu'elle n'éprouve plus «comme une soif de s'en aller» (p. 224), mais qu'elle désire plutôt «s'ancrer» (p. 223).

Mais pour satisfaire ses espérances presque sans limites, «son espoir déraisonnable» (p. 210), les grands espaces et le froid la réclament encore, qu'elle découvrira en visitant la Gaspésie de ses amis. Elle pourra y enterrer ses horreurs sous la glace, au moins pendant l'hiver. Elle pourra aller dire son fait à la vieille Europe guerrière à Gaspé, pour rompre solennellement avec un certain passé. Elle découvrira dans le Témiscouata, à Squatec, que son destin sera sans doute d'écrire des romans (p. 229 à 234). Mais surtout, au Nord, «cette immensité du sol et des eaux» : le golfe, la mer, les îles, la merveilleuse Anticosti, et «le pays d'en face, la Côte-Nord». Un autre pays et pourtant toujours le même, le Québec (p. 210).

POUR CONCLURE

Bosnia de Madeleine Gagnon, un roman d'envergure, puissant et consistant, tant par son contenu et les questions qu'il soulève que par son écriture élaborée et soutenue par un lyrisme prégnant et efficace, nous aura donc permis de réfléchir un peu sur le NORD et sa représentation, composante quasi indispensable de la mythologie nord-américaine, telle que vécue et ressentie par les Européens notamment. Certes, l'essentiel du roman n'est pas là, mais, pourtant, cette présence du Nord, somme toute peu souvent explicitement nommée et formulée, bâtit à sa façon le roman dans la mesure où il est à la fois un élément «participateur» et intégrateur du destin futur des deux héros et de leur projet de vie. Le mythe qui permet au début d'échapper à l'enfer du présent soutient bientôt un projet concret qui va faire évoluer sa représentation forcément idyllique, mais sans jamais vraiment la briser complètement, comme si le rêve restait un élément indispensable de cette espérance tout autant indispensable à toute vie, quelle qu'elle soit, où qu'elle soit !

Le génie de la romancière, c'est donc d'avoir su exploiter habilement un matériau mille fois ressassé en le mettant au

service de son projet d'écriture. Après l'implacable dureté de la vérité des témoignages de son essai maintenant célèbre *Les Femmes et la guerre*³, Madeleine Gagnon, par le biais de la fiction romanesque et de la généreuse liberté qu'elle offre, a voulu «donner un destin heureux»⁴ à son héroïne et à son compagnon. Et ce projet de bonheur passe par une écriture et un féminisme doublement engagés : par le procès de la guerre et de ses horreurs et par une adhésion sans faille aux grandes valeurs humanistes. Et c'est à ces dernières que s'intègrent la mythologie nordique et ses images porteuses de l'envers des réalités saccagées en même temps que d'une espérance démesurée que seule la démesure nordique peut incarner. Démesure, faut-il le rappeler, portée d'abord par des livres et leurs histoires. Car, à sa façon, *Je m'appelle Bosnia* est un formidable hommage à la littérature et au pouvoir salvateur des mots.

La Côte-Nord. Et au nord de la Côte-Nord, le NORD. Un immense territoire certes, mais surtout un réservoir inépuisable de vies, de petits faits et de hauts faits, d'aventures vécues ou imaginées, d'images, de rêves et d'émotions, qui, depuis plus de quatre siècles, n'en finissent pas d'alimenter et d'enrichir l'écriture. Et ce n'est pas fini ! Heureusement ! □

Notes

1 Madeleine Gagnon, *Je m'appelle Bosnia*, VLB éditeur, Montréal, 2005. Les références seront toutes indiquées entre parenthèses après les citations. Reprenons ici pour l'intelligence du lecteur ce petit résumé du roman emprunté au matériel publicitaire de l'éditeur VLB : «Après l'enlèvement de son frère par des paramilitaires, l'internement, dans un asile psychiatrique, de sa mère broyée de douleur et l'assassinat de son père tombé à ses côtés au combat, Sabaheta, jeune résistante musulmane, adopte le nom de Bosnia. Elle file vers Sarajevo, ville dévastée par les obus et les tirs des snipers, et y retrouve son amie Adila avec son amant ainsi qu'un camarade d'université, Adem. Ensemble, ils essayent de survivre à la guerre. Lorsque sont tuées Adila et son amie, Bosnia et Adem, devenus amoureux, décident de s'exiler, d'abord en France, puis au Québec, où ils s'installent pour de bon».

2 *Le Devoir*, 31 décembre 2005, p. E 4

3 Montréal, VLB, 2000.

4 La romancière citée par Christian Desmeules dans «Bosnia mon amour», *Le Devoir*, 12 et 13 novembre 2005, p. F 9.

VILLE NORDIQUE, VILLE DISPARUE /
LECTURE D'UN SEUL SOUFFLE...LA MINE / 1960-1985 DE ANNIE CARLE¹

La traversée de l'essai historique par le témoignage privé ou l'écriture fragmentée/cimentée

PIERRE ROUXEL

INTRODUCTION

«...faire connaître au public qu'il existe des villes qui s'effondrent et que des gens en subissent les conséquences» (p. XI).

L'ex-maire de Gagnon, René Coicou, dans sa préface, résume fort justement le livre : «Ce livre relate les différentes étapes de la ville de Gagnon, depuis l'exploration et l'exploitation de la mine du Lac Jeannine à la construction des installations minières et de la ville, la présence de Sidbec Normines, la mine de Fire Lake, sa courte vie, jusqu'à la crise du marché du fer. Le lecteur pourra découvrir au fil des pages les multiples facettes de ce milieu si particulier : ses ressources minérales, ses attraits touristiques, ses contraintes et les sentiments des gens ayant vécu pendant deux longues années, cette psychose de la fermeture» (p. XIV).

Ce résumé cible d'emblée les deux dimensions du livre qui se veut autant une étude à caractère historique que le récit d'une aventure humaine. Que serait en effet l'histoire de Gagnon si on traitait le sujet froidement, sans se soucier de ceux qui l'ont habitée et «vécue dans l'intensité» d'une aventure qui a des allures d'«épopée» (p. V) ? Sans donner à ceux-là, les anciens Gagnonais, la parole, inscrite à jamais dans les nombreux témoignages rapportés ? Annie Carle a décidément eu raison de donner une large place à la parole privée qui rend la lecture de son texte plus intéressante et plus émouvante. Surtout quand

une iconographie saisissante vient la soutenir et l'enrichir². Son histoire de Gagnon prend par conséquent l'allure d'un récit de vie qui raconte une double aventure : économique et industrielle, et humaine.

Notre propos sera justement ici de montrer, en même temps que la rencontre de deux narratrices (l'essayiste et l'ethnologue-sociologue), la rencontre de deux écritures, soutenues chacune par des références appropriées, qui semblent dans un premier temps juxtaposées, et briser et fractionner le texte, mais qui en réalité le soudent en lui donnant sa cohérence de sens, de forme et d'atmosphère.

L'ESSAYISTE OU ANNIE CARLE HISTORIENNE

Il s'agissait d'abord dans ce livre, et c'est normal, de refaire l'histoire d'une ville depuis sa naissance. Normal, puisque ce livre semble bien être la première monographie écrite sur Gagnon³⁻⁴. L'histoire de Gagnon s'inscrit bien sûr dans ce vaste pan de l'histoire économique et industrielle nord-côtière, celle de l'exploitation minière surtout, qui s'impose de façon impressionnante après la fin de la Seconde guerre mondiale, autour des années 1950, et qui concerne aussi à Sept-Îles l'aventure de l'Iron Ore et de Schefferville. Avec cet arrière-plan qu'il ne faut jamais oublier, celui du développement des grands chantiers hydro-électriques.

« Dans l'histoire
de notre histoire,
jadis il y avait une ville.
Une ville qui vivait
par un seul souffle :
la mine.
Nous travaillions,
nous nous amusons
bref nous existions.
Nous étions fiers
de l'appeler Gagnon »
(p. IX).

L'inévitable évocation des expéditions du père Babel au milieu du XIX^e siècle s'imposait sans doute, qui serait le découvreur du minerai -mais sans les Amérindiens qui l'avaient conduit là, l'histoire aurait-elle été tout à fait la même⁵? Puis viennent les prospecteurs, puis des projets qui se concrétisent et donnent naissance à **Québec Cartier Mining** en 1957. La ville est fondée en 1960, et, jusqu'en 1978, l'indispensable aérogare assume sa mission : une tente, puis une sorte de «cabane» peu à peu améliorée, avant de devenir en 78, un aéroport moderne très achalandé (p. 26, 27). En mai 1960, un feu menace la ville toute jeune, à propos duquel l'auteure se demande s'il faut voir là un signe de mauvais augure (p. 35 à 40). Puis c'est la vie à Gagnon, une ville active, moderne et prospère, qui retient l'attention : la vie communautaire et familiale; la place importante de la vie culturelle et sportive. Une chose est évidente : à Gagnon, ça bouge et on ne s'ennuie pas ! Gagnon est «une grande famille» où les classes sociales sont absentes et où l'esprit d'entraide est omniprésent (p. 41 à 56) !

Mais puisqu'on est là pour travailler à la mine, c'est normal que la vie de la compagnie et des travailleurs soit longuement évoquée. Le rôle des syndicats est mis en évidence, syndicats qui s'occupent des conditions de travail et du bien-être matériel des travailleurs; qui gèrent les conflits et qui s'impliquent dans la vie communautaire (p. 57 à 64).

En 1970 : 3700 habitants à Gagnon ! Mais déjà, on le pressent, la mine s'épuise. On se tourne vers le gisement du Mont Wright. Et Fermont naît, en 1974. Puis ce sera la crise du fer, longuement analysée, qui s'amorce à la fin des années 70 et qui sévit dans les années 80, menaçant pour ainsi dire toutes les activités minières de la Côte-Nord. On commence à douter, mais on s'accroche; on se refuse à envisager le pire; comment pourrait-il en être autrement, alors qu'à Gagnon on rénove et on investit ? Pourtant, en 1982, une Commission parlementaire recommande la fermeture; fermeture qu'après deux ans de lutte acharnée, le maire devra lui-même annoncer le 12 octobre 1984 ! À l'église (p. 65 à 121) !

Terrible année que celle de 84-85 ! Bien sûr, on indemnise ceux qui s'en vont; on reclasse ceux qui veulent finir leurs trente ans à Fermont, mais qui vont sou-

vent «bumper» d'autres travailleurs. Dernier Noël, dernier hiver, dernier printemps; la ville se vide peu à peu. Mais certains resteront jusqu'à la fin. Qui assisteront à la destruction (p. 123 à 148). Autant d'épisodes dont nous reparlerons, mais d'une autre façon.

Pour fonder la crédibilité de son discours, l'historienne se doit de consulter des sources diverses, ce qu'elle ne manque pas de faire. Ces sources sont de différents ordres : documents écrits, témoignages, tableaux de données, iconographie. Les documents écrits qui sont peut-être la source première de l'essayiste, passent par les articles de journaux, nationaux, régionaux ou municipaux, les revues spécialisées, les dossiers officiels, études, rapports et mémoires patronaux, syndicaux, gouvernementaux et municipaux. Les témoignages des officiers représentant les diverses instances de pouvoir sont aussi mis à contribution. Le langage des chiffres est aussi présent dans divers tableaux (p. 27, 59, 79). Et enfin, une certaine iconographie «officielle» vient illustrer pour mieux expliquer : de la mine et de ses installations, du matériel spécialisé avec lequel on travaille, des bâtiments administratifs et communautaires, de certains officiers en charge, et des travailleurs bien sûr, à l'ouvrage ou en grève⁶.

C'est donc tout ce matériel-là qui alimente l'écriture de l'«essayiste-historienne» : une écriture qui s'efforce d'abord de coller à la vérité des faits et d'en rendre compte. Qui est donc, par conséquent, surtout informative, explicative, voire argumentative. Et qui a le grand mérite de faire une analyse riche en précisions du processus «politico-économico-administratif», tout en méandres d'affirmations et de démentis, comme s'il fallait pour mieux dire la vérité passer forcément par une étape de confusion orchestrée, qui conduira inexorablement à la fermeture définitive.

Mais cette écriture-là ne rend pas vraiment compte de l'épopée, de l'aventure humaine faite de riches émotions qui vont ici de l'émerveillement de la découverte au bonheur de vivre. Et, plus tard, à l'inquiétude du doute angoissant, puis à la douleur parfois teintée d'une amertume rageuse. Et c'est alors qu'une autre écriture entre en ligne de compte qui met en scène et en mouvement la complexe réalité humaine, faite d'émotions et de sensibilité. Une



réalité dont les historiens se distancient volontiers parce qu'elle est subjective et fuyante, et donc un peu suspecte. Mais une réalité qui pourtant vaut bien les autres, puisque c'est l'homme après tout qui est au centre. Juste l'Homme.

ANNIE CARLE À L'ÉCOUTE... OU LA MISE EN SCÈNE DU DRAME HUMAIN PAR L'ÉCRITURE PRIVÉE

«Mais Gagnon fut une tragédie humaine. Lorsque des milliers de gens perdent leur maison, leur racine et leur identité, c'est une tragédie. On regarde souvent à l'extérieur. Il faut des bombes et du sang pour prendre conscience de la douleur humaine. Mais en 1984, ici même au Québec, les Gagnonais vivaient une douleur du cœur dont peu de gens étaient conscients» (p. 161).

Qu'entend-on au juste par écriture privée ? Une écriture qui donne au préalable la parole aux acteurs (elle est donc une parole transcrite), plus souvent qu'autrement de première ligne, et qui dit à vif l'expérience vécue. Elle est donc un mélange «tissé serré» d'expériences et d'émotions. Elle est de l'ordre de l'intime et du témoignage. Elle est donc aussi très souvent dévoilement, confidence, confession. Puisqu'elle se trouve à l'occasion à démasquer le non-dit, il faut, avec elle, s'attendre à toutes les gammes de l'émotion vive, surtout si elle raconte des expériences frustrantes et douloureuses. Et alors le style émerge qui se doit de rendre l'émotion : les mots s'émerveillent, chantent ou crient. C'est selon⁷ !

Voilà bien ce que les témoignages des Gagnonais retranscrits ici par Annie Carle nous révèlent, dont la somme ferait autour de 50 pages au moins. Leur dimension stylistique devient palpable faisant tout à coup émerger comme un récit de l'ordre du littéraire qui est plus proche de la réalité «vécue» que de la réalité «vraie et brute»; plus proche de «la représentation» par conséquent, caractéristique de toute écriture qui s'éloigne du discours prosaïque. Mais qui anime, fait voir, sentir et ressentir; qui fait imaginer; qui touche et émeut et rend solidaire et complice le lecteur. Voilà qui explique pourquoi cette modeste monographie est si intéressante et si prenante.

Ajoutons que cette écriture privée est doublée et renforcée dans son impact par une abondante iconographie, privée elle aussi, sûrement pour la circonstance sortie des coffres, des tiroirs et des albums, qui assure en même temps à la démarche, crédibilité et efficacité.

«Lorsque mon garçon me parle de Gagnon il me dit qu'il n'a plus de ville natale ni de racine» (p. 119).

Quatre ou cinq moments surtout, forts en émotions, ponctuent comme en le fracturant pour mieux le rythmer, le discours historique qui s'efface alors devant l'émergence d'une oralité toujours vive et imagée. Découverte, prospérité, bonheur : trois mots qui disent la vie de ceux qui s'en vont là-bas et qui y resteront. Décider d'aller à Gagnon, c'est d'abord vivre l'AVENTURE qui permettra d'en vivre d'autres, faites de plein air et d'espace, de chasse et pêche. Ou bien c'est espérer faire un coup d'argent pour revenir bien vite «en bas»! Mais c'était mal évaluer les années «de vache à lait, le magot», la prospérité insoupçonnée qui allait très vite attacher à un endroit et à une collectivité. Il ne fallait surtout pas se fier en arrivant à la «cabane perdue en plein bois» de l'aéroport ! Car le bonheur attendait les plus audacieux qui vivraient leurs amours «dans la ouate». Époque merveilleuse où les enfants seront «les rois de la montagne» dans un milieu sécuritaire où tout le monde se connaît et connaît «le fils à Gaston» ! Années d'amitiés intenses et d'en-

traide naturelle, car «y'avait pas de problèmes là !» Toutes ces années de plaisir de vivre qu'une série de photos et de visages attestent (p. 21 à 56) !

Promesses de bonheur pourtant remises en question, dès juin 1960, au tout début de la ville, alors que le feu la menace. Et dire qu'on vient de s'installer ! Les femmes et les enfants surtout doivent attendre l'avion pour Sept-Îles ou Montréal. Sur les photos de départ qui illustrent cet épisode, plusieurs sans doute se reconnaîtront (p. 35 à 39).

Puis, c'est la crise des années 80 et les incassables rumeurs de fermeture. D'autant plus inquiétantes que les premiers concernés sont souvent dans l'ignorance, et les derniers au courant. Chacun bien sûr voit les événements à sa façon, certains sont résolument incrédules, mais quand tout ce qui ne fait plus l'affaire de la Compagnie s'en va «dans le trou de la mine», comment douter encore ? Et arrive ce fatidique 12 octobre 1984, quand le maire annonce, dans l'église, la fermeture et la «déportation». Et c'est le choc qui fait éclater les sanglots ou les sentiments de rage. Les mots forts chargés d'une violence émotive inévitable secouent encore la syntaxe et le rythme quand on les relit aujourd'hui. Ce n'est ni plus ni moins qu'une mort annoncée. Par conséquent, se préparer à s'en aller, mais où ? Comment s'installer à Fermont sans être perçus comme des «intrus» ? C'était quitter pour vivre d'autres tensions (p. 106 à 131) !

Dernier hiver, dernières fêtes de fin d'année, dernier carnaval, dernier printemps. La ville se vide peu à peu. Dernière étape avant l'avion, l'hôtel Babel, où l'on diffuse «la chanson de Gagnon». Et un survol «par les deux côtés» pour un ultime adieu. Bientôt, les lumières de la ville vont s'éteindre «pour l'éternité». On pourra alors mieux se mettre à l'ouvrage une dernière fois pour détruire et tout raser ! Encore que ce fut déjà commencé bien avant par des vandales qui pillent, saccagent, dépècent et découpent avec leur scie mécanique. Ce qui amène un témoin à conclure : «J'ai l'impression que nos maisons ne sont pas mortes dans la dignité» (p. 135).

Quant aux photos des travaux de destruction (p. 139 à 147), elles parlent fort quand elles ne crient pas dans leur vérité crue. Tout y passe : les habitations, les édifices

communautaires, l'hôtel Babel dont on était si fier ! Et l'église, à 10h du matin. À l'heure de la grand-messe ! Pour ceux qui sont encore là, c'est «l'enfer» !

Et l'on assiste dans la finale de ce livre à un étrange phénomène stylistique : l'écriture de ceux qui rendent compte, l'auteur et le journaliste du *Soleil*, Marc Saint-Pierre, est comme par un étrange effet de fascination mimétique, envahie par la tonalité tragique de la réalité sans doute, mais surtout par l'émotion véhiculée par le discours privé⁸.

GAGNON APRÈS... AUJOURD'HUI... ET DEMAIN

«Dirons-nous à nos générations futures qu'il y avait une terre prodigieuse bâtie avec force et espoir ? Bâtie sur un rêve qui a tourné au cauchemar ? Un jour, plus un homme ne pourra dire qu'il vient de Gagnon» (p. 154).

«Lorsque mon garçon me parle de Gagnon il me dit qu'il n'a plus de ville natale ni de racine» (p. 119).

Bien sûr, même après la fermeture, la vie a forcément dû se continuer. Ou bien ailleurs ou bien à Fermont où certains travailleurs sont venus en «bumper» d'autres, ceux-ci acceptant mal ceux-là qu'on stigmatisera bientôt avec une ironie amère : «l'université de Gagnon» (p. 127).

Chacun a quitté avec son bagage de rancœur ou de fatalisme. Mais saura-t-on jamais les conséquences psychologiques de tels événements? Citons ici le *Mémoire* du syndicat des métallos de 1982 : «Il n'y a à peu près pas d'étude québécoise ou canadienne sur l'impact des fermetures sur la santé mentale et physique des travailleurs. (...) Le drame social et humain des fermetures d'usine, ça n'apparaît jamais dans le bilan des compagnies qui ferment les industries» (p. 163).

Le maire Coicou tiendra le même discours : «La perte de ses racines, la destruction d'une ville, cela constitue un fardeau dont les séquelles n'ont pas fini de se faire sentir. Il nous faut, de façon responsable, analyser les causes de cette fermeture et prendre les dispositions qui s'imposent pour éviter qu'un tel geste puisse se reproduire»⁹.

Certains rêvent encore à ce qu'on aurait pu faire pour éviter la fermeture définitive

(p. 155 à 157). Surtout qu'à peine un an après la fermeture, la route 389 sera complétée, «scénario bien terrible» (p. 159) ! Impression amère qu'on s'était délibérément opposé à ce qu'elle soit terminée avant !

On peut donc par conséquent maintenant revenir à Gagnon ! Retours qui ravivent le plus souvent la douleur ou l'amertume encore vives : «rage... enfer... coup de poignard... déchirement qui descend dans l'estomac». On quitte tout à coup le gravier pour l'asphalte : c'est qu'on arrive sur l'ancien site de Gagnon ! C'est que la route se confond avec la rue no 1... étrange sentiment ! Ici et là, des bouts de trottoirs, des débuts de rues. Et on s'efforce de retrouver l'emplacement de son ancienne maison... «impression d'être assis sur une pierre tombale». Alors on se met «à pleurer tous les deux» (p. 148 à 154).

On peut donc retourner à Gagnon. On peut aussi se souvenir et échanger par le biais d'un site internet. On peut aussi se retrouver pour souligner les 20 ans de la fermeture et faire le lancement d'un livre qui nous redit qu'on a bien travaillé là et vécu là¹⁰.

ET DEMAIN ? SAIT-ON JAMAIS ?

«Ironiquement, 20 ans après la fermeture de Gagnon, la vigueur du marché du fer laisse entrevoir la possibilité d'exploiter la mine de Fire Lake appartenant à la Compagnie minière Québec Cartier. En effet Fire Lake pourrait bien devenir une mine d'appoint pour satisfaire la demande grandissante en minerai» (p. 161).

Et c'est ainsi que le monde d'aujourd'hui fonctionne, régi d'abord par des lois économiques qui n'obéissent qu'à leur propre logique.

POUR CONCLURE

« Il y aura toujours
quelqu'un pour réveiller ce
nom, toujours quelqu'un
Pour qu'on se souvienne
de notre ville : Gagnon »
(p. IX).

Annie Carle écrit dans sa conclusion : «Avec ce livre, plus personne ne pourra désormais fermer les yeux sur cette période de notre

histoire québécoise» (p. 161). En effet, l'auteure a bien rempli son projet qui était d'abord d'écrire un livre sur l'histoire de Gagnon (p. V). Cette monographie remplit donc sa mission première qui est d'ordre historique. Voilà une pièce de plus qui, avec d'autres, pourrait alimenter une démarche visant à promouvoir les ÉTUDES RÉGIONALES, concept qu'il nous faut de plus en plus mettre dans le circuit des idées en espérant qu'un jour notre région avec son histoire et ses multiples réalités puisse être au centre d'un projet d'études qui ne viserait pas qu'à «exploiter» la Côte et ses richesses, mais qui la mettraient au centre d'une approche multidisciplinaire, axée sur la connaissance et la réflexion. Pour mieux explorer sa région, s'y rattacher et s'y enraciner. Et ce serait forcément aussi participer, mais d'une autre manière, à la prise en charge et à l'élaboration des perspectives de développement.

Mais l'auteure voulait aussi, en même temps, raconter une histoire de familles. D'où son passage indispensable par les témoignages privés qui pouvaient le mieux attester de cette dimension. Un bon choix. Un plus pour le lecteur qui croit lire une aventure humaine somme toute plutôt exceptionnelle, vécue par chacun à travers les prismes divers des sensibilités à la fois individuelles et collectives.

En faisant à «l'écriture-témoignage» une large place, l'historienne nous rappelle indirectement que l'écriture nord-côtière, comme la plupart des écritures régionales, mais peut-être plus ici qu'ailleurs étant donné notre contexte bien particulier, naît la plupart du temps à travers les multiples façons de se dire de l'écriture privée, celle-ci étant d'ailleurs souvent alimentée à ses débuts par «les écritures orales» «des gens de paroles et des gens de causeries».

Enfin, si ce livre a su me rejoindre et me toucher, c'est sans doute aussi parce qu'entre les années 1973 et 1975, j'ai eu l'occasion d'aller enseigner à Gagnon, l'été aussi bien que l'hiver. Et que j'y ai vu une ville dynamique, et rencontré des gens accueillants, heureux et fiers. J'y ai enseigné, à l'école bien sûr. Mais j'ai aussi été à la mine. À l'hôtel Babel. Et à l'église¹¹⁻¹². □

Notes

1 Les éditions Tamarac, Trois-Rivières, 2005. Tous les extraits puisés dans ce livre sont indiqués entre parenthèses après la citation. Quand on citera des bribes de témoignages, les références renverront aux portions du texte où on les retrouve. Annie Carle est native de la Mauricie, mais elle a vécu son

enfance à Fermont où elle assiste à l'âge de douze ans, à la fermeture de Gagnon, en 1985. En 2003, elle a l'idée d'écrire un livre sur l'histoire de cette ville (p. V).

2 Voir ses *Remerciements*, p. VII.

3 Monographie ? D'après *Le Petit Robert* : «Étude complète et détaillée qui se propose d'épuiser un sujet précis relativement restreint».

4 Voir la Bibliographie (p. 199, 200).

5 Il serait peut-être temps que l'on se mette enfin à revoir ces affirmations toutes faites qui, certes, flattent notre ego, mais qui ne rendent pas compte des faits souvent plus nuancés quand on accepte de les regarder dans toute leur complexité. Sur ce point précis, le point de vue d'An Antan Kapesch, dans son texte aux accents revendicateurs, *Je suis une maudite sauvagesse* (Léméac, 1976) nous oblige à la réflexion et à «relire les faits». Relire par exemple *2-La découverte du minerai dans le nord* (p. 37-63). La naïveté du texte ne doit pas nous tromper, qui n'est qu'un écran dissimulant à peine cette ironie gouailleuse dont sont capables les Montagnais quand ils se mettent à déboulonner les prétentions souvent très satisfaites des Blancs. Citons deux extraits : «De nos jours, vous entendez le Blanc dire : «C'est le père Babel qui a découvert le minerai de fer.» Voici ce que j'en pense. Quand le père Babel a songé à venir ici sur notre territoire, qui l'a amené dans le Nord ? C'est l'Indien montagnais» (p. 39). Et plus loin : «Avant l'ouverture de la mine, découverte il y a presque deux cents ans par l'Indien Tshishenish Pien, il n'y avait pas un seul travailleur blanc dans le Nord» (p. 227).

6 À signaler plus particulièrement : le discours du maire annonçant la fermeture de Gagnon, du 12 octobre 1984 (p. 110 à 114); son *Rapport* sur la fermeture (p. 167 à 174); et l'importante *Revue de presse* (p. 175 à 198) qui s'étend des années 60 à 85 et qui est comme une reprise en mineur, mais saisissante, des propos de l'auteure.

7 Dans les registres de l'écriture privée ou intime, il faudrait mettre, entre autres, les journaux, mémoires, confidences, souvenirs, lettres, billets divers, poésies, prières, etc.

8 Voir par exemple les titres du *Soleil* des p. 104, 105, 118, 123. Ou certains passages de l'auteure : p. 114, 136, 137, 138, 161. Un peu comme si l'écriture privée «cannibalisait» l'écriture de l'historienne pour la forcer à lui ressembler; une espèce de «phagocytose»! Ou, en critique littéraire, comme une intertextualité forcée.

9 *Rapport de René Coicou concernant la ville de Gagnon*, p. 167 à 174; citation, p. 173.

10 Isabelle Bouchard, «Annie Carle fait revivre l'histoire de Gagnon», *Le Nord-Est*, 04 septembre 2005, p. 7. Le site internet : www.villegagnon.com

11 Sur Gagnon, voir aussi dans la *Revue d'histoire de la Côte-Nord*, J.-F. Boivineau : «Ville de Gagnon : esquisse de 25 ans d'histoire», no 10, 1989, p. 20 à 25. Aux archives de Télé-Québec à Sept-Îles, deux films intéressants produits par Radio-Québec en 1984 et 1985. Le premier intitulé *Gagnon, La Belle Promesse...* (tourné à l'été 1984; réalisateur : Gérard Poirier; durée : 58 minutes 30 secondes). Un film qui pourrait avoir pour sous-titre «Rumeurs et Incertitudes» parce qu'il raconte, quelques mois avant l'annonce de la fermeture définitive en octobre, la situation difficile engendrée par la crise du fer dans le Moyen-Nord québécois et par les rumeurs qu'on n'en peut plus de vivre. Et leurs conséquences économiques, mais surtout sociales et humaines. Le tout, à l'occasion d'entrevues menées par Roland Duguay, autant avec des personnes en charge qu'avec des citoyens ordinaires. Le second film : *13-3e Rue e(st), Gagnon* (sous-titre : *Hommage aux gens de Gagnon*; réalisateur : Michel Jacques; chercheur : Roland Duguay; durée : 27 minutes; diffusion : octobre 1985) a été tourné à la fin du printemps 85, quelques semaines avant qu'on rase la ville déjà presque vide de ses habitants. Petit film saisissant aux allures quasi fantastiques et surréalistes qui nous fait voyager dans des lieux vides (supermarché, hôtel, église, usine, école, aéroport) à partir d'une maison vide qu'on quitte et vers laquelle on revient. Alors que des voix venant comme d'outre-tombe, rappellent la vie d'avant. Bonheur vécu. Puis bonheur en allé.

12 Appel aux personnes qui pourraient nous donner des informations sur la vie culturelle à Gagnon, dont certains aspects sont évoqués : radio, télévision, vie théâtrale (troupe de Gagnon, troupes en tournée), visites d'artistes (p. 46 à 48, 88, 180, 186). Et ce texte de «la chanson de Gagnon» composée par Alain Cyr, que l'on jouait à l'hôtel Babel avant les départs (p. 137-138) ?

RÊVE INTERDIT...

ÈVE MANCEAUX

QU'EST-CE QU'UN «ÉCRIVAIN NORD-CÔTIER» (eh bien oui, j'utilise le masculin afin d'alléger le texte) ? Telle est la question que je vous livre ici faute de l'avoir résolue moi-même.

Nous entendant, temporairement du moins, pour définir l'écrivain comme un artiste - ou artisan - de la parole écrite, serons-nous d'accord sur le sens à donner à l'épithète qui lui est accolée ?

Une réponse facile voudrait qu'elle qualifie l'écrivain qui réside ou a résidé sur la Côte-Nord. Mais, à la réflexion, il existe peut-être une réponse plus difficile dont la formulation reposerait sur de nouvelles questions, à savoir : 1. Existe-t-il un public pour reconnaître l'espèce d'individu particulier désigné sous l'appellation d'«écrivain nord-côtier» ? et 2. Ce public, conscient de son existence, quelle signification accorde-t-il à l'écriture nord-côtière ?

L'étranger débarquant dans la métropole de la Côte-Nord, Sept-Îles, pour raison de travail évidemment, semble le mieux à même de répondre à de telles interrogations du fait, précisément, de son ignorance antérieure du mode de vie, de pensée et d'expression appelé dorénavant à s'imposer quotidiennement à lui. Présumons-le habitué de lecture et de culture. Il établit alors une relation indissociable entre l'écrivain et ce que l'on entend, à sa connaissance communément, par un «public cultivé». Ainsi positionné, il ne manque pas d'observer à quel point les manifestations de ce dernier se présentent sous une forme à la fois compartimentée et, non pas tout à fait rare, mais disons épisodique. Poussant plus loin son investigation, il découvre que ces manifestations sont exclusivement liées à des événements qualifiés de «culturels» au sens de «réservés» comme s'il s'agissait de l'épiphénomène d'une culture plus vaste, la «vraie» parce qu'appréciée du plus grand nombre.

Se rappelant que le mot «culture», revendiqué non seulement par des écrivains et

des artistes, mais par des anthropologues, sociologues, publicistes et autres spécialistes à l'activité intellectuelle plus clairement balisée, prête à discussion, notre étranger fait son examen de conscience. Y a-t-il une vraie culture qui s'exprimerait plutôt par les spectacles populaires et une culture disons noble qui, elle, ne rejoindrait que de petits groupes, initiés ou parents d'initiés tenus d'«encourager» des artistes membres de leur clan ? Quoi qu'il en soit, à Sept-Îles, Côte-Nord, apprend-il à fréquenter ces lieux ? Le musée régional, malgré des expositions remarquables, reste le plus souvent vide de visiteurs locaux, les présentations théâtrales n'entrant pas dans la catégorie music-hall, vaudeville ou variétés, font rarement salle comble et les librairies locales enregistrent peu de ventes d'œuvres littéraires.

Formé dans son milieu, à la fois familial, éducatif et citoyen, à se nourrir de culture - entendue au sens de formes d'art et de littérature qui ne soient pas de la bouillie mâchée d'avance - comme de pain, il remarque, lorsqu'il est invité chez des gens installés de longue date, que ses conceptions ne correspondent pas à celles de ses hôtes. Au cours de la conversation qu'il lance sur le chapitre culturel, il se rend compte que l'on comprend qu'il parle d'émissions comme *Virginie*, *les Bougon* ou *Star Académie*, à moins qu'on ne le suppose en train d'évoquer la dernière déclaration de Céline Dion dégustée dans un hebdomadaire à fort tirage. Pour lui, se dit-il en son for intérieur de peur d'offenser ses interlocuteurs, ces «produits», caractéristiques de la culture de masse, témoignent plutôt d'une vision consumériste de l'art. Mais, après tout, peut-être est-il snob...

Saisissant alors la première occasion d'aller se fondre à la foule sous la tente jaune, il y découvre autre chose. Des groupes à la parole approximative - dans quelle langue au juste ? - ensevelie sous un tintamarre orchestral dominé par une batterie triom-

NOTICE BIOGRAPHIQUE

**GENEVIÈVE MANSEAU,
ALIAS ÈVE MANCEAUX**

Docteur en psychopédagogie, conférencière à l'occasion, Geneviève Manceaux a fait carrière en éducation remédiale, mais aussi en communications. Son penchant pour l'écriture, nourri par une formation première en Lettres et en journalisme, l'amènera à exercer tour à tour des emplois de réviseuse, de traductrice de livres et de rédactrice-conceptrice. Elle sera également journaliste-chroniqueuse, entre autres, pour la revue *Cité libre*, où elle signe, de 1995 à 2000, une chronique de sa conception, «Prête-moi ta plume!». Auteur d'un premier roman publié chez Lescop en 1998, elle en termine actuellement un second tout en occupant des fonctions de chargée de projet à l'Institut culturel et éducatif montagnais de Uashat.

phaliste. Ou, s'il a la curiosité de revenir assez souvent, des interprètes dont les refrains lui paraissent se rattacher davantage à ce que lui-même appelle culture, mais, il faut bien l'avouer, avec un petit accent de passéisme. Dans ses déambulations sur la promenade proche, il croise les enfants de ses hôtes de tantôt qu'il questionne à tout hasard sur leur programme scolaire de sorties culturelles, pour apprendre d'eux que ça ne doit pas occuper une place très importante dans l'esprit de leurs maîtres et maîtresses puisque ceux-ci n'hésitent pas à les boycotter au besoin.

Comme je ne voudrais pas finir de débousoler notre étranger, je reste Gros-Jean comme devant avec ma question de tout à

l'heure : existe-t-il un public nord-côtier ?, à laquelle, instruite néanmoins par lui, j'ajouterais maintenant le complément : pour des activités échappant à la culture de masse, aux diktats de l'industrie du show business américain ou à la folklorisation régionaliste. Je me risque alors à formuler l'hypothèse qu'il se trouve, par-ci par-là, dans la population, des personnes isolées qui aspirent à de telles activités sans se le dire. Mais, même en les supposant regroupées et organisées, quels seraient les critères de telles personnes pour déterminer qu'un écrivain est ou non nord-côtier : son lieu de résidence actuel ou passé seulement ou d'autres aspects comme des

contenus liés aux réalités sociales, géographiques, linguistiques, historiques particulières qui influent sur leur vécu de tous les jours, ou encore la coloration unique de son style, à l'image des paysages qui composent leur environnement physique commun, à moins que le critère retenu ne soit simplement celui de la liberté propre aux villes neuves ? Il faudrait sans doute à un public de ce type une parenté de sensibilité bien incertaine pour se prononcer unanimement en faveur de l'un ou de l'ensemble de ces critères. Mais il conviendrait d'abord, homogène ou pas, qu'il accède à la conscience de soi et à l'intercommunication. Alors, j'oserais une inter-

rogation plus fondamentale encore : serait-ce un rêve interdit que de l'imaginer, ce public, sous un jour non pas passif, mais actif, faisant l'effort de sortir des sillons tracés d'avance afin de revendiquer droit de cité pour une littérature qui lui parle un langage de - et depuis - l'intérieur tout en concernant, si je puis dire, tout le monde ?

Là, j'avoue ne plus avoir de réponse du tout. Mais peut-être vous-même en avez une - ou plusieurs - à proposer et deviendrez, par là, vous-même quelque peu écrivain... □

Le 16 février 2006

Des lieux *connus des dieux*

FRANCINE CHICOINE ET SERGE JAUVIN*

IL EST DES LIEUX CONNUS DES DIEUX, MAIS INCONNUS DU COMMUN DES MORTELS. Parfois, dans une nature encore intouchée. Le vent glisse sur l'arrondi des mornes chauves, des morceaux de continent discutent avec la mer et, à certains moments, des icebergs flottent à la dérive dans le détroit de Belle-Isle. Ces lieux portent à la fois la légèreté et le poids du monde.

Ici, les ciels ont des ailes et les îles sont des nids. Les falaises maritimes résonnent de chants d'oiseaux aux noms aquatiques de guillemots, petits pingouins, grands cormorans, macareux moines, eiders à duvet et goélands. Là, ce sont des eaux éclatantes de rorquals, de bélugas, de dauphins, de phoques et de marsouins. Tantôt vous habitent des odeurs du large, tantôt des parfums de

conifères, de mousse et de lichen. Les couleurs reflètent la pureté des ciels; elles parlent d'eau, de sable et de roc; elles disent le velours des mélèzes sur le vert rugueux du nord; elles vous éclaboussent de fleurs et de petits fruits.

En bordure du littoral, s'étendent des rochers, des sablons, des dunes et des marais.





Ailleurs, ce sont des zones de tourbières, de flore unique, de forêt boréale et de toundra. Ici et là, des sites géologiques et archéologiques racontent le passage du temps et des civilisations; ils témoignent des changements climatiques, du lent glissement des glaciers et de l'imperceptible, mais toujours actuelle, remontée du continent.

On le dit jeune, ce pays, parce qu'une bonne partie de la population vient d'ailleurs et que des villes y ont poussé, en réponse au besoin de main-d'oeuvre des grandes compagnies; jeune, parce que son développement est récent; jeune aussi parce que tout y semble possible. Il faut pourtant savoir qu'on marche sur une histoire vieille de millénaires. Les lieux de

mémoire ne font que commencer à relater les événements qui ont marqué ce pays, ils ébauchent à peine l'histoire de ceux qui y ont vécu ou circulé.

* Ce texte et ces photos sont extraits de l'exposition «Le pays dans le pays», qui sera présentée au Musée régional de la Côte-Nord au cours de l'été 2007. □

FRANCINE CHICOINE

Établie sur la Côte-Nord il y a 35 ans, Francine Chicoine se consacre à l'écriture et à la promotion de la littérature depuis 1994. Elle a six livres à son actif et a publié dans plusieurs recueils et revues spécialisées; elle a aussi dirigé divers ouvrages collectifs. Elle anime régulièrement des ateliers de création littéraire et de haïku sur la Côte-Nord et ailleurs. Elle dirige la collection «Voix intérieures Haïku», aux Éditions David (Ottawa).

En 2001, elle recevait le Mérite culturel nord-côtier en reconnaissance de sa contribution exceptionnelle au domaine des arts et de la culture sur la Côte-Nord.

Bibliographie principale

Carnets du minuscule, Ottawa, Les Éditions David, 2005;
Sous nos pas, en collaboration avec Jeanne Painchaud, Ottawa, Les Éditions David, 2003;
Silence, l'histoire tourne, Montréal, Du Roseau, 1999;
Un silence qui n'en peut plus, Hull, Vents d'Ouest, 1999;
Le tailleur de confettis, Hull, Vents d'Ouest, 1998;
Caresse de porc-épic, Montréal, Du Roseau, 1996.

SERGE JAUVIN

Serge Jauvin, artiste photographe originaire du Lac Saint-Jean, s'est établi sur la Côte-Nord du Saint-Laurent il y a plus de 25 ans.

Son œuvre, inscrite au coeur de la forêt boréale, est inspirée des beautés de la nature. Elle s'est imposée par la façon exceptionnelle dont il a documenté la vie contemporaine des Innus et des Atikamekws ainsi que la diversité de la flore et de la faune du Québec.

Ses photographies ont notamment été exposées au Musée de la civilisation (Québec) et au Musée canadien des civilisations (Gatineau).

Il a aussi publié *Aitnanu* – «C'est ainsi que nous vivons» (Éditions Libre Expression), un ouvrage qui présente avec magnificence la vie quotidienne d'une famille de La Romaine. En 2005, il recevait le Prix à la création artistique en région du Conseil des arts et des lettres du Québec.

Serge Jauvin enseigne aujourd'hui la photographie à de jeunes Innus de Betsiamites et il vit tout près de là, à St-Élisé de Bersimis. Il continue de porter un même regard attentif et passionné sur les splendeurs de la nature nord-côtère.

Extrait du chapitre premier du roman **OZZY** de Denis Thériault



THÉRIAULT, DENIS

L'iguane, roman de Denis Thériault paru en 2001, a remporté les prix France-Québec Jean-Hamelin 2001 et Anne-Hébert 2002, ainsi que le prix Odysée 2002 du premier ouvrage littéraire. Poursuivant dans un registre plus intimiste l'exploration des thèmes de l'imagination et du rêve, *Le Facteur émotif* s'inscrit dans la continuité d'une démarche visant à sonder les dimensions inconscientes de l'esprit humain. En plus d'être romancier, Denis Thériault est scénariste pour la télévision (Victor le vampire, La maison Deschênes, Macaroni tout garni, Ramdam, Kaboum). Il travaille présentement à son prochain roman dont nous pouvons lire ici un extrait inédit.

La mer. J'aime la regarder quand s'y répandent les gemmes du matin et qu'elle scintille en réponse à l'offrande, au compliment solaire. C'est tellement beau même si ce n'est qu'une image sur un panneau publicitaire du centre-ville. Il suffit d'un peu d'imagination et voilà qu'on y est, sur la plage, le nez au large; voilà que la mer s'anime, que son dos ondule et qu'elle brasse en ses vagues inlassables des millions de diamants, se faisant liqueur d'éméraude à mesure qu'elle approche, puis d'ambre quand elle gagne le rivage et y dépose ses lèvres salées, l'ourlant de baisers fugaces, les joues rosies par les récifs. Savoir rêver assez bien, c'est tout ce qu'il faut pour que vous hantent les chuchotis du vent, les clameurs indignées des mouettes insolentes, et vous monte aux narines un parfum d'embruns, pour que l'horizon se creuse au bout du regard, là où les bleus se fondent, pour apercevoir le mirage poussif d'un navire passant à petite vapeur et surprendre peut-être, avec un peu de chance, les ébats d'une baleine qui batifole entre deux goulées de krill puis éclate la surface d'un coup de queue avant de sonder, de piquer vers les profondeurs, de plonger hors même de la pub, du panneau, et survoler la rue devenue un canyon sous-marin au fond duquel se meuvent d'étranges poissons roulants et s'affairent d'étonnants crustacés bipèdes. La voyez-vous planer entre les édifices, la baleine ? L'entendez-vous chanter ?

Un coup de klaxon. Une bouffée de diesel. Un marteau-piqueur casse le béton, gros pivert blindé fouillant l'écorce de la rue en quête de canalisations dont se repaître. La

baleine s'est envolée. La plage s'est dérobée sous mes pieds, me revoici sur le trottoir. Sur le panneau, la mer s'est figée. «Visitez la Côte-Nord» propose la pub. Il fallait s'y attendre. On ne peut passer sa journée à contempler la mer. On ne vit pas que de publicités et de rêves océaniques. Pas ici en tout cas, dans cette cité de craie où nous sommes fugitifs, dans ce monde insomniaque où l'on se tue à vivre.

Dans le squat, la nuit, quand Ozzy s'éveille après un autre cauchemar d'asile, je lui parle de la Côte-Nord pour l'apaiser et repousser cette peur qui le contamine. Je caresse ses cheveux comme quand nous étions petits, et je lui raconte la mer, la Brochu, les plages de juillet avec ce soleil insensé qui vous gratine et tout ce vent qui affole vos cheveux. Je lui parle de cette île déserte au mitan du fleuve où se réunissent les sirènes lors des grandes marées, ce bout de roc puni par le ressac et tavelé de guano où s'élève un phare que ne gardent plus que des fantômes, ce refuge secret où nous irons vivre un jour, avec toute la tribu, sans jamais plus avoir à craindre, à se méfier, se cacher. Une nouvelle vie de liberté. Un petit pays vierge qui ne sera qu'à nous.

- Quand, Aube ? Quand est-ce qu'on ira sur l'île ? demande Ozzy.

Et je réponds «bientôt» même si je ne sais pas. «Dès qu'on pourra, qu'on aura achevé la tâche.»

-Mais s'ils me rattrapent avant ? Et s'ils m'enferment encore avec les fous ?

Je lui promets que non, que jamais plus ils ne l'attraperont. Que je ne les laisserai pas faire. Et que si, par malheur, ça arrive quand même, je viendrai le libérer, comme la dernière fois.

-Et s'ils me mettent dans une cellule très solide ?

Je jure que je viendrai quand même, que je trouverai un moyen, que personne au monde ne m'empêchera de veiller sur mon petit frère. Il demande combien gros je l'aime. Plus grand que la mer, je réponds. Oui, tant que ça, et plus encore, plus grand que la terre, les étoiles, et toutes les galaxies. Il le sait, n'est-ce pas, que je ferais n'importe quoi pour lui ?

-Même tuer ?

Oui, sans hésiter, s'il le fallait, même tuer, oui. Et ça lui suffit, ça le tranquillise. Je fredonne cette complainte montagnaise que Matsheshu m'a apprise, et les dernières volutes d'angoisse se dissipent. Ozzy ferme les yeux et s'endort dans mes bras. Et moi ainsi, je suis comblée. Je n'ai plus rien à souhaiter. Sinon peut-être que la nuit s'éternise. Je ne désire que le regarder dormir contre mon ventre et m'émerveiller de sa beauté. Il est tellement beau quand il dort. On dirait un bébé. Ozzy, mon souffle, ma vie, mon ange ébouriffé, mon petit prince en bottines cloutées, mon enfant de cœur. On ne croirait pas qu'il aura bientôt dix-huit ans. Et moi qui cherche encore quel cadeau d'anniversaire lui offrir. Quelle sœur indigne je fais.

Un poème inédit de Mélina Vassiliou

Sun Danse

je suis le vent qui virevolte ma révolte

destination

vision d'une nation laissée à l'abandon

par un gouvernement imbu de faux dictons

le cri de souffrance dans le vent

souffrance d'une nation

massacrée

violée

saignée

opprimée

dépouillée de son identité

couloir étroit et obscur

honneur bafoué

identité flouée

volée

j'ai senti les esprits meurtris

j'ai mal à l'intérieur

je ressens le malheur

l'ampleur du désastre

je suis fatiguée

envie de fuir

suicide??

le cri de souffrance dans le vent

a fait vibrer l'élan

que j'ai enfoui

dans l'oubli

ne plus fuir

ne plus regarder en arrière

accomplir ses désirs

foncer pour survivre

envisager l'avenir

rechercher son identité

trouver sa mission

laisser sa trace

apprivoiser la sagesse

courir pour devenir une femme

courir avec mon fils pour m'accrocher à la vie

le cri de souffrance dans le vent

peur de ne pas être à la hauteur

se convaincre de sa valeur

croire dans la victoire

propulser vérités et faiblesses

ma passion

vers un horizon

sans trahison

sans prétention

dire tout fort ce que mon cœur ressent

en tout temps

ouvrir les yeux

pour retrouver le plaisir du vent

et le courage des enfants

à vouloir devenir grands

mon fils

se sentir sécurisée

pour voir un jour un ciel azur

pour retrouver le pays des fées

la magie de l'oubli

le plein d'énergie

j'ai un contact avec la feuille

avec la feuille et le crayon

j'écris sans prétention

pour être lue

quand le racisme régresse

les montagnes sont des horizons

remplis de bisons

je suis l'aigle

et son élan

juste planer, planer

je suis une danseuse du soleil porteuse de pipe

ma candeur de femme guerrière

son nom est Tonka Shila

je suis l'unique poétesse gréco-amérindienne

(poème extrait du recueil manuscrit
Paroles d'une femme bison fragile)



Mélina Vassiliou

Source : Journal Innuvelle

Notes :

1. SUN DANSE ou Danse du soleil : expérience spirituelle majeure marquée par le don de soi après un jeûne de quatre jours. Pour soulager les souffrances et racheter les erreurs en se mettant en relation avec le monde des esprits. Soutenue par le rythme des tambours, la danse qui met en contact avec la Terre-Mère redonne lumière, foi en soi, chaleur et audace. (D'après des notes manuscrites de M. Vassiliou.)

2. Melina Vassiliou est née à Schefferville d'une mère innue et d'un père grec. Elle vit maintenant à Maliotenam (Sept-Îles) où elle travaille et élève son fils.

Melina a depuis sa jeunesse un penchant pour l'écriture. Elle se sent poussée par un désir de laisser un héritage à travers des «messages d'amour, de paix et d'égalité». Elle veut dans ses textes faire vivre sa culture, célébrer la vie et rejoindre sa nation et surtout les enfants... «avant qu'ils deviennent grands». L'écriture lui permet de s'accrocher à la vie dans les «moments de pénombre», de dompter les cauchemars et de se valoriser en tant que «Innu-Ishkueu». Elle dit de façon imagée : «J'ai envie de faire sentir aux lecteurs une série d'émotions, de faire bouger les nuages par l'intermédiaire des mots».

Du 12 au 23 septembre 2005, elle a participé avec six autres autochtones «en début de carrière», d'un peu partout au Canada et aussi du Nord, à un stage de perfectionnement en écriture, programme intensif dirigé par des écrivains autochtones professionnels, en Alberta, à Banff. Le Banff Center est une résidence d'écrivains autochtones en début de carrière qui a pour objectif de favoriser le perfectionnement des écrivains autochtones qui font leurs premières armes dans l'écriture. Pour donner un essor à l'écriture autochtone nouvelle et contemporaine.

Le Conseil des Arts du Canada qui gère le programme et choisit les candidats précise que la démarche vise à perfectionner les aptitudes en écriture et à se familiariser avec «les techniques d'écriture, méthodes et genres, ainsi qu'avec les traditions et protocoles culturels liés au conte». En favorisant des travaux visant à accroître la pertinence des écritures par le biais de stratégies novatrices, la démarche vise aussi à plus long terme la publication des œuvres déjà en chantier.

Melina avait présenté au Comité de sélection son manuscrit *Paroles d'une femme bison fragile*. Le jury regroupait des auteurs professionnels et des éditeurs de partout au pays.

Signalons qu'au même concours une autre auteure innue avait été choisie : Marie Fontaine, de Moisie.

(D'après des notes manuscrites de M. Vassiliou et le communiqué du Conseil des Arts du Canada du 14 septembre 2005, *Sept nouveaux auteurs autochtones participent à un programme du Banff Center.*)

Les Muses d'Art

Exposition des étudiants du programme d'Arts plastiques du Cégep de Sept-Îles



Fidèle à une tradition qui remonte au début des années quatre-vingt-dix, le Musée régional de la Côte-Nord et le Cégep de Sept-Îles célébraient la fin de l'année scolaire des étudiantes du programme Arts plastiques en présentant au printemps dernier l'exposition *Les Muses d'Art*.

Rendez-vous au printemps 2008 pour la prochaine exposition qui nous invite à découvrir les artistes de demain !



Activités du GRÉNOC depuis l'automne 2005

PIERRE ROUXEL

C'est à la veille des vacances d'été 2005 qu'il est question pour la première fois, de façon sérieuse, de former un groupe de recherche qui s'intéresserait à l'écriture nord-côtière. Tout au long de l'automne, le projet prend forme et consistance à travers des démarches discrètes mais efficaces. Les acteurs principaux : le Cégep de Sept-Îles, la discipline Français et le programme d'Arts et Lettres. On parle alors désormais d'un projet «en émergence» qui doit par conséquent se préciser davantage avant de devenir «officiel». On convient vite de ne lancer publiquement le GRÉNOC que lorsqu'il sera en mesure de faire la preuve de son existence : celle-ci prenant surtout la forme d'une publication annuelle. En juin 2006, la tombée des textes attendus rassure et donne un nouvel élan : le premier numéro serait sans doute publié à l'automne 2006 comme prévu, il prendrait le beau nom de *LITTORAL*. Alors on pourrait lancer en même temps que le premier numéro, de façon enfin officielle, le GRÉNOC.

Pourtant, au cours de l'hiver 2006, le groupe de recherche qu'on n'identifie pas

encore par son acronyme, commence à se faire entendre et à s'impliquer concrètement. Quelques journalistes à l'affût des nouvelles entendent parler du projet : on l'évoquera brièvement à deux reprises à Radio-Canada dans le cadre d'émissions à caractère culturel. La première fois, dès janvier 2006. À la même époque, le 25 janvier exactement, le projet «en émergence» est annoncé au Cégep, à l'interne dans *Points de repère*, en même temps que sur le site Internet du collège, à travers une courte description.

Enfin, au cours de l'hiver, trois interventions publiques du GRÉNOC le feront davantage connaître : lors d'une exposition d'ouvrages sur ANTICOSTI, lors d'un hommage à l'œuvre écrite d'un écrivain nord-côtière, Viateur Beaupré, et lors du Salon du livre de Sept-Îles. Le GRÉNOC remplissait ainsi un autre volet de sa raison d'être, plus large, le volet à caractère pédagogique, par le biais de la diffusion et de l'animation, dans un contexte de collaborations avec des personnes ou des organismes impliqués dans la promotion



Photo : Sylvie Pelletier

Conférence par Guy Côté, Pierre Rouxel et Jérôme Guénette.

de la culture régionale, et de l'écriture régionale.

ANTICOSTI

C'est à Guy Côté, historien nord-côtière bien connu, et grand amoureux d'Anticosti, que l'on doit notre première intervention publique. Guy Côté organisait en collaboration avec la Bibliothèque Louis-Ange Santerre et sa directrice, Madame Sylvie Pelletier, *Anticosti, il y a longtemps que... l'on t'écrit et que l'on te décrit*, une exposition d'ouvrages touchant à de nombreux sujets à la fois littéraires et non littéraires; des ouvrages touchant à la géographie, l'histoire, le tourisme, les sciences naturelles et à divers autres sujets. Son imposante bibliographie distribuée à l'occasion, *Balises d'écriture sur l'île d'Anticosti*, témoigne de l'importante production écrite, tant française qu'anglaise, consacrée à cette île qui garde encore aujourd'hui pour beaucoup d'entre nous son halo de mystère. Guy Côté prit l'initiative de nous inviter et le mardi 21 février, le lancement devint le prétexte à une première conférence présentant le projet de recherche que l'on connaît. Cogeco Sept-Îles profita de l'occasion pour réaliser un reportage diffusé à l'émission régionale *Autrement vu*.



Photo : Sylvie Pelletier

Des membres du GRÉNOC, Marie-Ève Vaillancourt, Johanne Charest, Jérôme Guénette, Claude Tremblay et Pierre Rouxel se préparent à lire des extraits d'œuvres nord-côtières pour l'émission *Autrement vu*.



Hommage à Viateur Beaupré, le 21 avril 2006, à la bibliothèque du Cégep de Sept-Îles.

Photo : Jean-Guy Gougeon, Nord-Est

MÉLANGES / HOMMAGE À VIATEUR BEAUPRÉ

Le vendredi 21 avril, lors d'un «4 à 6» à la bibliothèque du Cégep de Sept-Îles, le GRÉNOC, épaulé par la discipline Français, le programme d'Arts et Lettres et le Cégep, rendait hommage à Viateur Beaupré. À l'écrivain d'abord, à son imposante production, près d'une cinquantaine d'années d'écritures, d'une vingtaine de volumes et d'une centaine d'articles. Une œuvre imposante par conséquent, s'élaborant dans la continuité et la fidélité à certaines valeurs chères à l'essayiste et au pédagogue. Les amis de Viateur acceptèrent de bon cœur de contribuer à la réussite de l'événement en lisant des extraits de l'œuvre ou en livrant leur témoignage. Ce fut un beau moment qui permit aussi de mettre en évidence la dimension plus précisément nord-côtière de certains des écrits de Viateur Beaupré.



Conception : Katie vibert

LE SALON DU LIVRE DE LA CÔTE-NORD (22^e édition)

Le dernier Salon du livre de la Côte-Nord s'est tenu au Cégep de Sept-Îles du 27 au 30 avril. Le GRÉNOC a profité des opportunités offertes par le Salon pour proposer certains événements et pour y participer éventuelle-

le droit de dire à leur façon leur appartenance -ou de ne pas la dire forcément !

L'événement le plus original fut peut-être la table-ronde tenue le même jour sur un vieux roman nord-côtière heureusement réédité par le professeur Daniel Chartier, *L'Impératrice de l'Ungava*, d'Alexandre Huot, qui rassemblait des Montagnais venus d'un peu partout sur la Côte pour qu'ils nous disent de vive voix ce qu'ils pensaient de ce roman où l'auteur leur donne une large place et un rôle important. Un exercice décapant qu'il faudrait reprendre plus souvent pour que la parole «réquisitionnée» puisse enfin être redonnée et confrontée à la «réplique» de ceux qu'on décrit comme si on les connaissait si bien; comme s'ils nous appartenaient depuis toujours.

Qu'en sera-t-il des activités du GRÉNOC au cours de la prochaine année ? Il est encore trop tôt pour répondre à cette question, mais le groupe a quelques idées qu'il



Table-ronde sur *L'Impératrice de l'Ungava*. Salon du livre de Sept-Îles, le 29 avril 2006 au Cégep de Sept-Îles. Photo : Denise Rioux

ment. Le vendredi 28 avril, Pierre Rouxel et son collègue Jérôme Guénette proposaient une conférence : *L'écriture nord-côtière en perspective*. Le samedi 29, un débat, *Écrire «SUR» la Côte*, regroupait quelques écrivains nord-côtières parmi lesquels Denis Thériault, romancier originaire de Sept-Îles, Danny-Philippe Desgagné, romancier de Sept-Îles, et Francine Chicoine, auteure de Baie-Comeau. Les participants devaient tenter d'expliquer ce que signifiait pour eux écrire «SUR» la Côte, et ce qu'on devait entendre par «écrivain nord-côtière». Le débat fut animé, vif parfois. Habilement dirigé par Josée Chaboillez de Radio-Canada, les échanges permirent à tous de dire leur attachement pour leur région, mais aussi de revendiquer

espère voir se concrétiser dans de nouvelles collaborations. Et les propositions sont toujours les bienvenues. □

Références

1. Dans *Le Nord-Est*, les articles suivants de Jean-Guy Gougeon : «Anticosti dévoile ses écritures», 1^{er} février 2006, p. 5; «Viateur Beaupré, un homme épris de justice», 23 avril 2006, p. 16; «Viateur Beaupré, l'écrivain nord-côtière le plus prolifique», 26 avril 2006, p. 5.
2. Émission *Autrement vu* à Cogeco Sept-Îles, les 24, 25 et 26 février 2006.
3. *Points de repère*, Cégep de Sept-Îles, vol. 1, no 5, le 25 janvier 2006, p. 2.



Map

D E S I G N

Web et Imprimés

Le Collectif des Cinéastes de la Côte-Nord Édition 2006

Réalisateurs recherchés

pour répondre à l'appel d'une bouteille jetée à la mer :

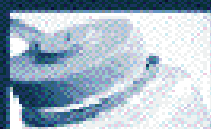
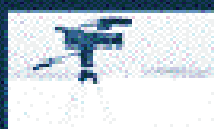
*Preuve nous en réalisant un film,
que la Côte-Nord ne se meurt pas*



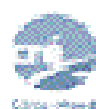
Si vous réalisez votre film de façon autonome ou
dans le cadre d'un projet collectif, nous acceptons
les inscriptions jusqu'au 30 décembre 2005.

Le collectif s'adresse aux nord-côtiers âgés de 18 ans et plus.

Prenez-vous un formulaire d'inscription dans les CFE, CSD
Ou en contactant : PLUG - 428-941-5514 - www.plugproductions.ca



PLUG



Centre de la culture
Québec



Littoral

Une publication du GRÉNOG, groupe de recherche sur l'écriture nord-côtière

☐ ABONNEMENT

Nom et prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Code postal : _____ Téléphone : _____

Mode de paiement : Chèque ☐ Mandat poste ☐

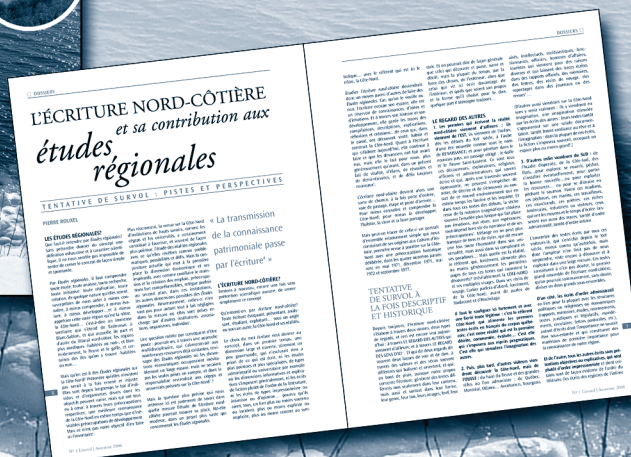
Faire parvenir votre paiement au nom du Cégep de Sept-Îles à l'adresse suivante :
Littoral / GRÉNOG, Cégep de Sept-Îles
175, rue de la Vérendrye, bureau D-228, Sept-Îles (Québec) G4R 5B7 CANADA



Tarifs (abonnement annuel)

Canada :	7 \$
États-Unis :	10 \$
Europe/Afrique/Amérique latine/Asie :	12 \$

Ces tarifs comprennent toutes les taxes applicables et les frais d'envoi.



CENTRE D'ÉTUDES UNIVERSITAIRES DE LA CÔTE-NORD (SECTEUR EST)

UQAC



Pour des services universitaires de qualité sur la Côte-Nord

La mission

Depuis 1971, l'Université du Québec à Chicoutimi offre à la population de l'Est de la Côte-Nord des programmes courts, certificats, baccalauréats et maîtrises. Avec la création d'un conseil d'orientation, la mission de l'Institution s'est considérablement développée et la Côte-Nord bénéficie aujourd'hui d'un éventail de services permettant à l'individu et à l'organisation d'évoluer dans sa région. L'UQAC privilégie donc une offre de programmes répondant aux besoins du milieu. Sa contribution au développement de la région est un élément important de sa mission dans le secteur Est de la Côte-Nord.

Les services

L'installation de l'UQAC, depuis juin 2003 au Cégep de Sept-Îles a permis une amélioration importante des services aux étudiants. L'accès à des services essentiels tels la bibliothèque et les laboratoires informatiques permettent aux usagers d'étudier dans un milieu stimulant.

Le service de formation continue

Mise en place pour mieux répondre aux besoins du milieu, le Service de formation continue offre :

- Formations de courte durée offertes en session publique
- Activités et/ou programmes de formation non créditée à durée variable
- Services de consultation et d'aide-conseil
- Services en recherche et développement pour d'éventuels maillages en recherche appliquée

Le conseil d'orientation

Présent sur le territoire afin de faire le lien entre les besoins du milieu et l'université elle-même, le Conseil d'orientation est composé de décideurs provenant d'entreprises privées, publiques, parapubliques et communautaires ainsi que d'étudiants et diplômés de l'UQAC. Sa mission consiste à supporter, consulter, conseiller autant les étudiants, les organismes et l'UQAC pour des interventions à portée régionale les plus pertinentes possibles.

Programmes offerts

Programmes à temps complet :

- Baccalauréat en administration
- Baccalauréat en éducation préscolaire et enseignement au primaire
- Baccalauréat en travail social

Programmes à temps partiel en administration, gestion des ressources humaines, sciences infirmières, intervention sociale.

Des programmes de 2^{ième} cycle sont aussi offerts en Gestion des organisations et gestion de projet.

Les programmes sont mis en place selon les demandes du milieu et les besoins des organisations.

Centre d'études universitaires de la Côte-Nord (secteur Est)

Édifice du Cégep de Sept-Îles

175, De La Vérendrye

Sept-Îles, Québec, G4R 5B7

Téléphone : (418) 968-4801

Télécopieur : (418) 968-5414

Courriel : sfc_sept-iles@uqac.ca

Monique Lepage, agente de recherche
et développement

Camen Murray, technicienne

SFC

Service de Formation Continue

Université du Québec à Chicoutimi

■ Chercher,
comprendre,
développer...

*pour ouvrir
de nouveaux
horizons!*

CÉGEP
DE SEPT-ÎLES

175, rue De La Vérendrye
Sept-Îles (Québec)
G4R 5B7

www.cegep-sept-iles.qc.ca

